LA VIE SPIRITUELLE

SAINT VINCENT DE PAUL

Mgr CALVET . . . . . Le Bon Monsieur Vincent
Paroles de Saint Vincent
J. DELARUE . . . . . Un guide de lecture

PRIÈRE DE L'ORIENT CHRÉTIEN

Dom G. BAINBRIDGE . . . . . La Piété Orientale
P. GRELOT. . . . . Prière du pécheur pénitent
J.-L. LE THOREL . . . . . Le culte de la sainte Croix

J.-H. NICOLAS . . . . . Chemin de la Croix
S. JEAN CHRYSOSTOME . . . . Pour l'Annonciation
F REFOULÉ . La doctrine spirituelle des Pères de l'Église

ÉDITIONS DU CERF

MARS 1960

LA VIE SPIRITUELLE

paraît le 1er de chaque mois

COMITÉ DE DIRECTION :

A. PLÉ, A.-M. HENRY, B. BRO, O. P.

★

CONDITIONS D'ABONNEMENT

Les abonnements partent de janvier, avril, juillet et octobre

	La Vie Spirituelle seule	Avec Supplément trimestriel	Supplément seul
Un an.	13 N. F.	21 N. F.	10 N. F.
Six mois	6.50		
Étranger	15 N. F.	24 N. F.	11 N. F.
Belgique, 40, av. de la Renaissance, Bruxelles.	165 F. B.	265 F. B.	120 F. B.
Suisse, Éd. du Cerf, C.C.C.F. 2311, Genève . .	17 F. S.	28 F. S.	12,50 F. S.

LE NUMÉRO (FRANCE ET ÉTRANGER) : 1.80 NF

CHÈQUE POSTAL :
EDITIONS DU CERF, PARIS 1436-36

VOUS DONT L'ABONNEMENT EST TERMINÉ,
POUR VOUS ÉVITER LA FORMULE CONTRE REMBOURSEMENT
(VÉRIFIEZ LA BANDE D'ENVOI),
VEUILLEZ VOUS RÉABONNER IMMÉDIATEMENT
MERCI

Abonnement spécial
pour les religieuses contemplatives :
8 N. F.

★

Adresser la correspondance à :

ADMINISTRATION DE LA VIE SPIRITUELLE
29, boulevard Latour-Maubourg, Paris-7e. INV. 30-53

PUBLICITÉ LECOMTE, 24, BOULEV. POISSONNIÈRE, PARIS-IXe
TÉL. TAITBOUT 82-74, 52-39.

42e ANNÉE — N° 459 T. CII — MARS 1960

LA VIE SPIRITUELLE

Mars 1960
N° 459

Il ne me suffit pas d'aimer Dieu,
si mon prochain ne l'aime.

Saint Vincent de Paul.

SAINT VINCENT DE PAUL

Il est heureusement devenu banal d'évoquer l'actualité de saint Vincent de Paul. S'il ne prétend pas à l'originalité en doctrine spirituelle (ce que l'on devra, par contre, reconnaître à sa fille et disciple Louise de Marillac), il n'est pas moins l'un des maîtres du XVII^e siècle qui nous atteignent encore le plus vivement. Non d'abord au titre de ses écrits, mais par la forme de vie qu'il nous propose. Ce troisième centenaire de sa mort nous le rappelle. Adhérence à Jésus-Christ dans le dépouillement de soi, charité théologale qui ait la vérité d'un amour réel, intelligence de l'action servant d'instrument à l'œuvre de Dieu : telles sont les raisons de son actualité, Vincent de Paul nous propose une sainteté ouverte à tous, une vraie sainteté de l'action. Et puis, réforme des séminaires et secours du prolétariat seront sans doute œuvre urgente à tout âge de l'Église...

Mgr CALVET. LE BON MONSIEUR VINCENT 237

PAROLES DE SAINT VINCENT DE PAUL 247

J. DELARUE. UN GUIDE DE LECTURE 254

PRIÈRES DE L'ORIENT CHRÉTIEN

Il est trop facile — et illusoire — de réduire les rapports de l'Occident et de l'Orient chrétien à quelques divergences de doctrine. On ne rappellera jamais assez combien l'Église latine fut précédée, dans l'expérience spirituelle et sa formulation, par les maîtres du monachisme oriental. Avec saint Basile, saint Grégoire de Nysse et leurs successeurs, l'essentiel sera dit. Et il est toujours bon d'écouter à nouveau des témoins de cette prière.

Dom G. BAINBRIDGE, o.s.b. La piété orientale 261

P. GRELOT. Prière du pécheur pénitent, poème de Jacques de Saroug 270

J.-L. LE THOREL, p.s.s. Le culte de la sainte croix dans la liturgie arménienne 279

POUR LE TEMPS DU CARÊME

On peut épiloguer longtemps sur l'historicité de certaines stations du chemin de croix et sur leur valeur liturgique... au risque de passer à côté de l'essentiel : une prière réelle, facile à se mettre en mémoire, et qui n'a d'autre but que de nous ramener à la Passion du Christ. Et puis, que Véronique, par exemple, ait ou non existé, cela n'empêche pas que toute la Bible nous parle de la Face divine et de la nostalgie de l'homme pour s'en approcher!

J.-H. NICOLAS, o.p. Chemin de la Croix 287

SAINT JEAN CHRYSOSTOME. Pour l'Annonciation, homélies 298

F. REFOULÉ, o.p. La doctrine spirituelle des Pères de l'Église, bibliographie organisée 310

LE BON MONSIEUR VINCENT

Le bon... C'est ainsi que Vincent de Paul appelait ceux qui lui étaient sympathiques, et même ceux qu'il aurait eu des raisons de ne pas aimer, car il y a en tout homme un fond de bonté. Il disait : ce bon Monsieur de Bérulle, ce bon Monsieur de Genève, ce bon Monsieur de Saint-Cyran ; les princes et les rois étaient mis à part, car on pense à leur dignité avant de penser à leur bonté.

Je dirai donc à mon tour : ce bon Monsieur Vincent. Le tricentenaire de sa mort a provoqué une émotion populaire non d'un jour mais d'une année. Nous vivons l'année Vincent de Paul.

Et cependant, de son temps, il n'a pas eu, sauf sur les deux compagnies de la Mission et des Filles de la Charité, une profonde influence spirituelle. Il n'a pas écrit comme Bérulle ou François de Sales des traités qui auraient pu devenir des sources. Sa correspondance qui a été publiée, et ses conférences dont nous avons à peu près le texte, sont d'abord des actes et des décisions et des conseils pratiques. Les intellectuels n'y trouvent pas matière à considérations savantes ; les mystiques ne s'y sentent pas chez eux.

Sa popularité ne vient pas de ses écrits. Elle vient d'abord de son œuvre qui est sous nos yeux et que nous pouvons toucher. Ses entreprises, qui sont nées des circonstances et qui ressemblent à des improvisations, avaient un caractère si humain, elles correspondaient si bien à des besoins d'homme que les institutions qui en ont résulté sont encore debout. Tout ce qui a été

fait pour rendre la vie des malheureux moins amère sort de la source qu'il a ouverte et il reconnaîtrait, s'il revenait aujourd'hui, notre progrès social comme sien. Nous soumettons la charité à la justice; il insérait la justice dans la charité. Partout où dans le monde la misère et la douleur appellent au secours, la main qui les touche a, qu'on le veuille ou non, des gestes vincentiens. Lorsque Ozanam a conçu le plan de ses associations pour la visite et l'assistance des pauvres, il n'a pu leur donner que le nom de conférences de Saint-Vincent-de-Paul. Le peuple le sent confusément; et même quand nos innovations portent des noms bien profanes, il y reconnaît la touche de l'initiateur.

Ce sont là des faits, mais s'ils touchent particulièrement notre temps, si sensible aux faits, c'est qu'ils vivent d'une chaleur interne : le bon Monsieur Vincent a donné au soulagement de la misère la marque de l'amour. Le secret de son perpétuel rayonnement, c'est qu'il est l'homme qui a aimé les pauvres et les malades.

Tous les saints ont aimé les hommes; il le fallait bien pour obéir au second commandement du Maître, lequel est semblable au premier, l'amour de Dieu; on ne peut pas aimer Dieu sans aimer les hommes; voilà la loi et les prophètes, c'est-à-dire l'ordre de Dieu et l'enseignement des sages qui interprètent la loi.

Il aime le visage humain.

Vincent de Paul connaît la loi; mais il a sa manière à lui de lui obéir; il la devance, si on peut dire. Il aime les hommes avant tout commandement; il aime les hommes par tempérament, par penchant, par instinct et comme par plaisir. Il aime le visage humain, la parole humaine, la démarche humaine.

Dans tout homme qui passe, il voit un frère, non pas théoriquement et rationnellement, mais dans la réalité de toutes les fibres. Si bien qu'il est pauvre avec les pauvres, errant avec les vagabonds, prisonnier avec les enfermés, malade avec les malades.

Pour aimer à ce point les hommes en eux-mêmes, il est bon de les voir au ras du sol et de marcher à pied, sur la terre, à

ôté d'eux. Le prince et l'évêque qui traversent la foule en voi-ure, le moine qui médite dans la solitude de sa cellule sur le grand commandement, peuvent aimer les hommes avec intensité; ls ne les aimeront jamais avec l'ingéniosité du routier qui sait ombien pèse le ciel sur les épaules et combien est lourde à sou-ever la boue du chemin. Le froid, le chaud, la fatigue, la faim ont les mêmes pour tous; il n'y a qu'une misère. Il se sent olidaire de tous dans cette misère. Il sent en eux la courbature t la patience avec laquelle ils la portent et la dominent en hom-nes. Il respecte en eux ce caractère d'homme qui attire son mour d'homme, il vénère leur dignité d'homme, et il vénère en ux l'image du grand pauvre, du grand souffrant, Jésus-Christ.

Monsieur Vincent avait grand respect des pauvres; il les invi-ait à sa table; il les accompagnait après le repas, jusqu'à la orte, le chapeau à la main. Il évitait tout ce qui dans la charité ouvait les blesser. Il disait aux Filles de la Charité : ce sont nos naîtres et nos princes, des maîtres parfois durs, des princes par-ois exigeants, mais ils sont constitués en dignité, il faut leur béir et les révérer. Il avait si bien enseigné cette doctrine à Bossuet que le prédicateur trouvait naturel de prononcer devant 'auditoire le plus auguste de l'univers un sermon sur l'émi-ente dignité des pauvres dans l'Église de Jésus-Christ.

Les pauvres... comme ils veulent être aimés.

Le bon Monsieur Vincent aime les pauvres tels qu'ils sont, on pas qu'il se résigne à leur misère et qu'il ne cherche pas à es élever dans la dignité qui est plus apparente en eux quand ls sont plus décents; mais il les comprend, se met à leur place t les aime à cette place, comme ils veulent être aimés.

Ainsi s'explique son aventure avec les clochards, mendiants, agabonds qui hantent les dessous des ponts et, la nuit, les rues al famées. Leur nombre était grand à Paris; on avance le chif-re de quarante mille ce qui est énorme pour une ville qui n'a as un million d'habitants. De pieuses personnes, des Dames de a Charité, des grands seigneurs et Louise de Marillac repre-aient l'idée si souvent reprise d'un grand hôpital, de l'hôpital

général où les clochards seraient renfermés à l'abri des intempéries et du besoin, et pourraient s'occuper à des travaux utiles. Vincent de Paul ne partageait pas ce sentiment. Il savait que le clochard démuni de tout a pour seul bien la liberté, la liberté d'avoir froid et faim quand il lui plaît et où il veut, la liberté d'aller à sa guise sans être limité par des murs fermés. Il respectait en lui cette liberté, son seul privilège, et il ne comprenait pas qu'on eût la liberté de le lui enlever. Les âmes charitables eurent le dessus un moment et l'autorité royale décida que la mendicité serait interdite et que les mendiants seraient enfermés. Ils disparurent en grand nombre pour sauver leur liberté ; ceux qui restèrent, voyant dans l'hôpital général la main de Monsieur Vincent, lui en voulurent de son attitude. Au reste, respectueux des décrets royaux, il ne donnait plus rien aux mendiants, la mendicité étant interdite. Étrange paradoxe, il n'était plus aux yeux des malheureux le bon Monsieur Vincent. Comme il arrive pour tous les règlements excessifs, celui-ci prit le train d'être violé en cachette, puis ouvertement, et Monsieur Vincent se remit à suivre la pente de son cœur et à soulager les mendiants qui refluaient peu à peu vers Paris où ils retrouvaient la liberté de la misère.

*
* *

C'est la parole qui porte témoignage pour le cœur. La parole de celui qui aime a une vibration particulière que nous percevons chez Monsieur Vincent dans tous les propos qui touchent à l'homme.

La condition du travailleur des champs a toujours été dure ; elle était misérable dans ces plaines de l'Ile-de-France, sans cesse ravagées par la guerre, mal remises encore du séisme des troubles religieux. On sait ce qu'en a dit La Bruyère. Homme d'étude et de livres, mêlé à la condition et à la vie des grands, il a vu dans le travailleur des champs le manteau de boue dont il est parfois revêtu, le geste qui le courbe vers la terre et l'attache à la terre, sans trêve et sans loisir, pour produire le pain de tous, un pain dont il n'aura pas même sa juste part... Dans ce cruel paradoxe, La Bruyère trouve l'occasion d'un phrase à

accettes et peut-être d'un commencement d'ironie sociale ou de protestation contre le sort qui ravale ces travailleurs au rang des bêtes. Vincent les regarde avec d'autres yeux. Il voit d'abord leur peine, la peine de leurs bras, la peine de leur cœur, leur patience, leur sérénité, leurs joies — car ils ont aussi des joies — et il décrit avec tendresse cette vie des humbles, autour de la table de famille où on mange le bon « millet ». Ce ne sont pas des bêtes. Ce sont des hommes, et il les aime comme des hommes, les hommes qu'ils sont.

Ils ont leurs vertus, leur esprit et leur grandeur. Les filles de village, illettrées, probes et diligentes, peuvent servir de modèle pour les Filles de la Charité. Vincent en trace un portrait dans une conférence célèbre, plein d'esprit et de malicieuse tendresse. Voilà comment le bon Monsieur Vincent nous repose de l'honnête cruauté de La Bruyère. Quand il parle des petits enfants trouvés, cette tendresse se fait plus frémissante et insinuante; elle est si communicative que les Filles de la Charité deviennent de vraies mères pour ceux que leurs mères selon la nature ont abandonnés; on raconte que la charrette qui portait les enfants de Paris à Bicêtre, les secouant avec trop de rudesse, les Filles de Monsieur Vincent les prenaient dans leurs bras et faisaient ainsi le chemin à pied. La voix maternelle de la charité avait produit de pareils effets, de pareils miracles.

Il faut entendre ses inflexions tendres et ses délicatesses jusque dans les précisions arides d'un règlement. Le texte de la première règle des charités est dans ces lignes précises un des plus beaux joyaux de la prose humaine. Je les cite pour le plaisir de le transcrire et à cause de son originalité de ton dans un siècle de raison où la charité elle-même s'exprime avec quelque raideur :

> Celle qui sera en jour, dit le règlement... apportera le dîner, le portera aux malades, en les abordant les saluera gaiement et charitablement, accommodera la tablette sur le lit, mettra une serviette dessus, une gondole et une cuillère et du pain, fera laver les mains aux malades et dira le *Benedicite,* trempera le potage dans une écuelle et mettra la viande dans un plat, accommodant le tout sur ladite tablette; puis conviera le malade charitablement à manger pour l'amour de Jésus et de sa sainte Mère; le tout avec amour, comme si elle avait affaire à son fils ou plutôt à Dieu,

qui impute fait à lui-même le bien qu'elle fait aux pauvres. Elle lui dira quelques petits mots de Notre-Seigneur en ce sentiment, tâchera de le réjouir, s'il est fort désolé; lui coupera parfois sa viande, lui versera à boire; et l'ayant ainsi mis en train de manger s'il a quelqu'un auprès de lui, le laissera et en ira trouver un autre pour le traiter en la même sorte, se ressouvenant de commencer toujours par celui qui a quelqu'un avec lui et de finir par ceux qui sont seuls, afin de pouvoir être auprès d'eux, plus longtemps.

Nous touchons ici à une des plaies les plus douloureuses du cœur humain. Le malade pauvre, même s'il est correctement soigné, ne peut pas croire qu'il est aimé. La vie l'a habitué à de telles rudesses et à de telles déceptions qu'il voit dans la charité dont il est l'objet une formalité de bon ton, une précaution contre de possibles révoltes, ou tout au plus une pitié pour la démesure de la souffrance. Ces sentiments le choquent et le blessent. Ce qu'il voudrait c'est un peu d'amour et dans son désespoir il pense qu'il n'y en a plus, qu'il n'y en aura plus pour lui. Arriver à persuader le pauvre malade qu'on l'aime pour lui-même, fraternellement, c'est la charité essentielle et difficile et c'est bien à ce miracle que tendent les paroles et les gestes du bon Monsieur Vincent.

Une spiritualité de l'action.

Il avait trouvé en lui-même, dans son cœur d'homme, le secret d'un amour des hommes confondu avec l'amour de Dieu, qui accomplissait le grand commandement. Il avait cultivé et alimenté cet amour par une spiritualité dont il ramenait tous les éléments à un même objet, par volonté articulée, par instinct profond ou par souci de réalisme.

Cette spiritualité, il la devait à Monsieur de Bérulle qui s'était imposé à lui par l'absolu de sa sainteté, à Du Val, son confesseur pieux et docte, à François de Sales son ami, et sans qu'il prétendît en pénétrer les richesses, à cette doctrine de l'amour qui a échauffé ces premières années du XVII[e] siècle autour de Mme Acarie, de Dom Beaucousin et de sa *Perle évangélique,* du P. Laurent de Paris et de son *Palais du divin amour,* de ces

religieux et de ces laïques qui semblaient avoir renouvelé leurs vues de Dieu au contact du Carmel de la Mère Thérèse alors introduit en France.

Tous les termes de la spiritualité bérullienne et duvalienne, le dépouillement de soi, l'adhérence à Jésus-Christ, l'indifférence devant la volonté de Dieu, se retrouvent chez Monsieur Vincent, dans leur substance et parfois dans leurs formules. C'est ce qui a trompé Henry Bremond qui, dans son désir d'embrigader tous les spirituels du temps dans la troupe de l'invasion mystique, a fait de Vincent de Paul un disciple de Bérulle, un disciple à vrai dire un peu indépendant, à qui il reprocherait volontiers de ne pas marcher dans le rang.

Tâcherons de Dieu : une spiritualité de l'action.

Tous les thèmes de la spiritualité bérullienne se retrouvent donc chez lui ; mais au lieu de servir de point de départ et de matière à la contemplation, ils sont tournés vers l'action. La spiritualité de saint Vincent est une spiritualité de l'action. Car sa vie de chrétien et de prêtre a pour origine des urgences concrètes. Il a constaté une misère que son cœur ne pouvait tolérer : le pauvre peuple des champs meurt de faim et se damne. Il faut lui donner du pain et la foi. Il faut lui donner la foi par la mission et par un clergé rénové ; il faut lui donner du pain par la charité et par l'organisation de l'armée de la charité. C'est sa vocation, c'est son métier, c'est le métier de sa chétive compagnie de missionnaires. Ils sont les ouvriers de Dieu, les tâcherons de Dieu, à la journée pour Dieu et pour une besogne bien déterminée. Tous les thèmes de la spiritualité bérullienne s'insèrent dans cette vocation pour en alimenter l'effervescence ; ils se tournent en action d'une manière continue, complète et concrète.

Le dépouillement bérullien y est condition première, car les bras et les épaules de l'ouvrier doivent être libres comme son cœur afin que rien n'entrave la souplesse de l'ouvrage. L'ouvrier ne choisit pas son travail ; il n'a pas la volonté de le choisir, il n'a pas de volonté, il est réduit à l'état de « nolonté » comme le contemplatif, il est établi dans la sainte indifférence, comme ces

mulets immobiles et passifs à la porte du cabaret attendant que leurs conducteurs aient fini de boire et les reprennent en main.

Mais l'indifférence du missionnaire n'est pas inaction; c'est plutôt concentration d'énergie en disponibilité. Il est en alerte, surveillant la route, prêt à saisir la moindre occasion qui passe, car, derrière les occasions, c'est Dieu qui nous fait signe. Pour qui est voué à l'action, le grand péché est dans les occasions manquées.

Comme il pratique l'indifférence en vue de l'action, Vincent de Paul entre aussi dans l'adhérence bérullienne à Jésus-Christ non pas pour pénétrer plus avant dans la méditation de ses états intérieurs, mais pour travailler avec lui, aussi exactement que possible comme lui. Le Christ a vécu une vie d'homme au service du Père. Il faut donc l'imiter en tout, à chaque pas, l'exemple de Jésus-Christ est la règle d'or de toutes les démarches de la vie.

Certes, le bon Monsieur Vincent révère les considérations suréminentes de Bérulle, de Du Val, des quatre grands Flamands et de la Mère Thérèse; mais ces sublimités ne sont pas pour lui ni pour sa chétive compagnie. Il s'en détourne par humilité et par choix. Si on se met à raffiner sur la piété, si on se met à lire des livres, ou — quel comble! — à en écrire pour disputer comme les Jansénistes, l'esprit sera absorbé par ces besognes nobles et on négligera le pauvre peuple des champs qui meurt de faim et se damne.

« *Instrument de Dieu.* »

Il est pourtant quelques livres auxquels il convient d'avoir recours pour rafraîchir ses motifs d'aimer Dieu et les hommes. Les meilleurs sont ceux du bon Monsieur de Genève pour les délicats, et ceux du bon Louis de Grenade pour les âmes communes, c'est-à-dire pour tout le monde. Celui-là est tout en or; rien de comparable à son *Guide des pécheurs,* quand on veut à fond nettoyer son âme et s'exercer pratiquement à éviter le péché et à acquérir la vertu. Grenade, dans la méticuleuse rigueur de son ascétisme, nous poursuit dans le secret de nos équivoques,

us soulève peu à peu vers l'amour de Dieu et jusqu'au bord e l'union mystique, toujours aussi près de la charité suréminente ue de la raison, toujours à mi-chemin entre le haut et le bas. 'oilà bien l'homme qu'il faut aux ouvriers de Dieu, toujours en ontact avec Dieu qui commande et avec la besogne qu'ils exécu- ent.

A mesure qu'il avance dans son ouvrage et que son activité 'étend à de nouveaux pays, Monsieur Vincent, étonné de ce ui se fait, réfléchit sur sa qualité d'ouvrier du Seigneur et il en vient à penser qu'il n'est pas réellement ouvrier, mais plutôt nstrument. A proprement parler, il ne fait rien, c'est Dieu qui ait tout par ses mains. Cette doctrine de l'instrument lui paraît i bien convenir à lui-même, à ses fils et à ses filles, qu'il la etourne et l'approfondit sans se lasser. L'instrument est tou- ours souple et dispos entre les mains de Dieu, docile à la moin- re inflexion de sa main. Il n'est pas fier du travail qui réussit; l n'est pas abattu par ses maladresses et par ses échecs. Cela 'est pas son affaire, c'est l'affaire de Dieu. L'instrument est umble, non pas abandonné à terre, mais humble pour rester à a place.

L'humilité de Monsieur Vincent a de tels accents de violence u'elle a paru à quelques-uns excessive. Il se peut qu'il y ait arfois dans son langage des expressions affectées, tournées en abitude; elles tiennent à sa sainteté qui mesure les exigences le la grandeur et de la pureté divine; cela tient aussi à son réa- sme qui sait que toutes les œuvres de Dieu, pour être dignes de Dieu, doivent prendre pied sur la terre dure qu'on ne féconde u'à la force de ses bras et à la sueur de son front. Le plus edoutable poison de l'ouvrier de Dieu, de l'instrument de Dieu, 'est l'orgueil. Il faut tuer l'orgueil.

Seuls avec Dieu.

Sa spiritualité de l'action, sa doctrine de l'ouvrier de Dieu, de instrument de Dieu, sa doctrine de l'humilité, ce qui ne fait u'un, Monsieur Vincent les a enseignées à Louise de Marillac our un ouvrage commun. Mais on se tromperait si on pensait

que sa collaboratrice se serait bornée à répéter ses leçons. Elle les répétait avec respect et docilité. Mais par sa culture propre et par ce que j'appellerais son expérience religieuse, elle leur donnait une vibration personnelle et y ajoutait l'originalité de son amour de Dieu. Elle part en toutes ses démarches, comme Bérulle, de l'exemple de Jésus-Christ ; mais la pente de sa piété est plus nettement trinitaire. Par le Fils, elle va au Père ; son expression favorite, une sorte d'oraison jaculatoire, c'est : « notre bon Dieu ». Elle l'a répétée si souvent que Monsieur Vincent l'adopte lui aussi par contagion. Je ne veux pas dire que par le Fils et par le Père elle va à l'Esprit. Car, spontanément chez elle l'Esprit est premier. C'est l'Esprit qui l'a sauvée de la nuit où elle se perdait et sa reconnaissance est telle que la Pentecôte est toujours le sommet spirituel de son année. C'est vers ce sommet que convergent ses élans et ses pensées ; j'ai osé dire qu'on pourrait parler à son sujet de pneumo-centrisme comme on a parlé du christo-centrisme de Bérulle, ce qui lui conférerait une petite loge dans la spiritualité du XVII[e] siècle.

Le culte de l'Esprit l'a emmenée à la fin de sa vie aux frontières de la mystique et l'y a même, je crois, à une minute introduite assez avant, non pour une union de joie, mais pour un héroïsme dramatique. C'est à ce point que se sont élevés Louise de Marillac et Vincent de Paul, à leur mort, survenue à quelques mois de distance l'un de l'autre. Elle s'est privée de ce qui lui tenait le plus au cœur, la consolation de revoir une dernière fois son père. Il s'est privé de la joie de lui donner cette consolation. Tous les deux, ils ont voulu mourir seuls, seuls avec Dieu.

J. Calvet.

*PAROLES DE SAINT VINCENT DE PAUL**

de la charité

Agir en charité, c'est agir en Dieu.

Un moyen de le faire comme Dieu veut, c'est de le faire en charité, en charité, mes filles. Oh! que cela rendra votre service excellent! Mais savez-vous ce que c'est que le faire en charité ? C'est le faire en Dieu, car Dieu est charité, c'est le faire pour Dieu tout purement; c'est le faire en la grâce de Dieu, car le péché nous sépare de la charité de Dieu...

Un autre motif, une sœur l'a encore dit (voyez, mes sœurs, je ne parle que par vous), c'est que, servant les pauvres, on sert Jésus-Christ. O mes filles, que cela est vrai! Vous servez Jésus-Christ en la personne des pauvres. Et cela est aussi vrai que nous sommes ici. Une sœur ira dix fois le jour voir les malades, et dix fois par jour elle y trouvera Dieu. Comme dit saint Augustin, ce que nous voyons n'est pas si assuré, parce que nos sens nous peuvent tromper; mais les vérités de Dieu ne trompent jamais. Allez voir de pauvres forçats à la chaîne, vous y trouverez Dieu; servez ces petits enfants, vous y trouverez Dieu. O mes

* Pour compléter et situer ces « paroles », on se reportera à l'excellente anthologie de J. Delarue : *Sainteté de Monsieur Vincent* (Cerf, Paris, 1959) dont ces passages sont extraits.

filles, que cela est obligeant! Vous allez en de pauvres maisons, mais vous y trouvez Dieu. O mes filles, que cela est obligeant encore une fois! Il agrée le service que vous rendez à ces malades et le tient fait à lui-même, comme vous avez dit. (*Entretien aux Filles de la Charité sur l'amour de leur vocation et l'assistance des pauvres.*)

La charité est une grande dame : il faut faire ce qu'elle commande.

Il y a certaines occasions dans lesquelles on ne peut garder l'ordre de l'emploi de la journée; par exemple, on viendra à votre porte au temps de votre oraison, pour qu'une fille aille voir un pauvre malade qui est pressé; que fera-t-elle ? Elle fera bien de s'en aller et quitter son oraison, ou plutôt en la continuant, parce que Dieu lui commande cela. Car, voyez-vous, la charité est par-dessus toutes les règles et il faut que toutes se rapportent à celle-là. C'est une grande dame. Il faut faire ce qu'elle commande. C'est donc, en ce cas, laisser Dieu pour Dieu. Dieu vous appelle à faire l'oraison et à même temps il vous appelle à ce pauvre malade. Cela s'appelle quitter Dieu pour Dieu. (*Entretien aux Filles de la Charité sur l'emploi de la journée.*)

La charité ne se paie pas de mots.

Aimons Dieu, mes frères, aimons Dieu, mais que ce soit aux dépens de nos bras, que ce soit à la sueur de nos visages. Car bien souvent tant d'actes d'amour de Dieu, de complaisance, de bienveillance, et autres semblables affections et pratiques intérieures d'un cœur tendre, quoique très bonnes et très désirables, sont néanmoins très suspectes quand on n'en vient point à la pratique de l'amour effectif...

Il y en a plusieurs qui, pour avoir l'extérieur bien composé et l'intérieur rempli de grands sentiments de Dieu, s'arrêtent à cela ; et quand ce vient au fait et qu'ils se trouvent dans les occasions d'agir, ils demeurent court. Ils se flattent de leur imagination échauffée ; ils se contentent des doux entretiens qu'ils ont avec Dieu dans l'oraison ; ils en parlent même comme des anges ; mais, au sortir de là, est-il question de travailler pour Dieu, de souffrir, de se mortifier, d'instruire les pauvres, d'aller chercher la brebis égarée, d'aimer qu'il leur manque quelque chose, d'agréer les maladies ou quelque autre disgrâce, hélas! il n'y a plus personne, le courage leur manque. Non, non, ne nous trompons pas!... (*Entretien aux prêtres de la Mission.*)

La juste mesure de la charité.

Il est certain que la charité, quand elle habite dans une âme, occupe entièrement toutes ses puissances : point de repos ; c'est un feu qui agit sans cesse ; il tient toujours en haleine, toujours en action la personne qui en est une fois embrasée. O Sauveur! la mémoire ne veut se souvenir que de Dieu... il faut, mais il faut, à quelque prix que ce soit, se rendre sa présence familière, il faut qu'elle devienne continuelle...

Oh! que dans ces excès, ces empressements et emportements il y a du danger et des inconvénients! — Mais quoi? y a-t-il inconvénient à aimer Dieu ? Peut-on l'aimer trop ? Peut-il y avoir de l'excès en une chose si sainte et si divine, et même pouvons-nous jamais assez aimer Dieu, qui est infiniment aimable ? — Il est vrai que nous ne saurions jamais assez aimer Dieu et qu'on ne peut jamais excéder en cet amour, eu égard à ce que Dieu mérite de nous. O Dieu Sauveur, qui pourrait monter à cet amour étonnant que vous nous portez, jusqu'à donner pour nous, misérables, tout votre sang, dont une seule goutte est d'un prix infini! O Sauveur! Non, Messieurs, cela ne se peut ; quoi que nous puissions faire, nous n'aimerons jamais Dieu comme nous le devons ; cela est impossible ; Dieu est infiniment aimable.

Néanmoins il faut bien prendre garde que, bien que Dieu nous

commande de l'aimer de tout notre cœur et de toutes nos forces, sa bonté ne veut pas toutefois que cela aille jusqu'à incommoder et ruiner notre santé à force d'actes ; non, non, Dieu ne demande pas que nous nous tuions pour cela... Bien souvent le diable nous tente par là ; quand il ne peut nous porter directement à mal faire, il nous porte à embrasser plus de bien que nous n'en pouvons atteindre, et nous surcharge toujours jusqu'à ce que nous soyons accablés sous un trop grand poids, sous une si lourde charge.

Mes frères, les vertus consistent toujours dans un juste milieu ; chacune d'elles a deux extrêmes vicieux... il faut marcher droit entre ces deux extrémités, afin que nos actions soient louables. Par exemple, la charité dont nous parlons a ses deux extrémités, qui sont mauvaises, à savoir : aimer peu ou point du tout, et aimer avec trop de zèle et emportement... Nous devons pourvoir aux nécessités de la nature, puisque Dieu nous y a rendus sujets, nous accommoder à son infirmité. Dieu le veut ainsi ; il est si bon et si juste qu'il n'en demande pas davantage ; il connaît assez nos misères, il en a compassion et, par sa miséricorde, il supplée à nos défauts. Il faut traiter avec lui tout bonnement, ne nous mettre point tant en peine ; sa bonté, sa miséricorde rempliront ce qu'il nous faudra. (*Entretien aux séminaristes sur les excès à éviter dans l'amour de Dieu.*)

Charité de celui qui exerce l'autorité.

Surtout n'ayez pas la passion de paraître le supérieur ni le maître. Je ne suis pas de l'avis d'une personne qui me disait ces jours passés que pour bien conduire et maintenir son autorité, il fallait faire voir qu'on était le supérieur. O mon Dieu! Notre-Seigneur Jésus-Christ n'a point parlé ainsi ; il nous a enseigné tout le contraire de parole et d'exemple, nous disant que lui-même était venu non pour être servi, mais pour servir les autres, et que celui qui veut être le maître doit être le serviteur de tous. Entrez donc dans cette sainte maxime, vous comportant envers ceux avec qui vous allez demeurer *quasi unus ex illis,* leur disant

'abord que vous n'êtes pas venu pour les maîtriser, mais bien our les servir; faites cela au dedans et au dehors, et vous vous n trouverez bien. (*Lettre à un supérieur de séminaire.*)

J'espère beaucoup de fruit de la bonté de Notre-Seigneur, si 'union, la cordialité et le support sont entre vous deux. Au nom le Dieu, Monsieur, que ce soit là votre grand exercice; et parce que vous êtes le plus ancien... et le supérieur, supportez tout, e dis tout, du bon M. Lucas; je dis encore tout, de sorte que, ous déposant de la supériorité, ajustez-vous à lui en charité. C'est le moyen par lequel Notre-Seigneur a gagné et dirigé les apôtres et celui seul par lequel vous viendrez à bout de M. Lucas. Selon cela, donnez lieu à son humeur, ne lui contredites jamais ur l'heure; mais avertissez-le cordialement et humblement après. *Lettre à un supérieur de Mission.*)

La charité est faite de cordialité et de respect.

La cordialité, à proprement parler, est l'effet de la charité u'on a dans le cœur... c'est une saillie de cœur par laquelle n fait voir qu'on est fort aise d'être avec ce pauvre, cette œur; c'est une joie qu'on sent dans le cœur quand on voit une ersonne qu'on aime, et qu'on témoigne par le visage; car, uand une personne a de la joie au cœur, elle ne la saurait acher; vous la voyez bien sur son visage...

Il en est de la cordialité comme des autres vertus qui ont deux xtrêmes et qui ne se trouvent qu'au milieu de deux vices. C'est n défaut de cordialité de n'en avoir point du tout, de paraître udes et fâcheuses, de montrer un visage triste et morne, qui ait geler le cœur à ceux qui vous abordent; voyez-vous, cela st un vice, c'est un vice opposé à la cordialité de paraître rude t rustique. Il y a un autre vice de l'autre côté de cette vertu, t c'est l'excès de cordialité; par exemple s'embrasser avec une ertaine avidité, se dire l'une à l'autre : « Ah! que je vous aime! e ne voudrais pour rien au monde ne vous avoir rencontré! », 'est là un excès de cordialité.

Mes sœurs, je vous recommande de vous habituer à être bien cordiales entre vous autres, avec les dames, avec les malades et toutes les personnes avec qui vous aurez à faire, pourvu que vous observiez ce que nous venons de dire, qui est de ne pas excéder. Hors de là, efforcez-vous de montrer de la cordialité par vos paroles et un visage doux, qui témoigne que vous êtes satisfaites dans le cœur; mais avec les hommes un peu moins qu'avec les personnes de l'autre sexe...

Une autre vertu recommandée par la même Règle aux Filles de la Charité est le respect... Mes sœurs, il y a tant de raisons d'estimer sa compagne qu'il n'y a point d'excuse pour vous en dispenser, quand même on ne la connaîtrait pas. Et quand il n'y aurait que celle-là, que Jésus-Christ est mort pour nous, n'est-ce pas assez pour estimer une personne?... De même que le respect sans la cordialité n'est pas un véritable respect, la cordialité sans le respect ne serait pas solide, mais engendrerait quelquefois des familiarités peu séantes et rendrait cette cordialité mince et sujette au changement; ce qui n'arrivera pas si la cordialité est jointe au respect, et le respect à la cordialité.

La cordialité donc, mes sœurs, est une vertu qui vous fait témoigner l'amour que vous avez pour tout le monde. Le respect est un témoignage de l'estime que vous faites de la personne que vous respectez. La cordialité vient du cœur. Le respect prend sa source dans l'entendement... Je ne sais si je me fais bien entendre, parce que voici une règle des plus difficiles à accorder. (*Entretien aux Filles de la Charité sur leur Règle.*)

La charité est faite de douceur et d'humilité.

Quand votre cœur aura murmuré, que vous aurez dit quelque parole aigre ou piquante, oh! demandez pardon; car il le faut, mes filles, il faut apaiser le cœur de votre sœur et le vôtre aussi, qui sans doute aura peine de cette faute. Et ce que je vous conseille, je vous assure, mes chères filles, que je l'ai encore fait aujourd'hui, moi pauvre misérable. Il m'arriva hier de parler à un prêtre de notre Compagnie sèchement, aigrement, rudement. Ce

ue je lui dis, je le lui devais dire avec plus de douceur. Je m'en perçus après, et, comme je savais qu'il devait sortir ce matin, ai fait dire à la porte que je le priais de ne point aller en ville ue je ne lui eusse parlé. Il est venu et je lui ai demandé bien umblement pardon ; de sorte, mes filles, que, ce que je vous conseille, je tâche de le pratiquer. (*Entretien aux Filles de la Charité sur la pratique du respect mutuel et de la douceur.*)

La charité est le contraire de l'envie.

Si on fait faire quelque chose à une sœur, d'autres diront : « On emploie bien une telle ; mais toi, on te laisse là! On parle avec cordialité avec celle-là, et à toi on ne parle point de même! » Le diable se mêle là-dedans et dit : « Tu as raison, cette fille est mieux venue que toi. Ah! il faut qu'on ait fait quelque rapport de toi. » De là on passe plus avant, on juge que c'est une telle ou une telle. Voilà le démon qui la possède, car c'est le démon qui produit l'envie. Et ainsi on est possédé du démon de l'orgueil, qui est extrêmement contraire à la charité. Que faut-il faire quand vous vous trouvez comme cela? Le contraire de l'envie, c'est la charité. Il faut s'exciter à l'amour de Dieu et dire : « Ah! pauvre misérable! tu te mets en peine si une telle personne t'aime, et tu ne te mets point en peine si tu aimes Dieu! Tu as de la peine qu'on ne t'emploie pas, et, quand tu l'as été, comment t'y es-tu comportée? Dieu permet que celle-là soit employée ; et quand il sera temps, on te trouvera bien, si on te juge à propos. Au reste, que demandes-tu quand tu demandes des emplois? Tu demandes de satisfaire ton orgueil. » Car, voyez-vous, mes sœurs, l'envie vient de l'orgueil, dont le propre est de nous faire désirer de paraître. Tout au contraire, l'esprit de Dieu fait qu'on s'estime incapable d'être employé à quoi que ce soit et capable de tout gâter. (*Entretien aux Filles de la Charité sur la charité mutuelle.*)

Un guide de lecture pour
SAINT VINCENT DE PAUL

ACTUALITÉ DE MONSIEUR VINCENT

La physionomie humaine et spirituelle de Monsieur Vincent est familière à nos contemporains ; le film de Maurice Cloche l'a popularisée auprès d'un large public ; le tricentenaire de la mort du saint et les fêtes qui doivent le marquer l'imposent à nouveau. Mais l'actualité dont nous parlons nous semble aller bien au-delà de ces circonstances extérieures. La vie de saint Vincent de Paul et son œuvre sont dominées par une prise de conscience aiguë de l'ignorance religieuse généralisée dans les masses populaires et par un effort persévérant pour y apporter des remèdes adaptés. Nous retrouvons le même mouvement dans l'élan missionnaire contemporain, et il n'est pas étonnant que l'un de ses meilleurs artisans, le P. Loew, découvrant la sainteté de Monsieur Vincent, affirme la nécessité pour ceux qui veulent se consacrer à l'évangélisation du monde déchristianisé de s'appuyer sur de tels maîtres.

Un autre élément contribue à rendre la doctrine du saint toujours actuelle : sa double fidélité à la vie et à l'Évangile. On pourrait presque dire qu'il n'a pas d'autres sources. Il porte sur les événements et sur les hommes l'inlassable regard d'une lucidité bienveillante : rien ne l'étonne, rien ne le déçoit ; il sait, il comprend, il aime ; et nous n'avons pas de peine à nous reconnaître dans les paroles humbles et fortes par lesquelles il invite les siens à mettre l'Évangile du Sauveur dans leur vie de tous les jours.

UNE ŒUVRE EN PLEINE VIE

À la différence de la plupart des maîtres spirituels, saint Vincent de Paul n'est en aucune manière un « auteur »; jamais il n'a pris la plume pour composer quelque ouvrage ou transmettre un message spirituel : il a agi, il a parlé, il a correspondu; et tout ce qui nous reste n'est que témoignages de cette vie avisée et prudente, intrépide et persévérante.

Son œuvre comme sa vie s'est édifiée au gré des occasions que lui a ménagées la Providence. Fidèle à la suivre, attentif à « ne pas enjamber » sur elle, il a découvert les besoins des corps et la misère des âmes. Pour y porter remède, il a fondé les Filles de la Charité et les Prêtres de la Mission; avec eux, il a tâché de faire face aux besoins de son temps : formant des prêtres, prêchant des missions à l'humble peuple des campagnes, allant au secours des pauvres et des malades, des réfugiés et des forçats, des orphelins... des grands de ce monde aussi : on le trouve au chevet de Louis XIII mourant.

Ces tâches qui vont se multipliant l'amènent à tenir une correspondance croissante, à instruire les siens de leurs devoirs en des entretiens tout familiers. Ce sont ces lettres et ces propos qui constituent toute l'œuvre de Monsieur Vincent. Les documents, assez rares sur les premières années de ministère, deviennent de plus en plus nombreux vers la fin de sa vie, comme si les siens découvraient progressivement l'importance de ne rien laisser perdre de ce qu'il leur donne : la correspondance est soigneusement gardée, les entretiens fidèlement reconstitués après coup et en cachette, car l'humilité du saint n'aurait pas toléré qu'on note sur le fait ses pauvres paroles. Douze gros volumes — huit pour la correspondance, quatre pour les entretiens (deux aux Filles de la Charité, deux aux Prêtres de la Mission) — ont recueilli cet enseignement.

La doctrine spirituelle s'y exprime en pleine vie, se dégageant comme naturellement des événements qui en provoquent l'affirmation ou le rappel; cette forme même invite constamment à descendre dans la pratique et à en venir aux effets. Il ne faut d'ailleurs jamais perdre de vue l'occasion de tel propos ou de

telle lettre sous peine de généraliser abusivement; il importe, pour une juste intelligence de la correspondance, de remarquer à qui elle est adressée; on découvre alors la sagesse du saint s'adaptant judicieusement aux hommes et aux événements; si par exemple il doit conseiller deux tempéraments différents dans une même situation, on le voit refréner l'impétuosité excessive de l'un, et stimuler la pusillanimité de l'autre.

Mais au-delà de cette variété des occasions qui amènent Monsieur Vincent à s'exprimer, on voit s'affirmer avec force les lignes essentielles d'une doctrine spirituelle vigoureuse et originale.

UNE SPIRITUALITÉ MISSIONNAIRE

L'œuvre se présente certes de manière bien différente de celle des grands auteurs de l'école française, ses contemporains, dont la plupart ont exprimé leur doctrine spirituelle en des traités souvent admirables. Saint Jean Eudes, le plus proche de saint Vincent de Paul par sa vie et son action — puisque lui aussi, touché par les mêmes besoins, se fait prédicateur de missions et fondateur de séminaires — entend réformer le clergé par la plume autant que par l'action. Et l'austère Bourdoise lui-même, conscience rigide de la communauté sacerdotale de Saint-Nicolas-du-Chardonnet, éprouve le besoin de rédiger « l'idée d'un bon ecclésiastique ou les sentences chrétiennes et cléricales ».

Mais la différence n'est pas simplement de forme : l'orientation d'esprit est différente. Les maîtres de l'école française mettent leur disciple devant Dieu dans une attitude fondamentalement religieuse. Saint Vincent de Paul met les siens entre les mains du Sauveur, pour qu'ils soient les fidèles instruments de sa mission évangélique, pour qu'ils aillent aux âmes qui se perdent, aux âmes des plus pauvres surtout. Dieu est premier assurément dans une perspective comme dans l'autre; mais de ce Dieu, c'est l'amour passionné pour ceux qui l'ignorent qui touche le cœur de Vincent et le met en mouvement.

Assurément dans la vie de ces auteurs qui sont aussi des prêtres, valeurs religieuses et apostoliques se retrouvent fidèlement. A la manière dont Vincent nous parle de l'amour de Dieu,

nous pressentons la connaissance savoureuse qu'il en avait, alimentée dans une vie d'oraison dont ses conseils familiers nous font deviner l'intimité et la profondeur. Et l'on sait inversement tout ce qu'un Olier a fait pour renouveler avec un zèle admirable la paroisse Saint-Sulpice dont il avait reçu la charge.

Sur le plan de l'œuvre, cependant, l'accent principal n'est pas mis sur le même point. Bérulle et ses disciples contemplent les états du Verbe Incarné en des pages sublimes, tandis que Vincent envoie les siens courir aux besoins du prochain « comme on court au feu ».

Certes, le fondateur de l'Oratoire a dirigé Vincent, jeune prêtre, en ses débuts de ministère ; et bien que ce dernier soit discret sur ce qu'il doit à cette influence hautement sacerdotale, on peut penser qu'elle a contribué de façon décisive à faire du jeune ambitieux, que font pressentir les premières lettres, le prêtre saint et désintéressé dont la Providence se servira comme d'un instrument de choix. Mais après cette « conversion » le tempérament et surtout la grâce propre de Vincent l'orientent autrement. Les mots de son maître lui viennent sans doute naturellement, mais le contenu en est renouvelé. Pour Bérulle, adhérer à Dieu, c'est adorer : « Oh! quelle adhérence doit l'être créé à l'être incréé! » Pour Vincent, c'est se livrer activement à l'accomplissement de sa volonté : « Je vous demande qui est celui qui adhère plus à Dieu que celui qui ne fait que la volonté du même Dieu, et jamais la sienne propre, qui ne veut et ne souhaite autre chose que ce que Dieu veut ou ne veut pas ? Je vous demande, Messieurs et mes frères, si vous en savez quelqu'un qui adhère plus à Dieu, et par conséquent qui soit plus uni à Dieu que celui-là ? »

Et cette volonté de Dieu, il la découvre dans l'Évangile, dans la mission de Jésus Sauveur venant apporter la bonne nouvelle aux pauvres, et invitant ceux qui veulent le suivre à prolonger cette mission : « Oh! quel bonheur pour vous d'être employé à faire ce qu'il a fait! »

UNE SPIRITUALITÉ DE LA CHARITÉ

Dans cette perspective, ce qui est premier, ce n'est pas la vertu de religion, c'est la charité. Un intense amour de Dieu d'abord, mais un amour agissant, qui ne se paie pas de mots : « Aimons Dieu, mes frères, aimons Dieu, mais que ce soit aux dépens de nos bras, que ce soit à la sueur de nos visages. Car bien souvent tant d'actes d'amour de Dieu, de complaisance, de bienveillance, et autres semblables affections et pratiques intérieures d'un cœur tendre, quoique très bonnes et très désirables, sont néanmoins très suspectes, quand on n'en vient point à la pratique de l'amour effectif. »

Lorsqu'il fonde les Filles de la Charité, c'est pour que cet amour soit l'unique règle de leur vie : « La charité est par-dessus toutes les règles, et il faut que toutes se rapportent à celle-là. C'est une grande dame. Il faut faire ce qu'elle commande. » Tous leurs humbles services sont éclairés par cette lumière : « En servant les pauvres, on sert Jésus-Christ. Cela est aussi vrai que nous sommes ici. Une Sœur ira dix fois le jour voir les malades, et dix fois par jour elle y trouvera Dieu. Allez voir de pauvres forçats à la chaîne, vous y trouverez Dieu ; servez ces petits enfants, vous y trouverez Dieu. O mes filles, que cela est obligeant! Vous allez en de pauvres maisons, mais vous y trouvez Dieu. » Et il les invite à faire réflexion sur le titre qu'il leur a donné : « Dieu a voulu disposer les choses de sorte que les pauvres forçats fussent servis par ses propres filles, puisque dire une Fille de la Charité, c'est dire une fille de Dieu. »

Mais il ne suffit pas de témoigner cette charité à l'extérieur : « Si vous êtes Filles de la Charité, il faut premièrement que vous en ayez entre vous. » Sur ce chapitre la finesse d'esprit et la délicatesse de cœur du saint fondateur font merveille et la sagesse de ses conseils peut s'appliquer à bien d'autres qu'à ses filles : « Supportez tout, je dis tout, et encore tout... Laissez-vous avertir de vos manquements... Habituez-vous à juger toujours en bonne part... Ayez condescendance et cordial respect entre vous... S'il n'y avait point d'écouteurs, il n'y aurait point de médisants. »

Ces quelques citations permettent de comprendre la nécessité d'un contact direct avec le saint : pour le connaître vraiment, il faut le lire et l'entendre.

TEXTES ET DISQUES

Le soin diligent d'un fils de Monsieur Vincent, M. Coste, a rassemblé tous ses textes en une édition critique : *Saint Vincent de Paul, Correspondance, Entretiens, Documents* (Gabalda, 1925, 14 vol. 250 NF ; les volumes ne se vendent pas séparément). On pourra en commencer la lecture, variée et attachante, par les Entretiens aux prêtres de la Mission (tome XI) ou aux Filles de la Charité (tome IX).

Les Filles de la Charité ont publié en 1952 à leur usage les entretiens qui leur sont destinés, mais cette édition n'est pas dans le commerce. — Les entretiens de saint Vincent de Paul à ses missionnaires paraîtront en 1960 aux éditions du Seuil, par les soins de M. Dodin, Prêtre de la Mission, qui publiera dans le même temps et chez le même éditeur un petit volume de la collection « Maîtres spirituels » consacré à son saint fondateur (100 images, 192 pages, 4,50 NF).

Plusieurs recueils de textes permettent d'aborder facilement l'œuvre du saint. — En 1949, M. Dodin a présenté dans la collection « Les Maîtres de la spiritualité chrétienne », chez Aubier, quelques lettres et entretiens caractéristiques de la manière et de la pensée du saint (236 pages, 3,90 NF). — Mgr Calvet a repris en 1957, chez Spes, sous le titre *Quelques pages choisies de saint Vincent de Paul,* l'essentiel d'un recueil plus ancien ; l'ensemble constitue un heureux commentaire de son excellent *Saint Vincent de Paul* paru en 1950 chez Albin Michel (ce recueil : 290 pages, 8,50 NF). — Les textes choisis par M. Chalumeau, Prêtre de la Mission, pour *La vie et l'âme de Monsieur Vincent* (Coll. « Textes pour l'histoire sacrée », Fayard, 1959, 260 pages, 10 NF), insistent surtout sur la vie du saint qui nous est ainsi présentée par lui-même. — Enfin dans *Sainteté de Monsieur Vincent,* j'ai disposé les textes qui me semblent le mieux dégager les lignes fondamentales de la spiritualité du saint (Coll.

« L'eau vive », Ed. du Cerf, 1959, 220 pages, 5,60 NF). Je me permets de signaler également l'étude sur *L'idéal missionnaire du prêtre d'après saint Vincent de Paul* où j'ai rassemblé l'ensemble de ses textes sur le sacerdoce (Ed. vincentiennes et missionnaires, 93, rue de Sèvres, Paris, 1947, 342 pages, 2,80 NF).

Deux disques de textes ont été enregistrés d'excellente façon par Pierre Fresnay dans la collection « l'Encyclopédie sonore » ; les fragments choisis pour le premier sont de valeur inégale (*Visages de Monsieur Vincent,* 270 E 807) ; mais le second, réalisé par les Filles de la Charité, est tout à fait remarquable et invite à une rencontre vivante avec le saint et sa doctrine spirituelle (*Saint Vincent de Paul et les Filles de la Charité,* 270 E 830).

Jacques Delarue.

LA PIÉTÉ ORIENTALE

Le sujet paraît occuper tous les esprits ; quiconque traite de l'orthodoxie reconnaît que la liturgie y est la source de toute piété. En voici deux exemples récents : la *Zeitschrift für katholische Theologie,* 1959, n° 1, commence un long article sur la descente aux enfers et la résurrection en soulignant le fait ; dans *Irénikon,* 1959, n° 2, le professeur Léon Zander, russe orthodoxe, s'exclame : « Notre rite et notre culte sont les choses les plus précieuses que nous possédons! »

Avant d'aborder la question à notre tour, précisons-la aussi clairement que possible. Je me propose de parler de la piété orthodoxe telle que je la connais, c'est-à-dire d'évoquer la vie religieuse des fidèles orthodoxes, grecs et russes, séparés de Rome et vivant en Europe. Malheureusement, je ne puis parler des Orthodoxes d'Amérique — bien que, je l'imagine, il y ait beaucoup à dire à leur sujet — mais je ne suis pas suffisamment au courant des conditions américaines pour pouvoir en décrire les caractéristiques de façon adéquate.

De plus, mes remarques, bien que je les croie également bonnes pour toutes les Églises orthodoxes, ne vaudront directement que pour les Grecs et les Russes.

Autre préliminaire très important : je demande instamment au lecteur catholique de bien voir le caractère unique de l'orthodoxie, très proche du catholicisme dans la majeure partie de ses

croyances et dans sa constitution fondamentale, mais très différente dans sa psychologie religieuse et les formes pratiques et concrètes de son gouvernement.

Dans l'Église catholique, nous sommes accoutumés à un régime d'autorité centralisé et étroitement organisé. L'orthodoxie estime comme l'un de ses plus précieux trésors la liberté des Églises locales et son absence de centralisation. Elle est prête à en admettre les inconvénients pratiques, sans pour cela en considérer le prix comme trop élevé.

J'insiste sur ce point, car il expliquera tout de suite pourquoi il ne peut être question pour moi de citer des encycliques, des constitutions, des instructions ou autres documents correspondant à ceux qui émanent du Saint-Siège de Rome.

A quel degré et de quelle façon la liturgie de l'Église orthodoxe nourrit-elle la vie religieuse de ses fidèles ?

Racines liturgiques.

Notons, en premier lieu, que les livres de dévotion privée sont pratiquement inconnus et qu'il existe peu de prières autres que des textes proprement liturgiques, ou d'une inspiration très voisine de la liturgie. Voici un fait typique du manque de compréhension qui existe entre les chrétiens de différentes confessions : lorsqu'en 1958 un groupe de religieux anglicans visitèrent des monastères orthodoxes russes, nos bons Anglais tentèrent de discuter avec leurs hôtes du mérite relatif des méthodes de prière mentale, sulpicienne, ignatienne et autres! Les Russes évidemment n'avaient pas la moindre notion de ce que voulaient dire leurs visiteurs. Cela ne signifie pas que les Russes n'ont pas de vie spirituelle ; cela veut dire que leur vie spirituelle est fondée sur autre chose qu'une demi-heure consacrée chaque jour à la méditation formelle.

Pas de livres de prières, pas de méditation formelle. Ajoutons : pas de dévotion au Sacré-Cœur, pas de neuvaines, pas de Chemin de Croix, ni de visites au Saint-Sacrement, ni de saluts,

as même le Rosaire. Que reste-t-il donc ? Les sacrements et office divin. Si je ne me trompe, c'est là ce que répondraient eaucoup de gens étudiant l'orthodoxie. Et ils en resteraient là. 'image d'ensemble serait pourtant incomplète.

Pour un Orthodoxe l'office divin reste encore aujourd'hui quelue chose de vivant, une célébration publique de l'Église, très ppréciée, et non un petit livre de poche, appelé bréviaire, devenu ne « obligation » pour les prêtres ; ce serait pourtant une erreur e croire qu'il n'existe pas de dévotions extra-liturgiques dans 'Église orthodoxe.

Outre les dévotions aussi fondamentales que celle de la lecture, ttentive et priante, de l'Écriture Sainte, surtout des Évangiles t des Psaumes, il y a des canons divers et des acathistes (lonues prières lyriques, souvent d'une grande beauté et d'une penée théologique profonde) en l'honneur des mystères de Notre-Seigneur, de la Sainte Vierge et des saints ; il y a des exercices énitentiels tels que les métanies ou prostrations ; il y a des prièes du matin et du soir à l'usage privé ; il y a surtout la célèbre rière de Jésus.

Ceci reconnu, nous aurons évité l'erreur courante de simplifiation à outrance. La vie religieuse du chrétien orthodoxe n'est as uniquement nourrie par sa participation à la vie liturgique e son Église. Toutefois nous devons reconnaître que la liturgie st, de beaucoup, l'élément vital le plus important dans sa formaion spirituelle.

Vie sacramentelle

Pour un fidèle orthodoxe, attaché à la tradition de son Église, ette piété liturgique consiste avant tout dans la participation ux sacrements.

Peu après sa naissance, il aura été baptisé et non seulement aptisé, mais aussi confirmé ; il aura été introduit solennellement ans l'église pour être présenté à Dieu et à la Communauté. Dès on tout jeune âge il aura donc été considéré comme pleinement nembre de l'Église du Christ, participant de plein droit — au

moyen de la communion sacramentelle — à la sainte Eucharis tie, source de l'unité et de la sanctification de l'Église.

Dès l'âge de raison, il aura pratiqué la confession sacramen telle. L'Église russe paraît aussi stricte sur ce point que l'Égliso romaine. L'Église grecque s'efforce de persuader à ses enfant de se confesser et beaucoup le font, mais la majorité considèr une absolution générale sans confession comme tout à fait suffi sante. C'est un point faible de leur discipline ecclésiastique, don les autorités grecques sont péniblement conscientes.

Jusqu'à une date récente, les personnes ayant atteint l'âge d raison recevaient rarement la sainte communion, quatre foi l'an tout au plus, et s'y préparaient toujours très sérieusemen par le jeûne, la lecture de prières spéciales et la confession. D nos jours et dans tout le monde orthodoxe, le mouvement e faveur de la communion fréquente a fait de rapides progrès. I serait probablement exact de dire que la jeune génération de chré tiens fervents s'approche des sacrements au moins une fois pa mois, quelques-uns tous les dimanches et les jours de grande fête Mais la communion plus fréquente entraîne une préparatio moins astreignante et cela crée un certain malaise chez un gran nombre.

Il est juste de signaler aussi que le sacrement de l'Onctio (Extrême-Onction) est utilisé bien plus souvent que dans l'Égli catholique, et surtout, mais non exclusivement, dans l'Égli grecque. Son usage n'est pas limité au cas de maladie grave mais si les catholiques cherchent l'absolution sacramentelle d leurs péchés véniels, les Orthodoxes, eux, demandent l'onctio sacrée même s'ils ne souffrent pas d'un mal sérieux. « Personn n'est en parfaite santé. »

Notre tour d'horizon de la vie sacramentelle orthodoxe se complet si nous ajoutons le sacrement de Mariage et celui d l'Ordre.

Il n'est pas besoin, je crois, d'insister sur la validité des ord nations orthodoxes. L'Église catholique n'a jamais mis en dou qu'évêques et prêtres orthodoxes soient réellement évêques réellement prêtres. (Il est des théologiens orthodoxes, par contr pour contester la validité des ordinations catholiques!)

La doctrine catholique sur le mariage, selon laquelle les mini

tres du sacrement sont les parties contractantes elles-mêmes, est absolument étrangère à la théologie orthodoxe. Comme dans tous les autres sacrements, le ministre du sacrement de mariage est le prêtre qui accorde la bénédiction de l'Église aux époux et à leur lien mutuel.

Au cours de notre étude nous avons parlé de l'office divin. Ce n'est pas révéler un secret que de déclarer moribond l'office divin dans l'Église latine et, par contagion, dans les Églises orientales unies, à l'exception de quelques très rares Ordres religieux. Le dimanche de Pentecôte 1959, le Pontife romain a célébré les vêpres solennelles pour la première fois depuis quatre-vingt-neuf ans. Le patriarche orthodoxe de Moscou célèbre les vêpres et les matines solennelles presque tous les samedis soir ainsi qu'à l'occasion de nombreuses fêtes.

Autant que je sache, chaque église paroissiale dans les villes importantes comme Moscou, Athènes ou Salonique, célèbre les vêpres et les matines tous les jours et les fidèles y viennent relativement nombreux, si l'on considère combien peu en ont la liberté. Ce fait vaut la peine d'être signalé à cause du contraste désolant avec les basiliques patriarcales de Rome. Une Grèce appauvrie peut chanter vêpres et matines tous les jours dans des dizaines d'églises, alors que l'immense, puissante et riche Église catholique ne peut en faire autant même dans les grandes églises de Rome. Serait-il téméraire de conclure d'après ces données que l'office a un sens en Grèce et qu'à Rome il n'en a pour ainsi dire plus ?

En pratique.

Voici le moment venu de tirer certaines conclusions. Nous avons vu que les sacrements jouent un rôle important dans la vie du chrétien orthodoxe moyen, qu'apparemment il estime et apprécie l'office divin, qu'il a quelques dévotions extra-liturgiques. Reste à savoir comment il entre dans la vie liturgique de son église.

Je désire établir clairement d'abord que je serai beaucoup moins enthousiaste sur ce sujet que la plupart de mes prédéces-

seurs ou contemporains qui en ont parlé (exception faite du travail important et bien informé du P. Ludger Bernhard, « Athosmönchtum und Liturgie » dans *Liturgie und Mönchtum,* XXIX, 1958). Des généralités basées sur une connaissance superficielle ne sont d'aucun secours. D'autre part je n'ai nullement l'intention, dans cette seconde partie de mon exposé, de réfuter ou de retirer ce que j'ai dit dans la première. Mon propos est de donner une appréciation objective, autant qu'on peut espérer le faire.

Il y a des ombres au tableau. D'abord beaucoup d'Églises orthodoxes s'accrochent à une forme archaïque de leur langue plus ou moins complètement incompréhensible au chrétien moyen. Le fait que les gens savent par cœur des quantités incroyables de textes liturgiques ne doit pas prêter à illusion. On trouve encore, en certains pays, de vieux paysans, incapables de lire ou d'écrire, qui savent par cœur tout l'office des morts en latin, sans en comprendre un traître mot.

La difficulté est augmentée du fait que la plupart des textes liturgiques sont des poèmes dont le sens parfois est loin d'être obvie. Ajoutez à cela que la majorité du clergé, hélas, du moins en Grèce, ne possède qu'une éducation primaire; les prêtres ne sont guère plus capables d'expliquer les textes que les simples fidèles.

Autre fait indéniable : la façon de célébrer la liturgie eucharistique, telle qu'elle est transmise par la tradition, est aussi peu satisfaisante — ni plus, ni moins — que celle de la messe romaine : un Canon silencieux couvert par des hymnes plus ou moins appropriées, qui en dissimulent complètement la structure, et, en général, récitation à voix basse de presque toutes les prières sacerdotales.

Certaines tentatives ont essayé de remédier à cet état de choses, mais elles se heurtent à deux obstacles : le conservatisme extraordinaire des fidèles qui sont prêts à voir une hérésie dans la plus innocente des modifications, et le fait que les études liturgiques scientifiques, après avoir connu un très bel essor en Russie avant la révolution, se trouvent à peine commencées en

rèce et n'ont pas encore été reprises par les Russes. Aussi n'y t-il personne pour donner le branle. Une dernière remarque égative : trop de chrétiens orthodoxes attachent une importance isproportionnée à des fonctions secondaires : services d'action e grâces ou d'intercession, offices des morts; voyant là, plutôt ue dans la liturgie elle-même, l'essence de leur vie d'adoration. es écrivains orthodoxes eux-mêmes s'élèvent avec véhémence ontre les personnes pieuses qui, sans se soucier le moins du nonde de l'injonction au début du Canon : « Tenons-nous bien, enons-nous avec crainte, veillons à offrir en paix la sainte ffrande », choisissent ce moment pour allumer un cierge et se longer dans leur dévotion à quelque icône particulièrement véné-ée!

Je me hâte d'ajouter que de telles aberrations sont tout à fait xceptionnelles, car en général les fidèles sont attentifs à ces réquents rappels à l'ordre, surtout s'ils sont donnés comme ils oivent l'être.

Comparaison et contraste.

Nous pouvons faire le pas final, maintenant, dans la direction ù menaient les divers cheminements tracés jusqu'ici. La liturgie e l'Église orthodoxe possède d'incomparables richesses qui font ien défaut dans l'Église latine. Elle est populaire dans le bon ens du mot, colorée, expressive, et par moments d'une beauté u-dessus de ce monde. Sans être aucunement sensuelle, elle ait appel aux sens et les sanctifie tous : l'ouïe par la musique un bon chœur est très désirable dans le culte orthodoxe), la vue ar la beauté sacramentelle des icônes; l'odorat par le parfum e l'encens si souvent brûlé; le goût par le corps et le sang du hrist et les divers aliments bénits; voire le toucher par de fré-uentes onctions.

Presque tout cela existe dans l'Église latine, assurément; ais, en Orient, les symboles sont des réalités; le pain est du rai pain, le vin est rouge, le catéchumène est littéralement ense-eli avec le Christ dans l'immersion totale du baptême : à l'as-ersion de l'eau bénite, on passe sous une vraie douche, et ainsi

de suite. Le plus simple des mortels peut comprendre ce qui se fait et ce qu'il fait. C'est là une question importante que le mouvement liturgique occidental aurait avantage à étudier.

En somme, bien qu'on trouve, là comme partout, la négligence et l'imperfection humaine, le clergé orthodoxe comprend bien en général ce que signifie présider l'assemblée des fidèles dans un acte de culte communautaire.

Tout d'abord, la hiérarchie s'y trouve respectée : l'évêque est un évêque, non un quelconque prélat qui jouit des *pontificalia* ; le prêtre est un prêtre et ne peut sous aucun prétexte usurper les fonctions d'un diacre ou d'un sous-diacre ; le diacre est ordonné en vue d'un ministère bien défini et pour aucun autre.

Ensuite les ministres sacrés (pour employer la terminologie latine) ont pleinement conscience de présider et de diriger une cérémonie publique, non de célébrer « leur » messe toute personnelle. Ils sont les dirigeants, mais aussi les ministres de l'assemblée chrétienne. Ils comprennent (en dépit de la difficulté de langue mentionnée ci-dessus) que lorsqu'ils chantent à haute voix c'est pour se faire entendre. Il y a une chaleur, un échange entre le prêtre ou le diacre et les fidèles que le rite latin paraît incapable de susciter.

Les offices captivent l'intérêt des fidèles ; les rôles se succèdent constamment ; le dialogue est ininterrompu ; et au cours des offices plus longs, comme les vigiles, il y a alternance entre le moments solennels et les moments d'attention détendue ; — tous ces facteurs contribuent à créer une atmosphère très attirante de prière collective, entièrement libérée de la moindre contrainte.

Peut-être avons-nous ici la réponse à notre question. Je crois pouvoir affirmer que, si le bon chrétien moyen orthodoxe, convaincu de sa foi, a peu ou point de connaissances rationnelles ou réfléchies sur la vie liturgique de l'Église du Christ, il a de cette vie une expérience et un goût dont il serait difficile, pour ne pas dire impossible de trouver l'équivalent chez un catholique de même niveau. Ce n'est pas une question d'étude mais de vie.

Il ne peut y avoir de doute qu'au temps voulu par le Seigneur lorsque luira le jour béni d'une union organique entre les Églises catholique et orthodoxe, nous sera offerte une occasion très pro

ue d'enrichissement mutuel. Espérons cependant que cet chissement ne sera pas une sorte de nivellement par le bas s que l'un et l'autre, Est et Ouest, s'efforceront de maintenir compréhension et leur expression particulière d'un même e rendu à un même Dieu, dans une communion totale à la me foi[1].

Dom G. Bainbridge, o.s.b.

1. Traduit de l'américain (*Worship*, Aug.-Sept. 1959).

PRIÈRE DU PÉCHEUR PÉNITENT

Poème de Jacques de Saroug

Jacques de Saroug, « la flûte du Saint-Esprit, la harpe de l'Église orthodoxe », comme l'ont appelé les Syriens, est un écrivain de l'Église syriaque monophysite, né en 452. Chorévêque de Haura, au district de Saroug, il devint en 519 évêque de Batnan, siège épiscopal de ce district, et mourut en 521. Ses œuvres en prose (liturgie, sermons, lettres) sont moins nombreuses et moins célèbres que ses homélies métriques et ses poèmes. Homme d'étude avant tout, en réaction contre le nestorianisme[1] de l'école d'Edesse où il avait étudié, il se rallia à l'Hénotique de Zénon puis prit franchement parti pour le monophysisme. Le court poème qu'on traduit ici n'a aucun rapport avec les querelles théologiques du temps. C'est une belle prière de pénitence, toute simple, qui fait directement écho aux textes évangéliques avec, de place en place, quelques réminiscences de psaumes[2].

1. Nestorius, qui niait l'unité de personne dans le Christ, avait été condamné au Concile d'Éphèse en 431. Sa doctrine subsistait dans une partie de l'Église syriaque, tandis qu'une autre partie était ralliée au monophysisme d'Eutychès (une seule nature en Jésus-Christ), condamné en 451 au Concile de Chalcédoine.

2. Cette prière est écrite en vers de quatre syllabes groupés trois par trois; la traduction respecte cette disposition en suivant généralement l'ordre même des mots du texte original. Sur l'auteur, on pourra consulter les notices de Rubens Duval (*Littérature syriaque*, Paris, 1900, pp. 352-355) ou de J.-B. Chabot (*Littérature syriaque*, Paris, 1934, pp. 62-63). Le texte syriaque est pris dans la chrestomathie de Gismondi (*Linguae syriacae grammatica et chrestomathia cum glossario*, Paris, 1913, pp. 120-121 de la chrestomathie).

A la maison de mon Père.

Je reviendrai à la maison de mon Père
comme le prodigue,
et je serai accueilli;
comme il fit, lui,
ainsi ferai-je :
ne m'exaucera-t-il pas?
A ta porte, Père
miséricordieux,
voici que je frappe;
ouvre-moi, que j'entre,
de peur que je me perde
et m'éloigne et périsse!
Tu m'as fait héritier,
et j'ai délaissé mon héritage
et dissipé mes biens;
que je sois désormais
comme un mercenaire
et comme un serviteur!

Sur tes épaules.

Comme du publicain,
aie pitié de moi et je vivrai
par ta grâce!
Comme à la pécheresse,
remets-moi mes péchés,
ô Fils de Dieu!
Comme Pierre,
du milieu des flots
tire-moi aussi!
Comme pour le larron,
aie pitié de ma malice
et souviens-toi de moi!
Comme la brebis

qui s'égara, cherche-moi, Seigneur,
et tu me trouveras;
et sur tes épaules
amène-moi, Seigneur,
au logis de ton Père!
Comme à l'aveugle,
ouvre-moi les yeux,
que je voie ta lumière!
Comme au sourd,
ouvre-moi les oreilles,
que j'entende ta voix!
Comme pour le paralytique,
guéris mon infirmité,
que je loue ton nom!
Comme le lépreux,
par ton hysope, purifie-moi
de mes souillures!
Comme la jeune enfant,
fille de Jaïre,
fais-moi vivre, ô Notre Seigneur!
Comme la belle-mère
de Pierre, guéris-moi,
car je suis malade!
Comme le jeune enfant,
fils de la veuve,
remets-moi sur pied!
Comme Lazare,
appelle-moi de ta propre voix
et délie mes bandelettes!

Le froment de vie.

Car je suis mort
par le péché,
aussi bien que de maladie;
relève-moi

de ma ruine,
que je loue ton nom!
Je t'en prie,
Maître de la terre
et du ciel,
viens à mon aide
et montre-moi ton chemin,
que j'aille vers toi!
Amène-moi vers toi,
ô Fils du Bon,
et mets le comble à ta miséricorde!
J'irai vers toi
et là je me rassasierai,
dans l'allégresse.
Le froment de vie,
écrase-le pour moi en cette heure
où je suis épuisé!

Dans les plaisirs.

Je suis parti à ta recherche,
et le Mauvais m'a épié
comme un voleur.
Il m'a lié et enchaîné
dans les plaisirs
du monde mauvais;
il m'a incarcéré
dans ses plaisirs
et m'a fermé la porte au nez;
et personne qui me libère
pour que je parte à ta recherche,
ô bon Seigneur!
Mande vers moi
ta grande pitié,
ô Fils de Dieu!
Brise son joug,
qu'il m'a mis sur les épaules,
car voici qu'il m'étouffe!

Ne tranche pas, Seigneur.

Je désire, Seigneur,
être à toi
et marcher avec toi.
Sur tes commandements,
voici que je médite
nuit et jour.
Donne-moi ce que je demande
et accueille mes prières,
ô miséricordieux!
Ne tranche pas, Seigneur,
l'espoir de ton serviteur,
car il t'attend!

La prière du pécheur pénitent n'est pas seulement un cri du cœur, jailli spontanément du sentiment religieux. Elle s'enracine dans la foi; elle se nourrit de la méditation assidue de l'Évangile. C'est cette lecture de l'Évangile, sous-jacente au poème de Jacques de Saroug, que l'on voudrait souligner ici en parcourant à grands traits ses strophes. Comme dans une composition musicale, celles-ci se groupent en « mouvements » successifs : 1) L'enfant prodigue (1-18); 2) Souvenirs des miracles et des paraboles évangéliques (19-60); 3) Transition et retour au premier thème (61-81); 4) Le pécheur prisonnier de Satan (82-99); 5) Final.

1. *L'enfant prodigue* (1-18).

Le poème part de la réflexion que l'enfant prodigue fait sur lui-même (Lc 15, 18-19) et de son dialogue avec son père (15, 21). Mais l'application morale de la parabole évangélique est tout de suite dépassée. En toute vérité, le texte est *vécu* par le pécheur : il *est* lui-même cet enfant prodigue; il a lui-même gaspillé l'héritage paternel (Lc 15, 12, relu à la lumière de Rm 8, 17), et il frappe maintenant à la porte en demandant humblement à être accueilli comme mercenaire (Lc 15, 19). Il ne doute d'ailleurs

as que la porte lui sera ouverte, car « à qui frappe, on ouvrira » (Lc 11, 19)

2. *Souvenirs des miracles et des paraboles évangéliques* (19-60).

Jusque-là, la prière s'adressait au Père; maintenant, le pécheur se voit aux pieds du Christ sauveur. Il est devant lui dans sa profonde misère. Comment s'adresser à lui? Quelles demandes formuler? C'est encore l'Évangile qui suggère des démarches concrètes. On n'est pas étonné de retrouver ici la parabole de la brebis égarée, parallèle à celle de l'enfant prodigue (vv. 31-36); mais comme la précédente, elle se personnalise : le pécheur *est* cette brebis errante, le Christ *est* ce pasteur qui la cherche (Lc 15, 4-6, avec réminiscence de Ps 119, 176), et la finale prolonge les résonances de Lc 4,6 en ramenant la pensée vers la parabole du Prodigue, puisque le Seigneur amène sa brebis retrouvée « au logis de son Père ».

Mais l'Évangile offre à la méditation mieux que des images : des histoires de pécheurs pardonnés. Voici la pécheresse anonyme, à qui le Seigneur remet ses péchés (vv. 22-24; Lc 7, 36-50). Voici le bon larron, dont le Seigneur se souviendra quand il sera dans son Royaume (vv. 28-30 : Lc 23, 39-43). Voici les publicains, ces pécheurs publics que Jésus ne dédaignait pas de fréquenter (vv. 19-21) : à l'encontre des pharisiens orgueilleux, ils ont pu recevoir la grâce de la justification (cf. Lc 18, 9-14) si leur prière implorait humblement la pitié divine (Lc 18, 13, repris au vers 20).

Enfin, voici les miracles de Jésus. Ces miracles étaient des signes. Jésus a guéri les malades et ressuscité les morts; mais par rapport à la vie du Royaume, le pécheur est aussi un malade et un mort. L'idée n'est pas une invention de Jacques de Saroug : elle est déjà sous-jacente aux récits du quatrième évangile. Derrière le paralytique de Bezatha, l'aveugle-né et Lazare, c'est l'humanité infirme, aveugle et morte qui se profile; Jésus vient lui apporter le salut, la vie, la lumière. Comme l'écrit saint Augustin, commentant Lc 7, 11-16 :

« Pour le jeune homme ressuscité, sa mère, la veuve, s'est réjouie; pour les hommes qui chaque jour ressuscitent spirituellement, l'Église, leur mère, se réjouit. Celui-là était mort de mort corporelle; ceux-ci de la mort de l'âme... Des morts res-

suscités visiblement par le Seigneur, nous en trouvons trois; invisiblement, des milliers[3]. »

Puisque le pécheur *est* cet homme malade, puisqu'il *est* ce mort dont parle l'Écriture, sa démarche de pénitent peut prendre les traits mêmes des scènes évangéliques. Par ses propres forces, il ne saurait s'arracher lui-même à l'emprise du péché; il y faut un miracle de la grâce. Or de tels miracles, Jésus en a fait. Il a tendu la main à Pierre, menacé par les flots, qui lui disait : « Sauve-moi! » (Mt 14, 28; cf. Ps 79, 23). Il a ouvert les yeux de l'aveugle-né (Jn 9, 14, 21, 26), ouvert les oreilles du sourd (Mc 7, 35), guéri le paralytique de son infirmité (Mt 9, 1-8 et par.; ou Jn 5, 1-15), purifié le lépreux de sa souillure (Mt 8, 1-4 et par.; la mention de l'hysope au vers 47 est une réminiscence du psaume 51, 9, le psaume pénitentiel par excellence), guéri la belle-mère de Pierre (Mt 8, 14-15 et par.). Il a fait revivre la fille de Jaïre (Mt 9, 18-26 et par.), remis sur pied le fils de la veuve (Lc 7, 11-16), appelé Lazare au fond de sa tombe et délié ses bandelettes (Jn 11, 43-44). Au fil de ces rappels de l'Évangile, on note dans le poème des traits concrets qui montrent chez le poète une aptitude à voir les scènes, mais aussi une longue méditation des textes : les détails qu'il a retenus sont exactement appropriés à sa situation de pécheur désirant le salut. A l'audition de sa prière, le geste miraculeux du Christ va donc se reproduire encore et lui rendre vie et santé spirituelles.

3. *Transition et retour au premier thème* (61-81).

Le rappel des miracles évangéliques s'est terminé par la résurrection de Lazare. En ce point, le poème rejoint la parabole de l'enfant prodigue : « Mon fils était mort, et il revit... » (Lc 15, 24). Mort de maladie ou mort due au péché : de toute façon, seule la miséricorde divine peut relever l'homme de cette ruine (vv. 61-66). Quand l'homme erre loin de lui, seul il peut lui montrer le chemin du retour (vv. 67-72; cf. Jn 14, 3-5). Seul il peut, par

3. « De juvene ressuscitato gavisa est mater vidua; de hominibus in spiritu quotidie suscitatis gaudet mater Ecclesia. Ille quidem mortuus erat corpore, illi autem mente... Tres autem mortuos invenimus a Domino ressuscitatos visibiliter; millia invisibiliter. »

un comble de miséricorde, amener auprès de lui le pécheur repenti (vv. 73-75), pour que dans la maison du Père il se rassasie dans l'allégresse (vv. 76-79; cf, Lc 15, 23-30). Nous voici parvenus au terme de la parabole du prodigue. Le banquet qui la clôt a donc une signification sacramentelle : le froment de vie est la nourriture du pécheur converti qui, loin de Dieu, périssait de faim (vv. 79-81). Ici s'arrêtent les allusions à Lc 15, 11-32 : l'histoire a été vécue jusqu'au bout par le pécheur qui y découvrait son propre drame.

4. *Le pécheur prisonnier de Satan* (82-99).

En apparence, le poème abandonne ici les réminiscences précises de l'Évangile. Le retour du prodigue, parti à la recherche de Dieu, est pourtant à l'arrière-plan du tableau. C'est au cours de cette quête de Dieu qu'il a été victime de Satan. Celui-ci l'épiait comme un brigand au coin de la route. Il l'a chargé de chaînes, introduit dans une prison dont il a fermé sur lui la porte : les plaisirs du monde mauvais *sont* ces chaînes et cette prison; ils *sont* ce joug qui pèse sur les épaules du pécheur. Et personne qui le délivre, personne qui brise ce joug, sinon le Seigneur, dans sa grande pitié... L'image de la délivrance n'est pas inconnue du Nouveau Testament. Le Christ nous a libérés, et nous ne devons pas retomber sous le joug de la servitude (Ga 5, 1) : la double expression des vers 91 et 97 est toute proche de ce verset de l'épître aux Galates.

5. *Final* (100-111).

Les quatre strophes qui terminent le morceau n'ont plus de rapport direct avec son thème général. Désir de Dieu, amour de sa loi (avec réminiscence du psaume 119, 97), demande, espoir : ces formulations élémentaires de la prière chrétienne sont exprimées en termes tout simples, plus proches des psaumes que de l'Évangile.

L'important n'est d'ailleurs pas d'analyser littérairement le poème de Jacques de Saroug, d'en déceler les sources, d'en caractériser l'art. Ce poème est fait pour être *prié*, et il n'est pas difficile à notre prière de se laisser porter par lui. Bien mieux :

les nombreuses références scripturaires qu'on pourrait inscrire dans ses marges nous invitent à méditer aussi les pages de l'Évangile ou des psaumes dont le poète syrien avait nourri sa pensée. Implicitement, celui-ci nous fournit même une *méthode* de méditation, moins discursive qu'intuitive : les paraboles comme les scènes de l'Évangile doivent être *vécues*, personnalisées, pour que leur doctrine passe en nous et commande nos attitudes intérieures. C'est en nous identifiant à leurs personnages que nous entendons Jésus nous parler, faire sur nous ses gestes miraculeux. Alors ses paroles et ses gestes nous atteignent au cœur et l'Évangile n'a pas de peine à passer dans notre prière.

Pierre Grelot.

LE CULTE DE LA SAINTE CROIX DANS LA LITURGIE ARMÉNIENNE

La liturgie arménienne est très marquée par son culte incessant de la Croix. C'est chaque jour, soit dans la célébration du Saint-Sacrifice, soit dans l'office des Heures, que l'on est invité, à de multiples reprises, au souvenir de la Croix de Jésus. En s'inspirant de la formule traditionnelle pour bénir selon le rite arménien, l'on pourrait définir le chrétien : celui qui vit *à l'ombre de la Croix*.

I. LES TEXTES DE LA MESSE

Toute bénédiction nous vient de la Croix du Seigneur. Cela est bien signifié par le prêtre qui arrive à l'autel en tenant dans sa main droite une petite croix dont il se servira pour bénir le peuple. La simple salutation : *Paix à vous tous,* souvent répétée, plus souvent que le *Dominus vobiscum* des Latins, s'accompagne toujours d'un signe de croix et prend ainsi valeur de bénédiction.

L'idée de paix évoque instinctivement à l'âme chrétienne la pensée de la Rédemption par la Croix et le Sang de Jésus. En une prière secrète qui suit le *Credo*, le célébrant s'adresse au Christ : *Vous qui de votre gré avez supporté la Passion, la Croix et la mort pour nos péchés ; ... faites nous participants de vos dons divins, de la rémission des péchés et de la réception de votre Esprit-Saint ;* puis, élevant la voix, le prêtre chante : *Par votre*

paix, Christ notre Sauveur, laquelle est au-dessus de toute pensée et de toute parole, fortifiez-nous et gardez-nous sans peur devant tout mal.

Le chrétien en paix, c'est le chrétien conscient de tout ce que la Croix de Jésus lui apporte : délivrance du péché et de toute puissance mauvaise, paix inébranlable, salut du monde, vie spirituelle splendide.

La croix est signe et source de liberté.

Que Dieu qui aime les hommes vous délivre!... dit le prêtre après le *Confiteor,* en bénissant les fidèles d'un signe de croix. Dans les prières du *Memento,* le prêtre demandera : ... *bénissez votre Église catholique et apostolique que vous avez sauvée par le précieux Sang de votre Fils Unique et que vous avez délivrée par sa sainte Croix; accordez-lui une paix inébranlable.*

Lorsque le diacre (ou, à la messe basse, le servant) invitera les assistants à se préparer pour recevoir la bénédiction finale, il s'exprimera ainsi : *Par la sainte Croix prions le Seigneur, afin que par elle il nous délivre du péché et nous sauve par la grâce de sa miséricorde.* Le prêtre fera alors cette prière : *Gardez votre peuple en paix, ô Christ notre Dieu, à l'ombre de votre sainte et précieuse Croix; délivrez-le de l'ennemi visible et invisible*[1]...

La Croix signifie la délivrance parce qu'elle rappelle la victoire du Christ sur le démon et sur les puissances infernales, ainsi que le signale le prêtre au début de l'Anamnèse : ... *Votre Fils Unique, ayant brisé par sa force les verrous des enfers...* La Croix a été l'instrument dont s'est servi le Christ pour

1. La métaphore de l'ombre protectrice se trouve dans les Psaumes 17 et 57 (16 et 56) : « *A l'ombre de tes ailes,* cache-moi des impies qui m'oppriment »; ce texte sert de verset à Complies de l'Office latin. « Pitié pour moi, ô Dieu, pitié pour moi, car en Toi s'abrite mon âme; *à l'ombre de tes ailes je m'abrite,* tant que soit passé le fléau. » Mais surtout Notre Seigneur a voulu reprendre lui-même cette métaphore : « Jérusalem..., que de fois j'ai voulu rassembler tes enfants à la manière dont une poule rassemble ses poussins *sous ses ailes...,* et vous n'avez pas voulu » (Mt 23, 37).

détruire le mal ; c'est-à-dire, pour parler de la réalité profonde, l'humilité et l'obéissance de Jésus ont été les moyens efficaces de Rédemption. La liturgie arménienne se plaît à évoquer cela en certains « chants mélodiques » comme celui-ci, pour les fêtes solennelles : *J'appelle voix de lion celle qui clamait sur les quatre ailes de la Croix..., et défiait les enfers,* ou encore ce chant, à l'office des défunts : *Vous qui avez expiré sur la Croix, Vous avez détruit la puissance de la mort*[2].

La croix est salvatrice et vivifiante.

Non content de nous délivrer, le Sauveur nous vivifie. Il y a un aspect très positif de la Rédemption que certains textes liturgiques arméniens font ressortir.

Les paroles qui précèdent immédiatement la Consécration eucharistique évoquent le déroulement du plan salvifique de Dieu, *les effusions sur nous de (son) infinie bienfaisance...*, et le mot suprême, le sommet auquel aboutit toute l'économie de la grâce, c'est la Croix. Le Fils de Dieu, *s'étant incarné de la sainte Vierge Marie, a cheminé à travers toutes les vicissitudes de la vie humaine, sauf le péché ; et une fois venu volontairement à la Croix qui sauve le monde, source de notre salut, ayant pris le pain dans ses mains saintes, divines...* La construction antique de la phrase arménienne met en valeur les mots : *volontairement* et *Croix* en les plaçant juste à la fin, après les relatifs ou attributs : *qui sauve le monde* et *source de notre salut* ; ces mots nous introduisent dans l'acte de la Consécration : « èghial gamav

2. Cette pensée de la Croix-instrument de libération dont le Christ s'est servi pour détruire, briser, fracasser le démon... est un des leitmotive de la liturgie arménienne de l'Épiphanie (cf. Dom Joseph Lemarié, *La Manifestation du Seigneur,* éd. du Cerf, Paris, 1957, pp. 520, 527, 530, 532). La Croix est tellement l'unique moyen de délivrance que l'arche qui sauva du déluge le patriarche Noé est dite « en forme de croix » (*ibid.*, p. 526), et tous ceux qui sont associés à la victoire du Christ sur le démon demeurent « *marqués de l'empreinte de la Croix* » (p. 527). La bénédiction de l'eau selon le rite arménien s'accomplit par le contact d'une croix que l'on y plonge, cérémonie très suggestive...

i khatchn..., *venu volontairement à la croix, prenant le pain entre ses mains...* ».

Aussitôt après la Consécration, le prêtre évoque la *Passion salvatrice* et le *Crucifiement vivifiant,* tandis que le chœur, à trois reprises, dans les invocations trinitaires (Haïr yergnavor, Vorthi Asdoudzo, Hoki Asdoudzo), supplie *par l'effusion du Sang* rédempteur.

La Croix, lieu du sacrifice, est également la table de la communion, selon l'expression d'un chant en usage pour la fête de l'Église : *Aujourd'hui, le vrai Pontife*[3] *dresse la table à quatre coins de la Croix; en immolant dignement, il distribue le Corps et le Sang du Seigneur.* Pour inviter à la communion, le célébrant prend dans ses mains le Calice avec la sainte Hostie, et, se tournant vers les fidèles prosternés, il les bénit d'un grand signe de croix qu'il trace lentement avec les Saintes Espèces. Son geste est comme la ponctuation de mots qui voudraient exprimer tout ce que contient pour nous le Mystère eucharistique, fruit de la Croix : *Ceci est la vie, l'espérance, la résurrection, l'expiation et la rémission des péchés.* La Croix nous sauve donc, non seulement en nous délivrant par la victoire du Rédempteur, mais en nous vivifiant par la nourriture que le véritable Pasteur nous y offre : son Corps vivifiant et son Sang sacré (cf. prières d'action de grâces du prêtre). Nous pourrions reprendre ici la métaphore de l'ombre en redisant le mot de l'Épouse au Cantique des Cantiques (28, 3); elle compare l'Époux à un arbre précieux et déclare : « A son ombre, je me suis assise et son fruit est doux à mon palais. »

II. LES TEXTES DU BRÉVIAIRE

Toutes les heures canoniales de l'Office divin rappellent que nous trouvons dans la Croix : la force, la joie, une protection, un refuge. A chaque heure, les invitations solennelles à la prière (correspondant aux Ecthénies des Grecs) font entendre l'exhor-

3. C'est-à-dire l'évêque ou le prélat qui célèbre.

:tion : *Demandons au Seigneur, pour secourir nos âmes, la force grande et puissante de sa sainte Croix.*

Lorsque le Nocturne (= Matines) est chanté, il offre à la méditation de grandes hymnes de « bénédiction » réparties selon les huit tons traditionnels. Chacune d'entre elles exalte inlassablement la Croix, mettant surtout en valeur la volonté spontanée qui anime le Christ; et, en même temps que la Croix, la Mère de Jésus, la Vierge Marie s'y trouve sans cesse nommée et glorifiée.

Les Laudes matutinales, l'Aravodian, contiennent ces prières suggestives :

Gardez-nous, Seigneur, par la force victorieuse de votre sainte, vivifiante et précieuse Croix.

Que votre Croix, Seigneur Jésus, soit notre protectrice lorsque vous apparaîtrez dans la gloire du Père sur les nuées lumineuses; que nous n'ayons point alors à rougir, nous qui avons confiance en vous, mais que votre force nous fasse exulter de joie à votre droite comme fils de lumière. Ce souhait est aussitôt suivi d'une invitation à terminer l'Office par le souvenir de la Croix : *Prions Dieu le Tout-Puissant de garder en paix son peuple à l'ombre de sa Croix sainte et glorieuse...* Le prêtre formule alors la prière :

Aidez-nous, Seigneur, aidez-nous, Dieu notre Sauveur, pour la grande gloire de votre Nom... Entourez de votre protection ce peuple qui est vôtre et qui met en vous sa confiance et son espoir, gardez-le en paix à l'ombre de votre Croix sainte et glorieuse; délivrez-le de l'ennemi visible et invisible...

Voici la première des petites heures du jour, l'Arevakal, l'heure du lever du soleil, qui offre comme un bouquet de jolis chants. Dans le second de ces chants l'on invoque les ascètes et les martyrs : *Lutteurs glorieux et bien-aimés du Père céleste, vous avez été baptisés dans votre sang avec le Christ en mourant sur la croix; intercédez près du Seigneur pour les enfants de l'Église.*

Un peu plus loin, après un admirable chant trinitaire à la Lumière créatrice, rayonnante et source de bonté, le prêtre formule une prière : *Par ta lumière, ô Christ, tous, nous avons été*

illuminés ; et c'est auprès de ta sainte Croix, ô Sauveur, que nous qui croyons en toi nous nous sommes réfugiés...

L'hymne de Tierce chante *Celui qui, à la troisième heure, s'est avancé vers la Croix,* et c'est à lui qu'elle demande de nous rendre dignes du Paradis à l'exemple du larron, son *associé dans la crucifixion.*

L'exhortation et la prière qui suivent font encore mention de la Croix : cette *sainte Croix par laquelle notre Sauveur Jésus-Christ a porté les péchés du monde,* cette *Croix victorieuse* qui signifie que le Christ, *à cette heure même, l'a emporté sur la désobéissance du premier homme, cette Croix sur laquelle il a cloué nos fautes, promettant à ceux qui espèrent en lui une vie incorruptible et nouvelle.*

A l'heure de Sexte, le chrétien est particulièrement invité à *se souvenir du Crucifiement de Jésus* (cf. le titre même de l'heure selon le Bréviaire arménien).

Voici la traduction des deux premières strophes de l'hymne : *L'obscurcissement de la lumière du soleil, à la sixième heure du vendredi, manifesta le passage de la lumière créée dans l'ombre de la Lumière créatrice. O toi qui pendais nu sur la Croix et que les ténèbres recouvraient comme d'un voile, écarte de nous les lourdes tentations du démon qui rôde à midi.*

Les sombres nuages qu'à cette heure-ci l'esprit mauvais dirige contre nous, éloigne-les de nos âmes par le signe de ta sainte Croix, et que la splendeur de ta vérité... nous embrase de ta lumière.

La prière de l'officiant à None commence par ces mots : *Seigneur des Puissances, qui, par votre mort volontaire à cette heure même, nous avez vivifiés* (en nous retirant) *de la mort de nos péchés ; vous avez aussi cloué à votre Croix la sentence de notre condamnation...*

La pensée de la mort offerte volontairement est reprise un peu plus loin dans un invitatoire à la prière : *Prions notre Sauveur vivifiant, le Christ, qui par sa crucifixion volontaire a racheté ses créatures...*

Les Vêpres rappellent, selon l'indication du Bréviaire arménien, la déposition de la Croix et l'ensevelissement de Jésus. Au cours de l'Office ordinaire, une simple mention de la Croix est faite à la fin : *Roi de paix, Secours et Sauveur de nos âmes, Christ notre Dieu, fortifiez et gardez en paix votre peuple à l'ombre de votre sainte et glorieuse Croix.*

L'heure du soir, appelée Khaghaghagan (heure de la paix), nous présente de beaux témoignages du culte de la Croix ; ainsi le chant si spécifiquement arménien, au refrain : ... *Car Dieu est avec nous*, commence par ces mots : *Accordez-nous, Seigneur, pour la nuit votre paix céleste, et gardez-nous des tromperies de l'ennemi par la force toute victorieuse de votre sainte Croix... ; envoyez vers nous, Seigneur, la force de votre sainte Croix pour nous protéger à toute heure.*

La première hymne de saint Nersès le Gracieux (XII[e] siècle) : *Naya sirov, Regarde avec amour* se termine par la prière : *Chasse loin de vous, Seigneur, par le signe de ta Croix, l'invisible bête féroce qui nous attaque, et n'abandonne pas à la corruption ton héritage.*

L'hymne finale : *I Kén haïtsémk, De toi nous implorons* unit délicatement en la même strophe la Vierge Immaculée et la Croix : *Devant toi dont la domination ne connaît pas la rancune nous présentons la vivante image de ta Mère Immaculée, afin que, lorsque tu viendras dans la gloire du Père pour juger l'ennemi de ta Croix, tu aies pitié de nos péchés, par l'intercession de la Vierge, ta Mère. Nous t'en prions, Seigneur, garde-nous sous l'ombre de ta sainte Croix*[4].

Voici l'heure du repos, équivalent des Complies ; elle ne s'achèvera pas sans une recommandation de soi-même à la Croix : *Mon esprit est entre tes mains, à toute heure, et je me confie à ta sainte Croix, ô Roi du ciel!... Ne nous abandonne pas..., mais garde-nous en paix par ta glorieuse et sainte Croix.*

L'invitation traditionnelle et la prière de bénédiction termi-

4. La même expression « sous l'ombre », plus touchante que le mot abstrait « protection », se trouve dans la version arménienne du *Sub tuum praesidium*. L'ombre de la Croix et l'ombre maternelle de Marie, cela ne fait qu'un.

neront l'Office divin comme elles terminaient la sainte messe :

Par la sainte Croix prions le Seigneur afin que, par elle, il nous délivre du péché et nous sauve par la grâce de sa miséricorde.

Garde ton peuple en paix, ô Christ notre Dieu, à l'ombre de ta sainte et glorieuse Croix; délivre-le de l'ennemi visible et invisible; et rend-le digne de te glorifier avec action de grâces, en union avec le Père et avec l'Esprit-Saint, maintenant et toujours dans les siècles des siècles. Amen.

★

Ainsi, chaque jour la divine liturgie et l'Office en rite arménien se déroulent à l'ombre de la Croix; cela en constitue évidemment une note caractéristique. Nous trouvons sans doute des textes admirables sur la Croix dans toutes les liturgies, mais ils sont prononcés occasionnellement et se rattachent à certaines fêtes, tout au plus à un temps liturgique très délimité; tels sont le *Vexilla Regis* et les hymnes latins de la Passion, l'antienne *O Crux splendidior cunctis astris* et les autres chants des fêtes de la sainte Croix, ou encore certaines antiennes de l'Office de saint André, la collecte de sainte Hedwige, etc.

L'intérêt propre du rite arménien est de maintenir quotidiennement l'âme dans une atmosphère de Golgotha. La lutte et les souffrances séculaires d'un peuple expliquent cette présence concrète de la Croix.

Terminons en citant un chant merveilleux qu'il n'est possible d'entendre que dans une fête très solennelle de la Croix[5] :

La Croix, dans le passé, est apparue
Fleurie au paradis planté par Dieu;
Elle fut la consolatrice de Seth,
Et à Adam, notre père, un présage.
Nous plaçons notre espérance en ce bois,
Sur lequel fut cloué le Seigneur Jésus;
Et en nous prosternant nous adorons
Ce signe sacré qui a accueilli notre Dieu.

J.-L. Le Thorel, p.s.s.

5. La traduction de ce chant est de Mgr Amadouni dans *La Divine Liturgie du rite arménien,* Saint-Lazare, Venise, 1956, p. 73.

CHEMIN DE LA CROIX

Seigneur Jésus en ce jour anniversaire de celui où vous avez tant souffert à cause de nos péchés et pour notre salut, nous venons méditer ensemble sur le trop grand amour qui vous a poussé à vous livrer à ces supplices et à cette mort atroce. Nous allons vous suivre par la pensée et par le cœur dans les diverses étapes de votre calvaire. Nous allons pieusement recueillir l'enseignement de chacun de vos gestes, de chacune de vos paroles, et lire avec une âme attentive l'amour sans limite que traduit votre sang répandu pour nous. Nous allons tâcher de puiser dans cette contemplation l'horreur du péché qui vous a coûté si cher, et un amour ardent, généreux et fort pour vous qui nous avez aimés le premier : car l'amour ne se paie que par l'amour.

O Vierge Marie, mère du Christ et mère des chrétiens, accompagnez-nous durant ce chemin de croix, donnez-nous de découvrir le visage du Christ, resplendissant d'une beauté divine et rayonnant de douceur, sous le sang et les crachats qui le cachent, afin que nous nous attachions à lui pour toujours et que, mettant nos pas dans les siens, nous le suivions partout où il veut nous conduire, même à la souffrance et au sacrifice!

Jésus est condamné à mort

Condamné à mort : humiliation suprême! Quand un homme a tout perdu il lui reste sa dignité d'homme. Le condamné à

mort perd même cela : on le juge indigne de vivre, indigne de participer à la société des autres hommes ; comme si son pied souillait la terre qu'il foule, son souffle empoisonnait l'air. C'est aussi l'angoisse de la mort qui tombe sur un être en pleine force, en pleine vitalité, dont toutes les énergies sont tendues vers la vie.

Regardons celui qui, debout et enchaîné, entend cette sentence horrible. Il est l'auteur de la vie et on décide qu'il n'a plus le droit de vivre ; il est la fleur de l'humanité et on le déclare indigne de porter plus longtemps le nom d'homme ; il est le chef de tous les hommes, les porte tous dans sa pensée et dans son cœur, et les hommes le rejettent dans les ténèbres et l'oubli de la mort. Sa chair frémit jusqu'aux racines mêmes de sa vitalité, son âme est accablée par cette humiliation et cette injustice. Son cœur est broyé par cette ingratitude!

Serrons-nous autour de lui pour lui protester que nous l'aimons, que nous sommes avec lui, que nous nous séparons avec horreur de ceux qui le condamnent!

Jésus est chargé de sa croix

La voie douloureuse va commencer. Les soldats entraînent Jésus et chargent ses épaules du lourd madrier sur lequel on va le clouer tout à l'heure. Le bois mal équarri laboure son épaule ensanglantée. Le poids énorme de ce gibet le fait chanceler. Suivi par la foule haineuse que grossissent les passants, Jésus s'engage en titubant sur le chemin du Golgotha.

Il nous avait bien dit que le chemin qu'il faut suivre est un chemin étroit et difficile, qu'on doit parcourir chargé de la croix du devoir quotidien et des épreuves de la vie. Maintenant le voici qui s'engage le premier dans ce chemin pour que nous ne puissions pas dire qu'il ne sait pas ce qu'il nous demande.

Que nous reste-t-il à faire maintenant, sinon de replacer sur notre épaule endolorie le fardeau, trop souvent jeté avec dépit et colère, et marcher derrière lui humblement ?

Jésus tombe sous le poids de sa croix

Rien n'est plus saisissant que la faiblesse de Jésus! Il est le Tout-Puissant, Celui qui porte le monde, Celui qui relève tous les courages, affermit tous les cœurs, est capable de rendre vigueur et vie à tous les corps. Et il tombe, comme ferait l'un d'entre nous! Voyons là le signe de la réalité de sa Passion : Il a voulu souffrir en homme et connaître toutes les souffrances de l'homme, y compris celle de ne plus pouvoir avancer!

S'il est tombé nous tomberons aussi : « Le disciple n'est pas plus grand que le Maître » : nous connaîtrons à certaines heures l'accablement de la croix et l'impuissance d'aller plus loin. Mais comme il s'est relevé, nous nous relèverons courageusement et humblement, nous reprendrons notre fardeau et nous expérimenterons alors que l'excès même de notre faiblesse est au principe de notre force chrétienne, car au moment où ses forces lui manquent, l'homme est prêt à recevoir la force de Dieu : « Je puis tout en celui qui me fortifie. »

Jésus rencontre sa sainte et pauvre Mère

Instant poignant! Qui pourra dire la douleur de Marie! Elle voit son Fils, qu'elle aime comme la plus pure des Mères peut aimer le plus fidèle des fils, accablé de souffrances et d'humiliations, et elle ne peut rien pour lui! Les gardes l'empêcheraient d'approcher si elle le tentait et surtout elle sait que c'est par la volonté de Dieu que ces horribles choses se passent : si elle pouvait délivrer Jésus, il n'accepterait pas plus son aide qu'il n'a accepté le secours de saint Pierre au moment de l'arrestation; elle-même d'ailleurs est trop entièrement soumise à cette volonté de Dieu pour songer à la contrarier. Elle le regarde seulement avec une tendresse indicible, et son regard rencontre le sien, chargé de douceur et de pitié : il lui est dur à lui aussi de faire ainsi souffrir sa Mère!

Puis elle prend la suite du cortège, communiant intensément à sa douleur, à sa honte, digne Mère du Premier et du Chef de tous les martyrs! C'est avec elle qu'il nous faut faire ce chemin de croix et le chemin de croix de notre vie quotidienne.

Simon le Cyrénéen décharge Jésus de sa croix

Jésus est trop épuisé pour continuer à porter sa croix. Admirons encore une fois cette faiblesse de notre Dieu, notre faiblesse humaine qu'il a voulu connaître, pour que rien d'humain ne lui demeure étranger. Admirons qu'il ait eu besoin d'être aidé par un homme, lui, le Créateur, le Sauveur et le Chef de tous les hommes.

Simon de Cyrène qui revenait de son travail est cet homme bienheureux à qui il fut accordé, sans qu'il y ait seulement pensé, de soulager le Christ, accablé de fatigue. Mais nous aussi nous pouvons, si nous le voulons, être pour le Christ des cyrénéens : notre prière, nos sacrifices, notre amour surtout, traversent les siècles et les espaces et vont rejoindre le divin supplicié dans le dur chemin de sa Passion. En outre ce que nous faisons au plus petit des siens c'est à lui que nous le faisons. Chaque fois que par la compassion de notre cœur, par la douceur de nos paroles, par l'aide de notre bras ou de notre richesse nous aidons un seul de nos frères dans le chemin de la vie, c'est la croix même du Christ que nous aidons à porter. N'envions donc pas Simon de Cyrène, imitons-le.

Sainte Véronique essuie le visage de Jésus

Un autre soulagement humain devait être donné au Christ durant ces heures de sa Passion. Ce n'est pas pour moins souffrir que Jésus a voulu cela, mais pour nous fournir l'occasion, le mérite et surtout la douceur de faire quelque chose pour lui qui a tout fait pour nous.

Une femme, Véronique, à un tournant du chemin fend rapidement le groupe des gardes et s'approche de Jésus. Elle tient à la main un linge immaculé. Elle essuie pieusement son visage, souillé de sang, de sueur et de crachats. Jésus la regarde avec une grave tendresse. Elle est vite repoussée par les soldats brutaux, mais voici qu'elle emporte dans les plis du linge dont elle s'est servi l'image de la sainte Face du Christ. Surtout elle l'emporte, gravée en traits ineffaçables, dans son cœur.

Si Simon de Cyrène représente plus spécialement les chrétiens qui soulagent le Christ en la personne de leurs frères, Véronique, elle, représente toutes les saintes âmes qui, dans le cloître ou dans le monde, contemplent habituellement, avec foi et amour, la Face douloureuse du Christ et y lisent l'immense amour qui l'a réduit en cet état, lui « le plus beau des enfants des hommes ». Tout chrétien doit vouloir être de ces âmes, et faire l'effort nécessaire pour penser aux souffrances de Jésus, pour le considérer au fond de soi-même avec pitié, et pour l'aimer avec un cœur fort et généreux, qui ne craint pas de s'affirmer au-dehors, comme Véronique n'a pas craint de s'exposer aux railleries et même aux brutalités des soldats.

Jésus tombe pour la deuxième fois

Si Jésus a voulu connaître une seconde fois la souffrance et l'humiliation de se trouver à terre, c'est pour nous avertir que l'on tombe plusieurs fois sur le dur chemin de la vie chrétienne. Il y a après les plus durs moments d'accablement des heures d'allégresse, où l'on se sent porté par la force divine, où l'on sent en quelque sorte la grâce. Nous croyons alors trop facilement que nous avons surmonté notre faiblesse et qu'aucun obstacle ne nous arrêtera plus. Et soudain, on ne se reconnaît plus, on perd courage, on s'abat sur le sol, sans force et presque sans espoir. C'est la plus dure chute, celle qui nous surprend en pleine course et nous bouleverse. C'est la soudaine éruption de tous les instincts de vie, de plaisir, de péché que nous pensions avoir définitivement dominés et dont la force comprimée

nous paraît maintenant décuplée : à quoi bon continuer à lutter, si c'est toujours la même chose ? Le découragement nous menace, et tous les efforts faits jusque-là sont soudain compromis.

Mais Jésus se relève et nous tend une main amie. Allons, debout! Nous ne sommes pas encore au bout, Dieu est toujours là, plus fort que notre faiblesse.

Jésus exhorte les filles de Jérusalem

Jésus ne veut pas qu'on verse sur lui des larmes stériles : ce ne sont pas ceux qui disent : Seigneur, Seigneur, qui entreront dans le Royaume de Dieu. Il y a deux sortes de souffrance. La souffrance bienfaisante, celle qui purifie, qui rachète, qui unit à Dieu : c'est celle du Christ et de tous ceux qui sont unis au Christ par la foi, par l'amour et par toutes les vertus chrétiennes. Jésus l'appelle la souffrance du bois vert, car il est la source perpétuelle de vie et il vivifie tous ceux qui sont unis à lui, comme le tronc vivifie les rameaux qui lui sont attachés. Il y a la souffrance stérile qui châtie et qui sépare de Dieu : c'est la souffrance des damnés de l'enfer, et aussi des pécheurs, des révoltés sur la terre. Le Christ nous invite à souffrir avec lui, pour que notre souffrance soit vivifiante et nous sauve ; car nul homme vivant ne peut éviter de souffrir, mais il peut rendre sa souffrance féconde ou stérile, selon qu'il souffre bien ou mal.

Jésus tombe pour la troisième fois

C'est en arrivant au sommet du Calvaire que Jésus se laisse tomber pour la troisième fois. Il y a des martyrs qui sont allés à la mort avec une force et une joie miraculeuses : c'est la grâce du Christ qui leur donnait cette force, et il aurait pu se la donner à lui-même. Mais il n'a pas voulu, pour bien nous montrer que ce qui fait la valeur de nos sacrifices ce n'est pas l'allégresse et l'enthousiasme avec lequel ils sont faits, mais l'amour persé-

érant qui, malgré toutes les répugnances de la nature et toutes es faiblesses de la sensibilité, suit inflexiblement le chemin de a volonté de Dieu.

Jésus est dépouillé de ses vêtements

LE bruyant et lamentable cortège est arrivé au lieu du supplice. Pendant que se font les sinistres préparatifs du crucifiement, on arrache à Jésus ses vêtements et il apparaît aux yeux de tous, nu, sanglant, confus. Il réalise en cet instant d'une manière poignante la description prophétique donnée de lui sept siècles auparavant, par le prophète Isaïe :

« Il était méprisé et abandonné des hommes, homme des douleurs et familier de la souffrance, comme un objet devant lequel on se voile la face; en butte au mépris, nous n'en faisions aucun cas » (Is 53, 3).

Contemplons notre Maître en ces excès de dénuement et d'humiliation ; pensons que s'il a voulu être dépouillé de toute possession terrestre, c'est pour nous guérir de la cupidité qui nous fait préférer les misérables richesses corporelles aux richesses de l'âme, et que s'il est dénué de tout en ce moment c'est pour nous rendre la parure de grâce, de paix et de joie que notre âme a perdu en péchant, comme le dit encore le même texte prophétique :

« Le châtiment qui nous donne la paix a été sur lui, et c'est par ses meurtrissures que nous sommes guéris. »

Jésus est cloué à la croix

LE moment est venu : cette croix dont il a si souvent parlé à ses disciples, cette croix qu'il vient de porter, en grande peine et en grande douleur, jusqu'au sommet du Calvaire, cette croix, symbole de toute la souffrance humaine qu'il a prise sur lui pour le rachat du péché humain, il faut maintenant qu'il y soit

attaché, fixé par les clous cruels, collé par le sang de ses plaies, afin d'être pleinement et jusqu'à la fin des siècles l' « homme de douleur », celui sur qui se rassemblent toutes les misères de l'humanité pécheresse, celui aussi qui est capable de nous plaindre, de nous purifier, de nous guérir, par l'excès même du mal qui l'accable en notre nom.

Il ne résiste pas aux soldats, mais s'étend lui-même et présente aux clous et aux marteaux ses belles mains, ses pieds fiers. Il ne se plaint pas non plus quand la croix, chargée de son fardeau divin, est dressée lentement pour retomber lourdement dans le trou creusé pour le recevoir, en une affreuse secousse qui déchire ses muscles, tord ses nerfs, exaspère ses plaies. Désormais le crucifix est dressé sur le monde, dominant l'histoire des hommes, lui conférant son sens tragique et mystérieux.

Laissons nous enseigner par ce poignant spectacle dont saint Paul a tiré pour nous la leçon : « Ceux qui sont à Jésus-Christ ont crucifié la chair avec ses passions et ses convoitises » (Gal 24).

Comme le Christ s'est laissé volontairement crucifier pour nous donner la vie, n'hésitons pas à accepter toutes les souffrances et tous les sacrifices qu'impose à notre nature charnelle cette vie de l'âme qui vient du Christ et qui est notre vraie vie.

La Mort en croix

« Quand je serai élevé de terre j'attirerai tout à moi », a dit le Christ au début de sa vie publique, et on ne comprit pas ce qu'il voulait dire. Nous le comprenons maintenant : toute l'histoire humaine est changée par cet événement, insignifiant en apparence, formidable en sa réalité et en sa portée, la mort en Croix de cet Homme qui était Dieu. Il n'est pas désormais un événement de l'histoire humaine qui ne porte mystérieusement la marque de celui-là.

Mais une autre parole a été dite, venant de Dieu aussi, au sujet de cette mort en croix : « Il sera un signe de contradiction », annonça le vieillard Siméon à la Sainte Vierge en lui

rendant son enfant. Signe de contradiction, il l'est déjà au Calvaire, et il le sera toujours.

Au pied de la croix nous voyons Marie, sa mère, et autour d'elle le groupe aimant et affligé des saintes femmes avec saint Jean : ils représentent tous ceux qui, au cours des âges, se presseront en esprit au pied de la croix, et s'uniront de toute leur âme, de tout leur cœur et de toute leur chair à la souffrance rédemptrice du Crucifié.

Il y a aussi la foule indifférente des passants, car Jésus a été crucifié au bord du chemin, à l'entrée de la ville : ils passent, s'arrêtent un instant, se souviennent peut-être d'avoir entendu ce prophète prestigieux, d'avoir assisté à un de ses miracles, qui sait ? d'avoir bénéficié eux-mêmes de sa puissance miraculeuse. Puis ils poursuivent leur chemin, indifférents, vont à leurs affaires, sans s'occuper davantage de cette souffrance et de cette mort, qui leur importe pourtant plus que tout. Ainsi, au cours des âges, la plupart passent-ils à côté du Christ, à côté de la croix, sans y porter attention.

Enfin il y a le groupe haineux des ennemis du Christ, qui triomphent et qui aggravent son supplice par leurs avanies et leurs blasphèmes. Il y en a toujours eu, il y en aura toujours ; il y en a aujourd'hui plus que jamais : n'ayant pas de prise directement sur le Christ, ils s'en prennent à son Église, à ses ministres, à ses fidèles, et la Passion du Christ continue de la sorte sans fin.

Soyons de ceux qui compatissent avec Marie, qui pâtissent avec le Christ, car la tribulation avec Jésus crucifié vaut mieux que le triomphe avec ses ennemis.

Jésus est détaché de sa croix et remis à sa sainte Mère

La Passion rédemptrice est achevée en Jésus lui-même, elle se se prolonge douloureusement dans le cœur de sa Mère. O Marie, voici ce Jésus que vous nous avez donné dans le matin radieux de votre maternité. Vous avez formé cette chair délicate

de votre propre chair, vous avez nourri son corps de votre lait, son cœur de votre tendre amour de mère. Puis vous l'avez laissé partir, pour que la mission qu'il avait reçue de son Père il puisse l'accomplir, pour qu'il puisse répandre sur les hommes sa lumière et sa grâce. Vous nous l'avez donné, anxieuse mais généreuse, dans toute la force de sa virilité, dans toute la beauté de ce visage où se reflétait la beauté même de Dieu.

Et voici ce soir que nous vous le rendons. Nous en avons fait ce que nous avons voulu : il est défiguré, brisé, exsangue, mort. Nous vous le rendons maintenant parce qu'il n'a plus une goutte de sang à répandre, une partie de son corps qui ne soit une plaie.

Chacun de nous peut avoir honte en face de vous ce soir, mère des douleurs, car chacun de nous a participé au péché des hommes et c'est de ce péché que le Christ a souffert et qu'il est mort. Mais vous ne nous faites pas de reproches : vous savez pourquoi il a souffert et vous avez accepté sa souffrance et sa mort, en union avec lui, pour la gloire de Dieu et le salut des hommes. Ce que vous nous demandez, c'est d'accepter nous aussi cette souffrance et cette mort, de nous laisser racheter et sauver, de rejeter loin de nous ce péché, qui est notre mal le plus grave.

O Mère douloureuse nous ne voulons pas que tant de sang et tant de larmes aient coulé en vain et nous vous promettons désormais de renoncer à tout ce qui dans notre vie déplaît à Dieu et contriste votre divin Fils.

Jésus est placé dans le sépulcre

Le soir tombe comme le rideau baissé sur un drame de sang et de larmes. Mais ce drame n'est pas un jeu, et dans le sépulcre où on a placé le corps le Christ repose enfin. Une femme voilée appuyée au bras d'un jeune homme atterré descend lentement vers la ville, emportant en son cœur l'ineffaçable vision des souffrances et de la mort de son enfant, de son Dieu.

Désormais, nous dit saint Paul, « vous êtes ensevelis avec le Christ en Dieu » : votre vraie vie n'est pas celle qui apparaît,

'est celle qui sourd au fond de votre âme ; votre vraie voie n'est as celle d'ici-bas. Continuez à vivre avec les autres hommes, en ous préservant toutefois de leurs péchés, mais ne perdez jamais e souvenir de ce tombeau sur lequel repose toute votre espé- ance : car demain ce tombeau sera vide et la résurrection du Christ est le gage de votre victoire sur la mort, de votre propre ésurrection.

J.-H. Nicolas, o.p.

POUR L'ANNONCIATION

Homélies de saint Jean Chrysostome

Il faut reporter les quatre-vingt-dix homélies sur saint Matthieu, prêchées à Antioche par saint Jean Chrysostome, à l'époque de sa maturité sacerdotale. Ces discours sont particulièrement remarquables. On sait que saint Thomas d'Aquin aurait donné tout Paris pour les avoir.

L'éloquence de ces morceaux est universellement reconnue. Ce n'est pas elle qui nous intéresse ici, mais bien les connaissances scripturaires qu'elle suppose. En décantant le commentaire de tout apport moralisant, des peintures de mœurs qu'il donne, il y aurait lieu d'en faire une série de sermons christologiques, très beaux et toujours valables. Nous présentons ici une très belle méditation sur la Maternité divine, extraite de la quatrième homélie sur saint Matthieu.

L'orateur commence ce commentaire en 390, soit donc une quarantaine d'années avant le concile d'Éphèse, qui devait définir si glorieusement la dignité de Marie comme Mère de Dieu. On ne sera donc pas étonné de ne pas trouver le terme grec *théotokos* en cette page, bien que son auteur connût la fameuse expression et l'emploie au moins une fois dans le *De Melchisedecho*.

Pour incomplète que soit la Mariologie de notre auteur, elle n'en relève pas moins la grandeur de la conception virginale et inspire au lecteur l'amour de la virginité.

La méthode que suit le commentateur est simple : il cite le texte de l'Évangile verset par verset, phrase par phrase, puis il fait ressortir le sens littéral avec beaucoup de sagacité, tout en repensant le texte de manière fort psychologique.

Le thème de son sujet lui est fourni par la lecture de Matthieu 1, 17-21, sur l'ascendance de Jésus : « Le total des générations est d'Abraham à David, quatorze générations; de David à la déportation de Babylone, quatorze générations; de la déportation de Babylone au Christ, quatorze générations. »

C'est après avoir expliqué le caractère systématique de cette généalogie, répartie en trois séries de noms, que l'auteur présente le texte que nous traduisons, en y ajoutant pour la clarté et la facilité de la lecture des titres et sous-titres.

I. L'avènement du Messie

Génération de Jésus-Christ.

L'historien sacré vient d'énumérer les ancêtres de Jésus-Christ. Arrivé à Joseph, il qualifie celui-ci d'*époux de Marie*. Par cette qualification il montre que c'est bien à cause d'elle qu'il vient d'exposer cette généalogie. Puis, de peur qu'en entendant parler d'époux de Marie on ne pensât que le Christ vînt au monde selon la loi commune, il corrige son expression. Voilà l'époux, semble-t-il nous dire, voilà la mère, voilà le nom donné à l'enfant ; mais considérez aussi quel est le mode de génération : *Or, telle était la génération de Jésus-Christ.* — A quelle génération faites-vous allusion, historien sacré, puisque vous venez de nommer ses ancêtres ? — Je veux, nous répond-il, vous dire encore la manière dont il est né. — Remarquez-vous comme il stimule l'auditeur ? Il va dire une chose prodigieuse ; il annonce donc qu'il expliquera la manière dont elle s'est faite.

Voyez quelle sage gradation l'Évangéliste met dans son récit. Il ne rapporte pas immédiatement comment Jésus est né. Au lieu de signaler toute la lignée d'un seul trait, il nous apprend d'abord les temps écoulés depuis Abraham, depuis David, depuis la déportation de Babylone, avertissant ainsi le lecteur attentif de supputer ces temps et de se convaincre par là que le Christ est bien celui que les prophètes ont prédit. Quand on aura compté les générations et reconnu par le temps même que c'est le terme fixé pour la venue du Messie, on admettra aisément le merveilleux de sa naissance. C'est là une grande chose que l'Évangéliste allait proclamer, je le répète, à savoir que le Christ est né d'une vierge. Avant donc de computer le temps il jette un voile sur le mystère en désignant Joseph comme l'époux de Marie ; bien plus, il interrompt un instant le récit de sa génération. Il détermine alors les âges, nous avertissant de la sorte que le Christ est celui dont le patriarche Jacob fixe la naissance à l'époque où la race des princes de Juda cessera, celui dont l'avènement coïncide parfaitement avec le nombre considérable de semaines fixé

par la prophétie de Daniel. Comptez les semaines que l'ange révèle à Daniel, et vous verrez que les années qui s'écoulent entre la reconstruction de Jérusalem et la venue du Christ concorde exactement avec ce nombre.

Conception virginale du Christ.

Comment donc le Christ fut-il engendré? *Marie, sa mère, était fiancée à Joseph,* dit l'Évangile. Il ne la désigne pas par sa qualité de vierge, mais bien par celle de mère, pour ne pas rebuter l'esprit du lecteur. Or, après avoir préparé celui-ci à recevoir la communication d'un événement ordinaire, il le frappe ensuite en ajoutant une chose inouïe : *Avant qu'ils eussent mené une vie commune, elle se trouva enceinte par le fait de l'Esprit-Saint.* Il ne dit pas : avant qu'elle fût entrée dans la maison de son époux, parce qu'elle y était déjà. C'était l'usage dans ces anciens temps d'abriter ainsi les promises, comme en témoignent les gendres de Lot habitant sous le même toit avec leurs épouses. Marie demeurait donc dans la maison de Joseph.

L'œuvre de l'Esprit-Saint.

Mais pourquoi cette merveilleuse conception n'a-t-elle pas précédé les épousailles? — C'était, je vous l'ai déjà dit, pour que le mystère demeurât d'abord caché, et pour que la Vierge fût exempte de tout soupçon. En voyant un homme droit, autorisé à éprouver des sentiments de jalousie en pareil cas, non seulement ne pas rejeter ni déshonorer son épouse, mais l'accueillir et la retenir près de lui, la sachant dans cet état, il est évident qu'il était persuadé d'une conception miraculeuse. Sans cette conviction, loin de la servir en toute chose, il l'eût répudiée. Remarquez l'à-propos de cette expression : *Elle se trouva enceinte.* On parle ainsi de faits surprenants et inattendus. N'allez pas demander plus qu'il n'en est dit dans le texte, ne faites pas cette question : Comment le Saint-Esprit est-il intervenu dans

prodige? Si la formation de l'homme selon les lois ordinaires la nature est déjà une merveille qu'on n'arrive pas à expli- ier, comment pourrions-nous rendre raison d'un prodige opéré ar l'Esprit même? Aussi l'Évangéliste, voulant couper court à importunes questions, s'en affranchit en nommant l'auteur de ette merveille. Tout ce que je sais, dit-il, c'est que l'Esprit-Saint tout fait. — Qu'ils rougissent donc, ceux qui scrutent la géné- ation divine du Verbe. Si sa naissance temporelle dont les émoins se comptent par milliers, qui fut annoncée par tant d'o- acles, et qui fut en quelque sorte vue et touchée, est néanmoins neffable, à plus forte raison serait-il insensé de vouloir pénétrer n génération cachée. Ni l'archange Gabriel, ni saint Matthieu ont pu dire autre chose, sinon que c'est là l'œuvre de l'Esprit- Saint. Comment et par quel moyen ce mystère s'est-il opéré, 'est ce que personne n'a dit, par la raison que c'est ineffable.

Ignorance de l'homme.

Tout en connaissant le fait de l'intervention divine, nous igno- ons donc beaucoup de choses de ce mystère comme de tant d'au- res. Comprenons-nous comment le Dieu infini se trouve ren- fermé et porté dans le sein d'une femme? comment celle-ci pût demeurer vierge en devenant mère? comment l'Esprit a formé ce temple saint? comment ce divin Fils ne prit pas entièrement la substance de sa mère, mais seulement une partie, se réservant de l'agrandir et de la former par degrés? Car on ne peut pas douter que la chair du Verbe incarné ne provienne réellement de la Vierge après ce que dit l'Évangéliste : *ce qui a été engendré en elle,* et saint Paul : *né d'une femme.* Toutes propositions qui fer- ment la bouche à ceux qui diront plus tard que le Christ n'a passé par le sein maternel que comme par un canal. S'il en était ainsi, qu'aurait-il besoin du sein d'une femme? qu'aurait-il de commun avec nous, puisque sa chair viendrait d'ailleurs et ne s'apparente- rait plus à la nôtre? Serait-il de la tige de Jessé? Comment en serait-il le rejeton, le Fils de l'homme, la fleur? Marie serait-elle sa mère? Et le Christ serait-il de la race de David? Aurait-il vrai- ment pris la forme d'un esclave? Le Verbe se serait-il fait

chair? Et comment saint Paul aurait-il dit aux Romains : *que le Christ est issu des Israélites selon la chair, lui qui est Dieu au-dessus de tout?* Tous ces témoignages et beaucoup d'autres encore démontrent donc l'identité de sa nature avec la nôtre. Le Christ est sorti d'un sein virginal, mais la manière dont s'est opéré ce prodige, nous l'ignorons. Toutes nos recherches dans ce domaine resteront toujours vaines. Il nous faut recevoir humblement ce que Dieu a révélé, et respecter ce qu'il nous cache.

II. Les saintes épousailles

Conduite merveilleuse de Joseph.

Or, Joseph, son époux, qui était un homme droit et ne voulait pas la dénoncer publiquement, résolut de la répudier sans bruit. L'Évangéliste a déjà affirmé la génération miraculeuse, œuvre de l'Esprit-Saint seul, et voilà qu'il confirme son assertion d'une autre manière, par la conduite même de Joseph. L'expérience personnelle du juste coupe court aux vaines questions telles que : Comment prouver cette opération surnaturelle? Qui a jamais vu ou jamais entendu une semblable chose? Le disciple n'a-t-il pas inventé cette fiction en l'honneur de son maître? Saint Matthieu met donc en scène Joseph qui prouve la vérité de l'événement par les hésitations de sa conduite. C'est comme s'il disait : vous ne voulez pas me croire, vous suspectez mon témoignage, eh bien, croyez au moins celui de cet homme, qui était son époux, et de plus un juste. Ce mot de juste indique ici un homme possédant toute vertu. Dans la première acception du terme, la justice se prend pour la vertu opposée à l'avarice, mais elle désigne aussi plus généralement la vertu complète. C'est dans ce dernier sens que l'Écriture l'applique à Joseph, comme lorsqu'elle dit de Job qu'il était un homme intègre et droit, ou de Zacharie et Élisabeth qu'ils étaient tous deux justes aux yeux de Dieu.

La justice de Joseph.

Joseph donc *étant juste,* c'est-à-dire vertueux et sage, *il voulut la répudier sans bruit.* L'historien raconte ce qui se passa dans son cœur avant qu'il connût la vérité, afin que nous ne refusions pas de croire à ce qui eut lieu quand il fut instruit du fait. Si le soupçon avait été fondé, la loi l'autorisait non seulement à sévir contre sa femme, mais encore à la condamner au dernier supplice. Joseph recula devant cette extrémité, il tint même à sauvegarder l'honneur de la Vierge; bien loin de la punir, il évite même un éclat. Voyez la grandeur d'âme de cet homme! La jalousie, la plus tyrannique des passions, ne l'atteint pas. Or, tout le monde sait avec quelle violence elle tyrannise le cœur de l'homme. Salomon en témoigne par son expérience : *La jalousie allume la rage au cœur du mâle, au jour de la vengeance il ne fera pas de quartier* (Prov 6, 34), et encore : *la jalousie est inflexible comme le schéol* (Cant 8, 6). Et nous-mêmes assurément nous connaissons beaucoup de personnes qui préféreraient la mort aux tourments que donnent les soupçons de la jalousie.

Dans le cas présent il y avait plus qu'un soupçon, c'était une certitude, puisque la grossesse de Marie était visible. Néanmoins, Joseph est si exempt de passion qu'il ne veut pas causer la moindre peine à Marie. Continuer de vivre avec elle, c'était violer la loi; la répudier et en informer les autorités, c'était inévitablement la livrer à la mort. Il résolut le dilemme en ne faisant ni l'un ni l'autre, choisissant dès lors une ligne de conduite déjà bien supérieure à la loi ancienne. Aux approches du règne de la grâce, des signes avant-coureurs devaient manifester la loi nouvelle. Au lever du soleil, l'aurore illumine déjà l'horizon; de même le Christ, prêt de sortir du sein virginal, répandait déjà une vive clarté sur le monde. Voilà pourquoi les prophètes tressaillaient d'allégresse avant sa naissance, les femmes prédisaient l'avenir, Jean-Baptiste se mouvait joyeux dans le sein de sa mère. Telle est aussi la haute sagesse dont Joseph fit preuve en cette occasion. Il n'accuse pas sa femme, il ne lui reproche rien, il se contente de la répudier sans bruit.

III. La mission de l'ange

Le silence de Marie.

L'embarrassante situation va toutefois se dénouer. Un ange survient et brise ces cruelles perplexités. On se demande ici pourquoi l'ange ne prévient pas plus tôt le trouble et les pensées de Joseph, car l'Évangéliste dit : *Il avait formé ce dessein, quand l'ange du Seigneur lui apparut.* Avant cela cependant, un messager céleste avait averti Marie de ce qui allait se passer en elle; et de là une autre difficulté. Car si l'ange ne dit rien à Joseph, pourquoi la Vierge, avertie par l'ange, ne l'en informe-t-elle pas ? Pourquoi ne dissipe-t-elle pas les angoisses de son époux ?

Procédons par ordre. Tout d'abord : pourquoi l'ange lui-même n'apparaît-il pas à Joseph avant son trouble ? Pourquoi ce silence ? De peur que Joseph ne demeure aussi défiant et incrédule que Zacharie. En effet, lorsqu'on voit une chose sous les yeux, on l'admet facilement; mais quand rien ne l'annonce encore on ne l'accepte pas si aisément. C'est la raison du silence de l'ange, et telle est aussi la raison du silence de Marie. Elle pense que son époux n'ajoutera pas foi en une révélation aussi étrange et non encore réalisée; elle craint même de l'irriter en paraissant cacher une vilenie. D'ailleurs, si celle qui devait être favorisée d'une si grande grâce éprouve elle-même quelque chose d'humain et dit à l'ange : *Comment cela se fera-t-il, puisque je ne connais point d'homme ?* (Luc 1, 34), à plus forte raison Joseph aurait hésité devant l'assertion d'une femme qui éveillait par là même d'injurieux soupçons. Si elle garde le silence, c'est que l'ange viendra le rompre en temps convenable.

L'annonce anticipée à Marie.

Pour quel motif, me direz-vous, n'agit-il pas de même à l'égard de la Vierge, attendant qu'elle ait conçu pour l'en avertir ? Pour

ui épargner tout trouble à ce sujet. Ignorante du prodige opéré en elle, il est à craindre que la consternation où elle se serait trouvée ne l'eût poussée à quelque extrémité pour cacher son déshonneur. Car cette Vierge admirable était douée de toutes les perfections, comme le proclame saint Luc dans le cours même de son récit. A la salution de l'ange, elle ne se réjouit pas aussitôt et n'y croit pas à la légère; elle est bouleversée, et elle se demande ce que signifie cette salution. Une personne aussi délicate serait morte de chagrin à la pensée de la flétrissure qui la menace, vu qu'elle n'aurait jamais pu se laver du reproche d'une conception adultère. C'est donc pour l'arracher à de terribles angoisses que l'ange vient avant la conception. Il fallait qu'il fût sans trouble, ce sein virginal où le Créateur du monde devait s'incarner; qu'elle conservât toujours une paix profonde, cette âme initiée aux plus hauts mystères. Voilà les motifs pour lesquels le messager divin vient communiquer à l'avance à Marie les desseins du Très-Haut, et à Joseph après que cette conception sera visible.

Faute de saisir cette distinction, plusieurs esprits bornés ont cru trouver un désaccord entre les Évangélistes : Luc disant que l'ange annonça la nouvelle à Marie, et Matthieu disant de son côté que ce fut à Joseph. Or les deux récits sont conformes à la vérité, puisque les deux messages eurent lieu. C'est une règle d'interprétation qu'il faudra garder dans toute l'histoire évangélique, afin de concilier des récits apparemment contradictoires.

Nouvel éloge de Joseph.

L'ange vint donc quand Joseph était bouleversé. Il avait différé sa venue pour les motifs que nous savons, et pour que la grandeur d'âme du juste brillât d'un plus vif éclat. Il arrive enfin au moment où le mystère va s'accomplir.

Joseph était dans ces pensées quand l'ange du Seigneur lui apparut en songe. Remarquez la modération de ce juste. Loin de punir son épouse, il ne dit rien à personne, pas même à celle qui est l'objet de ses soupçons. Il avise en lui-même, et s'efforce de cacher à Marie la cause de son angoisse. Aussi n'est-il point

dit qu'il voulût la chasser dehors, mais la répudier sans bruit, expression plus douce montrant la modération de son caractère. C'est donc au milieu de ces pensées que l'ange lui apparaît en songe, et non manifestement comme aux bergers, à Zacharie, à la Vierge. Pourquoi pas à découvert ? Parce que Joseph avait une foi si vive, qu'elle n'exigeait pas une notification plus claire. Quant à la Vierge, comme elle était l'objet d'une communication incomparablement plus importante que celle faite à Zacharie, il fallait l'y préparer par une vision manifeste. Pour les bergers, c'était la rudesse de leur esprit qui rendait nécessaire une manifestation éclatante; Joseph, au contraire, reçoit la notification après la conception, alors que son âme est troublée de soupçons que tout semble autoriser; mais il est tout disposé à rejeter ceux-ci, pourvu qu'on l'y aide : une simple révélation suffit. Il reçoit donc la bonne nouvelle après les soupçons, parce que de bonnes dispositions l'inclinent à croire ce qu'on lui dira. Il n'a rien dit à personne, il a tout caché dans son cœur, c'est assez que l'ange y fasse allusion pour y voir un signe indubitable venant de Dieu, qui seul peut connaître le secret des cœurs.

Quel prodigieux ensemble de circonstances y a-t-il là : d'abord la grandeur d'âme du juste, ensuite la parole de l'ange venant raffermir sa foi, enfin la crédibilité du récit évangélique que prouvent les sentiments d'un homme en pareille circonstance.

L'ange persuade Joseph.

Voyons maintenant comment l'ange persuade notre juste. Écoutez et admirez avec quelle sagesse il lui parle : *Joseph, fils de David, ne crains point de prendre chez toi Marie, ton épouse.* Il mentionne d'abord David, dont le Christ devait naître. C'est apaiser du coup le trouble du juste, en lui rappelant par le nom du plus glorieux de ses ancêtres la promesse faite à tout le peuple juif. Mais pourquoi rassurer le fils de David par ces paroles : *Ne crains point* ? Dieu n'agit pas toujours ainsi dans d'autres circonstances. En effet, quand Abimélek convoite la femme d'Abraham, Dieu profère de terribles menaces, bien que ce prince agit par ignorance, ne sachant pas qui était Sara. Dieu

rocède ici plus doucement. C'est que les événements sont bien plus importants, et que l'état d'esprit des deux hommes diffère du tout au tout. La menace est inutile ici.

En disant : *Ne crains point,* l'ange laisse entendre que le juste a peur d'offenser Dieu en retenant auprès de lui une femme adultère, et que sans cela il ne songerait pas à la renvoyer. En pénétrant les secrètes pensées de Joseph et les angoisses de son cœur, le messager prouve donc qu'il vient du ciel. Au nom de Marie, il ajoute : *ton épouse,* qualification qu'il ne lui donnerait pas, si elle avait été infidèle. Ce mot d'épouse ici veut dire promise, tout comme ailleurs l'Écriture appelle gendres ceux qui sont à la veille de le devenir. Que signifie l'expression : *prendre chez toi* ? — Garder dans sa maison ; car Joseph avait résolu de la renvoyer. — Retiens l'épouse que tu médites de quitter, puisque c'est Dieu qui te la donne, et non précisément sa famille. Il te la donne, non à titre de femme mais à titre de compagne. C'est par ma voix qu'il te la donne. — Le Christ la confie maintenant à Joseph, de même que plus tard il la confiera au disciple bien-aimé.

Une allusion voilée à ce qui se passa suffit à l'ange pour dissiper l'odieux soupçon. Il l'écarte même carrément en annonçant d'une manière plus noble l'auteur de la conception. Ce qui porte Joseph à renvoyer Marie doit au contraire l'engager à la retenir. Loin donc tout sujet de crainte. Non seulement la Vierge est pure de tout commerce criminel, mais son état est dû à une opération sublime. Bien loin de craindre, que Joseph se livre sans réserve à la joie, *car ce qui a été engendré en elle vient de l'Esprit-Saint.* Parole admirable, qui surpasse toutes les pensées et toute la puissance de la nature. Comment persuader un homme qui n'a jamais rien entendu de pareil ? Il y croira cependant, à cause de cette révélation de l'ange, lui découvrant ses pensées intimes, ses hésitations, ses projets. L'une chose confirme l'autre.

Le nom de Jésus.

Après le passé, c'est l'avenir qui confirmera la foi de Joseph : *Elle enfantera un fils, auquel tu donneras le nom de Jésus.* Bien

que cet enfant soit un fruit divin, ne te crois pas dispensé d'en prendre soin. Étranger à sa naissance, en face d'une mère parfaitement vierge, tu auras pour lui une paternelle sollicitude. Tu donneras toi-même un nom à l'enfant, tout en respectant la dignité de la mère. Et bien qu'il ne soit pas ton fils, tu t'acquitteras envers lui des devoirs d'un père. En lui donnant le nom, tu seras uni très étroitement avec celui qui va naître. Mais pour mieux faire entendre que Joseph n'est pas son véritable père, l'ange précise : *Elle enfantera un fils*. Il ne dit pas qu'elle enfantera pour lui ; non, c'est d'une manière générale qu'il s'exprime. De fait, Marie donne un fils, non à Joseph, mais au monde entier.

Aussi lisons-nous que le divin messager apporte du ciel le nom qu'il faudra donner à l'enfant, preuve éclatante de ce divin enfantement, puisque c'est Dieu lui-même qui impose le nom et le fait transmettre à Joseph. Ce nom n'est d'ailleurs pas un nom ordinaire, dénué de sens, c'est un véritable trésor. L'ange l'interprète dans ce sens, en mettant sous les yeux de Joseph les belles espérances qu'il représente. En effet, l'homme est naturellement enclin à accepter les espérances de bonheur. Quand il a donc bien affermi la foi de Joseph par les choses passées, futures et présentes, et par l'honneur qui lui revient, l'ange introduit très à propos le prophète dont le témoignage scelle tout ce qui a été dit.

Les biens qui nous viennent par le Christ.

Avant de produire ce témoignage, il annonce les grands biens que le monde doit recevoir de l'Incarnation du Fils de Dieu. Quels sont ces biens ? Un mot les résume : la destruction du péché. *C'est lui,* dit-il, *qui sauvera son peuple de ses péchés*. Et voilà une autre merveille. La promesse ne porte ni sur des guerres à gagner ni sur des ennemis à apaiser, elle comporte un bienfait autrement remarquable, et qui n'avait jamais été envisagé : la libération du péché. — Et pourquoi, me direz-vous, n'y parle-t-on que de son peuple, sans faire allusion aux autres nations ? — Pour ne point causer un étonnement trop fort. Du reste, l'auditeur intelligent perçoit de lui-même que toutes les nations y sont aussi comprises. Le peuple de Dieu se compose

des Juifs et de tous ceux qui viennent au Christ, recevant sa doctrine. L'ange, par un seul mot, présage la dignité du Sauveur en appelant le peuple hébreu son peuple. C'était déclarer en clair qu'il est le Fils de Dieu, le Roi du ciel ; car il n'appartient qu'à Dieu de remettre les péchés.

Profiter du don de Dieu

Puisque nous avons reçu de Dieu un si grand bienfait, efforçons-nous de nous en rendre dignes. Si, avant d'être gratifiés d'un tel don, nos fautes méritaient un châtiment, combien plus provoqueront-elles les vengeances de Dieu après le bienfait. Ce n'est pas sans motif que je parle ainsi. Ne voyons-nous pas des chrétiens se montrer après le baptême moins zélés que ceux qui ne sont pas encore initiés aux mystères ? Leur conduite est toute païenne. On ne distingue plus de nos jours, sur la place publique, à l'église, le fidèle du païen. La seule différence est qu'au moment où commencent les redoutables mystères, les uns sont chassés de l'église et que les autres y restent. Cependant, ce n'est pas le lieu où l'on est, mais la vie de chacun qui devrait établir la valeur des personnes. Les dignités humaines se reconnaissent à des signes extérieurs, c'est normal ; notre dignité de chrétien doit se reconnaître aux dispositions de l'âme. Le fidèle doit se montrer tel, non seulement par sa participation à l'offrande, mais par la sainteté de sa vie. Il a pour mission d'être le sel de la terre et la lumière du monde. Tant qu'il ne brille pas, qu'il ne corrige pas sa propre corruption, comment le reconnaître ? — Par son baptême ? c'est ce qui le condamne. Car la grandeur de l'honneur reçu aggrave la mesure du châtiment, si la vie dément cette dignité. Il faut qu'un chrétien brille, non seulement par ce qu'il a reçu de Dieu, mais par ce qu'il apporte lui-même. Tout son être doit trahir sa noblesse : la démarche, l'attitude, le vêtement et la voix.

A quoi bon ces remarques ? Non certes pour nous pousser à l'ostentation, mais à l'édification... Le propre des âmes simples est de ne rien préférer au salut de leurs frères.

Traduit par Bruno H. Vandenberghe, o.p.

LA DOCTRINE SPIRITUELLE DES PÈRES DE L'ÉGLISE

Bibliographie organisée

Cette bibliographie n'est ni technique ni exhaustive. Le « renouveau des études patristiques » en France après la guerre s'est naturellement traduit par une floraison d'ouvrages et d'articles, souvent de valeur, parmi lesquels un choix s'avère difficile. De plus, et c'est bien par là que ce renouveau témoigne de sa vitalité, il n'est plus guère d'auteurs, traitant un sujet de théologie ou de spiritualité, qui ne se mettent d'abord à l'écoute des Pères.

Cette bibliographie se limitera aux études de spiritualité. Mais il n'existe pas de frontières nettement tracées entre spiritualité et théologie, et c'est encore plus vrai quand il s'agit des Pères : « Au vrai, pour les Pères, la mystique se distingue-t-elle de la théologie ? » se demandait, il y a quelques années, le P. Camelot dans cette revue. Et dans un suggestif article : « Le renouveau des études patristiques » (*La Vie Intellectuelle,* février 1947), le P. Bouyer relevait qu' « un des traits distinctifs des Pères, c'est qu'ils ne séparent rien. Chez eux, toujours le commentaire scripturaire baigne dans la tradition, particulièrement la tradition liturgique, et tend directement à la spiritualité. Inversement, la spiritualité, à travers la vie liturgique de l'Église, puise immédiatement à la Parole de Dieu ».

Cette bibliographie se limitera aux études parues en langue française depuis la fin de la guerre jusqu'en 1959, dans des collections ou revues facilement accessibles. Nous avons écarté de ce choix les ouvrages techniques ou purement historiques, qui ne visent qu'un public de spécialistes. Faute de place, nous avons dû renoncer à signaler les monographies consacrées à un seul Père. Nous n'avons fait exception

que pour saint Augustin, en raison de son extraordinaire influence sur la spiritualité occidentale[1].

I. OUVRAGES D'ENSEMBLE

Nous signalerons d'abord quelques ouvrages d'ensemble, dont certains sont parus bien avant la guerre, mais qui n'ont pas été encore remplacés.

P. POURRAT : *La spiritualité chrétienne,* I, *Des origines de l'Église au Moyen Age* (Gabalda, 1re éd., 1917, 500 pp.).

Ouvrage dépassé sur certains points, mais fournissant une bonne base de départ.

★ M. VILLER : *La spiritualité des premiers siècles* (Bloud et Gay, Paris, 1930).

Petit chef-d'œuvre, malheureusement épuisé. Écrit par un spécialiste, il demeure la meilleure introduction à la spiritualité des Pères.

G. BARDY : *La vie spirituelle d'après les Pères des trois premiers siècles* (Bloud et Gay, Paris, 1935).

Sorte d'histoire littéraire de la vie spirituelle, visant un large public. Quatre parties : 1) Les Pères Apostoliques; 2) La fin du deuxième siècle; 3) Les Alexandrins, Clément et Origène; 4) Évêques du troisième siècle : Cyprien et Méthode.

G. BARDY : *En lisant les Pères* (Bloud et Gay, Paris).

Cet ouvrage ne consiste plus en monographies, mais présente les grands thèmes de la spiritualité chrétienne : Trinité, le Christ, Eucharistie, la Cité chrétienne.

★ H. de LUBAC : *Catholicisme. Les aspects sociaux du dogme* (Coll. « Unam Sanctam ». Cerf, Paris, 1941).

Il n'est peut-être pas de meilleur ouvrage pour introduire à l'esprit des Pères. Cet ouvrage est du reste devenu un classique, ce qui nous dispense de le présenter davantage.

Dictionnaire de Spiritualité (Beauchesne).

Une place très large y est faite aux Pères de l'Église et chaque article est confié à un spécialiste. Ce dictionnaire est à l'heure actuelle un instrument de travail indispensable pour quiconque veut approfondir l'histoire de la spiritualité. Malheureusement, il n'a pas encore dépassé la lettre E (en cours, art. église).

1. Nous marquons d'une astérisque les travaux ou textes les plus importants. Voir : *La Vie Spirituelle,* octobre 1959 : *La Prière, Bibliographie organisée*; et décembre 1959 : *L'Immaculée Conception, Bilan bibliographique.*

Textes patristiques.

Nous signalerons ici les principales collections. Nombre de revues donnent aussi dans leurs fascicules des traductions de textes patristiques, en particulier *La Vie Spirituelle, Bible et Vie Chrétienne*. A la fin de *Catholicisme* du P. de Lubac on trouvera également un choix de textes particulièrement bien choisis et traduits.

Sources Chrétiennes (Cerf).

Les premiers volumes datent de la guerre et donnent la traduction de textes strictement spirituels. Depuis lors, la collection a changé un peu de caractère. Elle vise un niveau technique et publie des textes qui ne sont plus directement spirituels. Chaque ouvrage comporte habituellement une introduction développée, faisant ressortir la doctrine spirituelle du traité quand il y a lieu, le texte grec ou latin, une traduction et des notes explicatives. Nous signalerons au fur et à mesure les ouvrages les plus significatifs.

Église d'hier et d'aujourd'hui (Éd. Ouvrières).

Chaque volume comporte deux parties : la première consiste en la présentation d'un Père de l'Église. La seconde consiste en un choix de textes significatifs. La traduction ne vise pas à la stricte littéralité, mais cherche à rendre actuels ces vieux textes. Vulgarisation honnête. Ont paru jusqu'à ce jour des volumes sur : Ignace d'Antioche, Cyprien de Carthage, Athanase d'Alexandrie, Ambroise de Milan, Basile le Grand, Grégoire de Nazianze, Cyrille de Jérusalem, Césaire d'Arles, Grégoire le Grand. Deux autres ouvrages sont consacrés aux *Chrétiennes des premiers siècles* et à l'*Apostolat des premiers chrétiens*.

Ichtus. Littérature chrétienne (Éd. de Paris).

Cette collection vise également le grand public. Les introductions comme les notes sont réduites au minimum. Le texte original n'est pas reproduit. Par contre chaque volume est richement illustré. Trois volumes parus jusqu'à ce jour : 1) *Naissance des lettres chrétiennes*, 1957 : Odes de Salomon, Lettres de Barnabas, Symbole des apôtres, Didachè, Pasteur d'Hermas. 2) *L'Empire et la croix* : Ignace d'Antioche, Clément de Rome, Polycarpe de Smyrne, Évangile et Actes de Pierre, Protoévangile de Jacques, Pline. 3) *La philosophie passe au Christ* : L'œuvre de Justin.

Les Écrits des Saints (Soleil Levant, Namur).

Cette collection donne la traduction soit d'œuvres complètes, soit de textes choisis d'auteurs spirituels chrétiens et, parmi eux, de quelques Pères : saint Cyprien, saint Augustin, saint Jean Chrysostome.

Textes pour l'histoire sacrée (choisis et présentés par Daniel-Rops).

Quelques ouvrages concernent la période patristique. Nous les signa-

lerons plus loin. Chaque ouvrage dépourvu de toute technicité comporte une introduction suggestive due à Daniel-Rops, la traduction de textes choisis et des notes substantielles.

II. PRIÈRE ET MYSTIQUE

A. Études

Nous nous permettons de renvoyer à la bibliographie sur la Prière publiée dans le numéro d'octobre 1959 de *La Vie Spirituelle*. Rappelons donc pour mémoire :

P.-Th. Camelot : *L'oraison des Pères du désert* (*L'Oraison, Cahiers de La Vie Spirituelle,* Cerf, Paris, 1947, pp. 70-88).

I. Hausherr : *Comment priaient les Pères* (*Revue d'ascétique et mystique,* 1956, pp. 33-58, 284-296).

Signalons en outre :

A. Hamman : *Genèse et signification de la prière aux origines chrétiennes* (*Studia Patristica,* vol. II, Berlin, 1957, pp. 468-484).

★ P.-Th. Camelot : *Action et contemplation dans la tradition chrétienne* (*La Vie Spirituelle,* 1948, pp. 272-301).

Excellente mise au point d'un problème délicat posé magistralement par le P. Festugière dans l'*Enfant d'Agrigente,* Paris, 1941. L'idéal contemplatif est-il évangélique ou bien platonicien ? Le même problème est abordé par

★ J. Daniélou : *Platonisme et théologie mystique.* Essai sur la doctrine spirituelle de saint Grégoire de Nysse (Coll. « Théologie ». Aubier, Paris, 1944).

L'objet principal de la thèse n'est pas d'exposer la doctrine spirituelle de Grégoire de Nysse, mais de débattre un problème plus vaste, celui de l'influence platonicienne sur la théologie mystique chrétienne. L'ouvrage a pour but de justifier Grégoire de Nysse et, à travers lui, les Pères grecs, du reproche d'avoir déformé le christianisme en le contaminant avec des conceptions platoniciennes.

M. Olphe-Galliard : *Les sens spirituels dans l'histoire de la spiritualité* (*Nos sens et Dieu,* « Études Carmélitaines », 1954, pp. 179-193).

Nous signalerons enfin les monographies suivantes concernant Ori-

gène, en raison de l'influence exercée par celui-ci sur la spiritualité des Pères grecs et orientaux :

J. Daniélou : *Les sources bibliques de la mystique d'Origène* (*Revue d'ascétique et mystique,* XXIII, 1947, pp. 126-141).
J. Lebreton : *La source et le caractère de la mystique d'Origène* (*Analecta Bolland.,* 67, 1949, Mélanges P. Peeters, t. I, pp. 55-62).
J. Daniélou : *Origène* (La Table Ronde, Paris, 1948).
F. Marty : *Le discernement des Esprits dans le Péri Archon d'Origène* (*Revue d'ascétique et mystique,* XXXIV, 1958, pp. 147-164, 253-275).
Frédéric Bertrand : *Mystique de Jésus chez Origène* (Coll. « Théologie ». Aubier, Paris, 1951).

B. Textes

Le « Pater » expliqué par les Pères, présenté et traduit par A. Hamman (Éd. Franciscaines, Paris, 1952).
★ *Prières des premiers chrétiens* (Coll. « Textes pour l'histoire sacrée », par A. Hamman, Arthème Fayard, Paris, 1951).
★ Grégoire de Nysse : *La vie de Moïse* (Coll. « Sources Chrétiennes », 2e éd., Paris, 1955, introd. et trad. de J. Daniélou).
Diadoque de Photicé : *Œuvres Spirituelles* (Coll. « Sources Chrétiennes », 2e éd., Paris, 1955, introd. et trad. par Ed. des Places).
Maxime le Confesseur : *Centuries sur la charité* (Coll. « Sources Chrétiennes », n° 9, introd. et trad. de J. Pegon).
Denys l'Aréopagite : *La Hiérarchie Céleste* (Coll. « Sources Chrétiennes », n° 58, Paris, 1958, introd. de Roques, trad. de M. de Gandillac). — *Œuvres complètes du Pseudo-Denys l'Aréopagite* (trad., préface et notes par M. de Gandillac. Aubier, Paris, 1943, 392 pp.).
Petite philocalie de la prière du cœur (trad. et présentation de J. Gouillard. Cahiers du Sud, Paris, 1953, 336 pp.).
Évagre : *Traité de l'oraison* (*Revue d'ascétique et de mystique,* 1934, trad. et comm. par I. Hausherr).

III. MONACHISME ET ÉTATS DE VIE

A. Études

★ O. Rousseau : *Monachisme et vie religieuse d'après l'ancienne tradition de l'Église* (Chevetogne, 1957, 174 pp.).

Présente la conception primitive de la vie monastique, non pas seu-

lement d'un point de vue historique, mais également comme un idéal vers lequel il faut tendre pour rendre à toute vie religieuse son authentique vigueur. — Reprise d'articles parus dans diverses revues ou collections, en particulier « Problèmes de la religieuse d'aujourd'hui ».

F. Vandenbroucke : *Le moine dans l'Église du Christ* (Louvain, 1957).

Ouvrage théologique, dont la première partie est consacrée aux origines du monachisme pour en dégager les tendances profondes.

E. T. Bettencourt : *L'idéal religieux de saint Antoine et son actualité* (*Studia Anselmiana,* n° 38, Roma, 1956). — L. Bouyer : *La vie de saint Antoine.* Essai sur la spiritualité du monachisme primitif (Paris, 1950).

Caractérise cette spiritualité d'eschatologique. Rupture avec le monde. Transcendance de la foi. Les idées présentées dans cet ouvrage sont reprises de façon plus accessible et moderne dans

★ L. Bouyer : *Le sens de la vie monastique* (Brepols, Turnhout, 1950).

A. Stolz : *L'ascèse chrétienne* (trad. franc., Paris, 1948).

Les causes qui rendent compte de l'exode des chrétiens vers le désert sont d'ordre spirituel et théologique. Elles découlent d'une exigence essentielle au christianisme qui proclame l'antinomie du christianisme et du monde. Elles sont ensuite un corollaire de la lutte contre les démons. L'auteur insiste encore sur l'idée de la vie monastique comme retour du paradis, et l'imitation du Christ.

A. Lamy : *Bios Angelikos. La vie monastique et ses problèmes actuels* (*Dieu Vivant,* 1946, n° 7, pp. 59-71). — O. Rousseau : *Sacerdoce et monachisme,* dans *Études sur le sacrement de l'ordre* (Coll. « Lex Orandi », n° 22, Cerf, Paris, 1957, pp. 215-231). — I. Dalmais : *Sacerdoce et monachisme dans l'Orient chrétien,* dans *La Vie Spirituelle* (janvier 1949, pp. 37-49).

Au travers de toutes ses défaillances, l'Orient nous donne deux grandes leçons. Le religieux est en tout « un moine », un homme qui a opté pour Dieu seul et s'est consacré par vœux à son unique service. Le prêtre est celui qui a été constitué par l'Église, qui en dirige la prière et assure la dispensation des sacrements.

J. Daniélou : *Le ministère sacerdotal chez les Pères grecs* (*Études sur le sacrement de l'ordre.* Coll. « Lex Orandi », Cerf, pp. 147-160).

Le ministère chrétien se définit comme la « dispensation des mystères ».

P. Antin : *Le monachisme selon saint Jérôme* (Mél. Bénéd., Saint-Wandrille, 1942, pp. 63-113).

L. Cristiani : *Cassien* (Fontenelle, Saint-Wandrille, 1946, 2 vol.).

Retrace la figure de celui qui fut le médiateur de la vie religieuse orientale en Occident.

P.-Th. Camelot : *Cassien, un guide de lecture* (*La Vie Spirituelle,* janvier 1960, pp. 89-99).

E. Dekkers : *Les anciens moines cultivaient-ils la liturgie?* (*La Maison-Dieu,* n° 51, 1957, pp. 31-54).

Aux origines, l'union à Dieu que procurent au fidèle la fréquentation des sacrements et la participation à toute la vie liturgique de l'Église, s'établit pour le moine, au moins partiellement, par l'ascèse et l'ensemble de sa vie monastique.

O. Rousseau : *Communauté ecclésiale et communauté monastique* (*La Maison-Dieu,* n° 51, 1957, pp. 10-31).

Rapide exposé de l'idéal primitif des moines.

P.-Th. Camelot : *Virgines Christi* (Cerf, Paris, 1944, 96 pp.).

La raison la plus profonde, la seule au fond qu'une femme ait de préférer aux noces humaines, si pures et saintes soient-elles, la virginité consacrée, c'est qu'ici l'Époux c'est le Christ. La virginité conduit à la contemplation, à l'extase. La deuxième partie du livre est constituée par un choix de textes (Cyprien, Athanase, Pseudo-Athanase, Augustin). A cet ouvrage joindre encore l'étude plus technique du même auteur :

P.-Th. Camelot : *Les traités « de virginitate » au IV^e siècle* (*Mystique et Continence,* « Études Carmélitaines », pp. 273-292).

P.-Th. Camelot : *Les Pères du désert. Un guide de lecture* (*La Vie Spirituelle,* octobre 1959, pp. 316-324).

B. Textes

B. Lavaud : *Antoine le Grand, Père des moines.* Sa vie par saint Athanase et d'autres textes traduits et présentés (Fribourg, 1943).

Les Pères du désert (textes choisis et présentés par R. Draguet, « Bibl. spirituelle du chrétien lettré », Plon, Paris, 1949, 333 pp.).

Vie de saint Antoine par saint Athanase, celle de Paul de Thèbes par saint Jérôme, extraits de l'Histoire religieuse de Théodoret et des Conférences de Cassien, vie de saint Pachôme, extraits de l'Histoire Lausiaque. L'introduction mérite d'être lue.

Jean Moschus : *Le Pré spirituel* (Coll. « Sources Chrétiennes », n° 12).

Récits savoureux concernant les Pères du désert.

Jean Cassien : *Conférences* (3 vol., Coll. « Sources Chrétiennes »).

Dans ces conférences, Cassien expose les grands thèmes de la spiritualité et de l'ascèse monastique selon la tradition évagrienne. On retiendra dans l'introduction due à Dom Pichery les pp. 30 ss. présentant « la vie spirituelle dans le cadre monastique ».

Petite Philocalie de la prière du cœur.

Nous signalons une fois encore ce recueil, car il contient de nombreux extraits des Pères grecs exposant tout simplement l'idéal d'ascèse, de purification des premiers moines.

Saint Jean Chrysostome : *Dialogue sur le sacerdoce* (Version nouvelle établie et présentée par B. H. Vandenberghe, Coll. « Écrits des saints », 1958, 190 pp.).

IV. LES PÈRES ET LA BIBLE

Le premier effet du renouveau patristique, en tout cas, le plus sensible, fut de redonner à la *lectio divina* la place qui lui revient dans la vie de chaque chrétien. Pour caractériser celle-ci, nous emprunterons les lignes suivantes du P. Bouyer dans *Le sens de la vie monastique* : « C'est la redécouverte de ce mouvement d'enrichissement, par dépassement et transposition des thèmes fondamentaux, que nous avons reconnu être le mouvement à la fois de l'histoire biblique et des progrès de la révélation scripturaire. Il s'agit de s'ouvrir à la grande geste de Dieu rentrant dans un monde perdu et de laisser l'unique acteur accomplir lui-même en nous son propre dessein. Il s'agit de s'initier à travers toutes les Écritures à l'unique mystère du Christ et de sa Croix, du Christ en nous, espérance de la gloire. »

A. Études

Une bibliographie exhaustive serait considérable. Nous nous limiterons donc à quelques titres. Nous ne retiendrons rien du débat instructif qui mit en présence défenseurs et adversaires du sens spirituel et qui a suscité, tant en France qu'en Angleterre, des travaux importants et souvent techniques. Le dernier mot n'est pas encore dit, mais beaucoup de progrès ont été accomplis et un consensus s'entrevoit déjà. Nous signalerons tout d'abord quatre articles suggestifs :

★ L. Bouyer : *Liturgie et exégèse spirituelle* (*La Maison-Dieu*, n° 7, 1946, pp. 27-50). — Th.-G. Chifflot : *Comment lire la Bible ?* (*La*

Vie Spirituelle, octobre 1949, pp. 232-261). — C. Charlier : *Typologie ou Évolution. Problèmes d'exégèse spirituelle* (*Esprit et Vie,* n° 8, nov. 1949, pp. 578-597). — J. Leclercq : *La lecture divine* (*La Maison-Dieu,* n° 5, 1946, pp. 21-33).

Dans le recueil *L'Ancien Testament et les chrétiens* (Coll. « Rencontres », n° 36, Cerf, Paris, 1951), signalons deux articles :

P.-Th. Camelot : *L'exégèse de l'Ancien Testament par les Pères* (pp. 149-167).

J. Daniélou : *Qu'est-ce que la typologie ?* (pp. 199-205).

★ H. de Lubac : *Histoire et Esprit. L'intelligence de l'Écriture d'après Origène* (Coll. « Théologie », Aubier, Paris, 1950, 448 pp.).

Il faut lire la large conclusion de ce beau livre écrit avec ferveur. Elle dépasse le cas particulier d'Origène et précise ce qu'est une lecture religieuse de l'Écriture dans l'esprit des Pères. C'est au sens le plus profond du mot une « lecture spirituelle », sous l'esprit de Dieu. « Si l'action du Christ a été nécessaire pour donner à l'Ancien Testament tout son sens, pour nous le faire découvrir, la conversion au Christ n'est pas moins indispensable. Le passage de la lettre à l'esprit est le mouvement même de la *metanoia* » (p. 316).

★ J. Daniélou : *Sacramentum Futuri. Études sur les origines de la typologie biblique* (Beauchesne, Paris, 1950, 264 pp.).

Études des thèmes suivants : Adam et le paradis, Noë et le déluge, le sacrifice d'Isaac, Moïse et l'Exode, le cycle de Jonas. L'auteur s'efforce, à l'occasion de chacun de ces thèmes, de dégager les divers courants qui ont influencé l'exégèse des Pères et de dégager la typologie traditionnelle remontant aux auteurs du Nouveau Testament.

P. Salmon : *L'office divin. Histoire de la formation du bréviaire* (Coll. « Lex Orandi », Cerf, Paris, 1959, 256 pp.).

Notations intéressantes sur la *lectio divina* dans le monachisme primitif.

Monographies.

J. Daniélou : *Origène* (La Table Ronde, Paris, 1948). — J. Daniélou : *Origène comme exégète de la Bible* (*Studia Patristica,* vol. I, Berlin, 1957, pp. 280-290).

Origène a voulu être un exégète complet. L'échec partiel de sa tentative ne saurait masquer le rôle capital qu'il a joué dans l'histoire de l'exégèse.

C. Mondésert : *Essai sur Clément d'Alexandrie* (Coll. « Théologie », Paris, 1945).

s von Baltasar : *Parole et Mystère chez Origène* (Cerf, Paris, 1947, 146 pp.).
. Antin : *Essai sur saint Jérôme* (Letouzey, Paris, 1951, 267 pp.).
Steinmann : *Saint Jérôme* (Cerf, Paris, 1958, 380 pp.).

B. Textes

Dans la collection « Sources Chrétiennes » :

4. Hippolyte : *Commentaire sur Daniel.* — 7. Origène : *Homélie sur la Genèse.* — 16. Origène : *Homélie sur l'Exode.* — 29. Origène : *Homélie sur les Nombres.* — 37. Origène : *Homélies sur le Cantique des Cantiques.* — 45 et 52. Ambroise de Milan : *Traité sur l'Évangile de saint Luc.* — 43. Jérôme : *Sur Jonas.* — 19. Hilaire : *Traité des mystères.*

D. H. Tissot : *Les Pères vous parlent de l'Évangile* (Abbaye de Saint-André-les-Bruges, 1953 et 1955. Traduction des homélies du bréviaire).

V. LITURGIE, SACREMENTS ET SPIRITUALITÉ

Les temps modernes furent caractérisés par une perte du sens liturgique qui entraîna une sorte de divorce entre la vie spirituelle d'une part et la participation des fidèles à la liturgie d'autre part. Une telle séparation aurait été impensable au temps des Pères. Un des traits caractéristiques des Pères, avons-nous déjà souligné, c'est qu'ils ne séparent rien. La vie spirituelle des chrétiens des premiers siècles s'alimentait directement à la liturgie et, à travers elle, puisait immédiatement à la Parole de Dieu.

A. Études

★ J. Daniélou : *Bible et liturgie. La théologie biblique des sacrements et des fêtes d'après les Pères de l'Église* (Coll. « Lex Orandi », n° 11, Cerf, Paris, 1951, 478 pp.).

L'ouvrage le plus suggestif que le P. Daniélou nous ait donné, le plus susceptible en tout cas de nous communiquer l'esprit des Pères et de nous rendre connaturelle leur vision des réalités liturgiques. Le seul ouvrage d'ensemble existant en ce domaine.

G. Hudon : *La perfection chrétienne d'après les sermons de saint Léon* Coll. « Lex Orandi », n° 26, Cerf, Paris, 1959, 226 pp.).

« La mystique des sermons de saint Léon est donc *mystérique*; elle

atteint Dieu et en fait l'expérience par le moyen du mystère, de la Parole et du rite, où se manifeste et se communique le Verbe incarné, Lumière et vie de l'Église... » (p. 261).

J. Daniélou : *Le mystère du culte dans les sermons de saint Grégoire de Nysse* (Festschrift Odo Casel, 1951, pp. 79-93).

Baptême.

Pour les Pères, l'initiation tout entière, du baptême à la communion, apparaît comme une participation au Christ mort et ressuscité. Mais cette participation au mystère pascal est en même temps une imitation, ou mieux, une reproduction, à travers des rites qui sont des signes.

J. Daniélou : *Symbolisme des rites baptismaux* (*Dieu Vivant*, 1, 1945, pp. 17-46).

Commentaire des catéchèses mystagogiques de Cyrille de Jérusalem, extrêmement suggestif.

J. Daniélou : *Traversée de la mer Rouge et baptême aux premiers siècles* (*Recherche des Sciences religieuses*, 33, 1946, pp. 402-430). — J. Daniélou : *Déluge, baptême, jugement* (*Dieu Vivant*, n° 8, pp. 95-112).

La substance de ces trois articles fut reprise dans *Sacramentum Futuri* et *Bible et Liturgie*. Ils avaient entre-temps suscité les réflexions de :

A. Henry : *Les mystères et les types du baptême* (*La Vie Spirituelle*, novembre 1947, pp. 467-481). — J. Daniélou : *Catéchèse et retour au Paradis* (*La Maison-Dieu*, 45, 1956, pp. 99-119). — J. Daniélou : *Le Psaume XXII et l'initiation chrétienne* (*La Maison-Dieu*, n° 23, pp. 54-69). — J. Lécuyer : *Théologie de l'initiation chrétienne d'après les Pères* (*La Maison-Dieu*, n° 58, pp. 5-26).

C'est à la fois et inséparablement initiation à une histoire de salut et initiation à une communauté de salut.

A. Paulin : *Saint Cyrille de Jérusalem catéchète* (Coll. « Lex Orandi », n° 29, Cerf, Paris, 1950, 256 pp.).

H. Dondaine : *Le baptême est-il encore le sacrement de la foi ?* (*La Maison-Dieu*, n° 6, 1946, pp. 76-87).

★ P.-Th. Camelot : *Le baptême, sacrement de la foi* (*La Vie Spirituelle*, juin 1947, pp. 820-834).

Nous renvoyons également aux introductions des traités patristiques publiés dans la collection « Sources Chrétiennes » que nous signalerons plus bas.

Confirmation.

. Lécuyer : *La confirmation chez les Pères* (*La Maison-Dieu,* n° 54, 1958, pp. 23-52).

★ P.-Th. Camelot : *La théologie de la confirmation à la lumière des controverses récentes* (*La Maison-Dieu,* n° 54, pp. 79-91). — Voir également les notes historiques du volume *Baptême et Confirmation* de la *Somme Théologique* publiée à la « Revue des Jeunes » (2e éd., 1956, pp. 396-407).

Ces deux articles constituent la meilleure mise au point d'un problème théologique délicat et discuté, commandant le sens de la confirmation et sa spiritualité.

Le martyre.

P.-Th. Camelot : *L'engagement chrétien du baptême au martyre* (*Nova et Vetera,* XXIV, 1949, pp. 236-348) :

« Imitation parfaite du Christ, le martyre achève l'identification du chrétien avec le Christ, inaugurée au baptême; il est le terme et le sommet de l'engagement chrétien. » C'est pourquoi nous signalons cet article et le suivant à cette place.

B. de Gauffier : *Réflexions sur les origines du culte des martyrs* (*La Maison-Dieu,* 1957, pp. 19-43). — *La Geste du Sang* (textes choisis et traduits par A. Hamman, Coll. « Textes pour l'histoire sacrée », Arthème Fayard, 1953, 412 pp.).

★ Ignace d'Antioche, Polycarpe de Smyrne : *Lettres* (Coll. « Sources Chrétiennes », 2e éd., 1951, par P.-Th. Camelot).

Eucharistie.

★ J. Daniélou : *La catéchèse eucharistique chez les Pères de l'Église* (*La Messe et sa catéchèse,* Coll. « Lex Orandi », n° 7, Cerf, Paris, 1947, pp. 33-72). — J. Daniélou, *Les repas dans la Bible et leur signification* (*La Maison-Dieu,* n° 18, 1949, pp. 7-33). — J. Juglar : *Le sacrifice de louange* (Coll. « Lex Orandi », n° 15, Cerf, Paris, 1953, p. 290).

La première partie de cet ouvrage, soit pp. 25-159, est consacrée à la

Tradition des quatre premiers siècles : « C'est un repas, mais un repas sacré, consacré par une eucharistie, c'est un sacrifice, mais un sacrifice offert en une eucharistie. C'est un « mystère », une action rituelle, mais dont l'intention formelle et spécifiante est une eucharistie » (pp. 17-18).

J. Daniélou : *La doctrine patristique du dimanche* (*Le Jour du Seigneur*, Laffont, Paris, 1947, pp. 105-130).

Le Huitième Jour, numéro spécial de *La Vie Spirituelle*, avril 1947.

Signalons : J. Leclercq : *Jours d'ivresse* (pp. 574-591). — J. Hild : *Jours d'espérance et d'attente* (pp. 592-613).

Pénitence.

P. Anciaux : *Le sacrement de pénitence* (Nauwelaerts, Louvain, 1957, 168 pp.).

Mais seules quelques pages concernent directement la pensée des Pères. Toutefois, tout l'ouvrage tient compte des perspectives remises en valeur par les travaux patristiques récents.

I. Hausherr : *Penthos, La doctrine de la componction dans l'Orient chrétien* (*Orientalia Christiana Analecta*, Rome, n° 132, 200 pp.). — L. Bouyer : *L'ascèse à l'époque patristique* (*Cahiers de la Vie Spirituelle : L'ascèse chrétienne et l'homme contemporain*, 1951, pp. 31-46).

★ J. Lécuyer : *Les actes du pénitent* (*La Maison-Dieu*, n° 55, 1958, pp. 7-21).

Article tout nourri de la doctrine des Pères.

★ P.-R. Régamey et R.-M. Tonneau : *La redécouverte du jeûne* (Cerf, Paris, 1959, pp. 51-127).

Mort et liturgie des défunts.

★ J. Daniélou : *La doctrine de la mort chez les Pères de l'Église* (*Le Mystère de la mort et sa célébration*, Coll. « Lex Orandi », n° 12, Paris, 1951, pp. 134-156).

« Pour les Pères, la mort apparaît comme un mystère où nous introduit seule la vie de la foi. Sur un plan humain, elle est la manifestation suprême de la misère de la condition humaine, mais c'est cette misère que la Résurrection du Christ a dissipée. Dès lors tout est transformé. »

Fêtes : Pâques et sa préparation.

★ L. Bouyer : *Le mystère pascal* (Coll. « Lex Orandi », n° 4, Paris, 1945, 480 pp.).

Cet ouvrage est tant marqué par l'esprit des Pères qu'il doit être mentionné ici et vivement recommandé comme la meilleure initiation à la célébration pascale dans l'esprit des premiers siècles chrétiens.

Guillaume : *Jeûne et charité* (Éd. S.O.S., Paris, 1954, 180 pp.). — J. Daniélou : *Le symbolisme des quarante jours* (*La Maison-Dieu*, n° 31, 1952, pp. 19-33). — J. Leclercq : *Carême et pénitence* (*La Maison-Dieu*, n° 31, 1952, pp. 44-59). — B. Botte : *La question pascale : Pâque du vendredi ou pâque du dimanche ?* (*La Maison-Dieu*, n° 41, 1955, pp. 84-95). — Ch. Mohrmann : *Pascha, Passio, Transitus* (*Ephemerides Liturgicae*, LXVI, 1952, pp. 36-52).

Ces deux articles historiques précisent de façon heureuse le sens primitif de Pâques, victoire du Christ à travers la mort.

Noël-Épiphanie.

J. Lécuyer : *La pérennité des mystères du Christ* (*La Vie Spirituelle*, décembre 1952, pp. 451-463).

Les mystères du Christ ne sont pas passés, ils continuent dans l'Église et en chacun de nous. Jésus continue donc à naître en nous par la grâce, par la foi et par la pratique de toutes les vertus.

A.-M. Cocagnac : *Petite Philocalie de la Splendeur du Christ* (*La Vie Spirituelle*, janvier 1955, pp. 17-40).

Textes patristiques sur le Christ, reflet de la Gloire de Dieu.

★ J. Lemarié : *La manifestation du Seigneur* (Coll. « Lex Orandi », n° 23, Cerf, Paris, 1957, 538 pp.).

« L'incarnation apparaît aux Pères comme un mystère d'illumination et de salut, comme un mystère d'union et de « récapitulation ». L'auteur cite de nombreux et magnifiques textes patristiques illustrant ces divers thèmes.

P.-Th. Camelot : *Dieu parfait et homme parfait* (*La Vie Spirituelle*, août-septembre 1951, pp. 172-183).

Signification pour la vie du chrétien de la définition de Chalcédoine.

B. Textes

a) *Initiation chrétienne.*

Dans la collection « Sources Chrétiennes » :

★ N° 35. Tertullien : *Traité du baptême.* — N° 11. Hippolyte : *La tradition Apostolique.* — * N° 25. Saint Ambroise : *Des sacrements, des mystères.* — * N° 50. Saint Jean Chrysostome : *Huit catéchèses baptismales.*

Théodore de Mopsueste : *Homélies Catéchétiques* (éd. et trad. par R.-M. Tonneau, Coll. « Studi e Testi », 145, Roma, 1949).

Cyrille de Jérusalem : *Homélies mystagogiques* (Extraits dans Maurice Véricel : *Cyrille de Jérusalem,* Coll. « Église d'hier et d'aujourd'hui », Paris, 1957).

Zénon de Vérone : *Allocutions Pascales* (*La Vie Spirituelle,* avril 1943, pp. 325-336).

b) *Fêtes liturgiques.*

Homéliaire patristique (Présentation et traduction de J.-P. Bonnes, Coll. « Lex Orandi », n° 8, Paris, 1948, 368 pp.).

Méliton de Sardes : *Homélie sur la Pâque* (*La Vie Spirituelle,* mars 1948, pp. 262-271).

Dans la collection « Sources Chrétiennes », série Homélies Pascales :

★ N° 27-1. *Une homélie inspirée du traité sur la Pâque d'Hippolyte.* — ★ N° 36-2. *Trois homélies dans la tradition d'Origène.* — ★ N° 48-3. *Une homélie anatolienne sur la date de Pâques en l'an 387.* Dans la même collection : *Sermons de saint Léon le Grand.* — ★ N° 22. *Sermons pour Noël et l'Épiphanie.* — ★ N° 49. *Sermons sur le Carême.*

VI. SAINT AUGUSTIN

A. Études

Les études sur la spiritualité de saint Augustin sont innombrables et ici plus que jamais un choix s'avère difficile. Un bulletin bibliographique critique très complet paraît chaque année dans la *Revue des Études Augustiniennes.* Ici nous nous bornerons à mentionner quelques ouvrages ou articles récents permettant une première initiation.

H.-I. MARROU : *Saint Augustin et l'augustinisme* (Coll. « Maîtres Spirituels », Seuil, Paris, 1955, 192 pp.).

Un petit chef-d'œuvre offrant une vue d'ensemble équilibrée de la vie et de la pensée de saint Augustin. La deuxième partie comporte un choix de textes typiques. A la fin de l'ouvrage une courte bibliographie commentée.

★ J. O'MEARA : *La jeunesse de saint Augustin* (Plon, Paris, 1958, 278 pp.).

Retrace la vie d'Augustin jusqu'à sa conversion. Même si le dernier mot n'est pas encore dit, cet ouvrage constitue une excellente et originale mise au point du rôle discuté du néoplatonisme dans la conversion d'Augustin et la formation de sa spiritualité.

F. VAN DER MEER : *Saint Augustin pasteur d'âmes* (Alsatia, Colmar-Paris, 1958, 2 tomes).

Livre remarquable, de lecture facile et captivante, sur la période ecclésiastique d'Augustin. Voir Augustin vivre son christianisme est encore le meilleur moyen de nous introduire au cœur de sa spiritualité.

Saint Augustin parmi nous (Xavier Mappus, Le Puy, 1954, 310 pp.).

Relevons spécialement : ch. 1, Saint Augustin parmi nous, par H. Rondet; ch. 2, La vie de prière d'Augustin d'après la correspondance, par Ch. Morel; ch. 3, Richesse et pauvreté dans la prédication de saint Augustin, par H. Rondet; ch. 4, L'évêque et le peuple de Dieu selon saint Augustin, par M. Jourjon. — Chaque chapitre est suivi de la traduction d'une texte assez long illustrant la doctrine.

★ O. PERLER : *Le pèlerin de la Cité de Dieu. Initiation à la spiritualité de saint Augustin* (La Bonne Presse, Paris, 1957, 192 pp.).

De lecture facile, sans étalage d'érudition, mais l'auteur est l'un des meilleurs connaisseurs de saint Augustin.

F. CAYRÉ : *La contemplation augustinienne. Principe de spiritualité et de théologie* (« Bibliothèque Augustienne », Desclée de Brouwer, Paris, 1954, 288 pp.).

Ouvrage plus technique et de lecture assez ardue, dû à un spécialiste. Peut-être sa définition de la mystique est-elle trop étroite.

M. PONTET : *L'exégèse de saint Augustin prédicateur* (Coll. « Théologie », Aubier, Paris, 336 pp.).

Parmi les articles, citons les suivants, mais ce choix est très limité et bien d'autres devraient être mentionnés :

M. MELLET : *Saint Augustin prédicateur de la charité fraternelle dans ses commentaires sur saint Jean* (*La Vie Spirituelle,* octobre 1945,

pp., 307-325, 556-576; juillet 1946, pp. 63-91). — P. Adnès : *L'humilité, vertu spécifiquement chrétienne d'après saint Augustin* (*Revue d'ascétique et de mystique*, 28, 1952, pp. 208-233). — P. Adnès : *L'humilité à l'école de saint Augustin* (*ibid.*, 31, 1955, pp. 3-27). — L. Solignac : *La condition de l'homme pécheur d'après saint Augustin* (*Nouvelle Revue Théologique*, 1956, pp. 359-401). — F. Refoulé : *Sens de Dieu et sens de l'Église chez saint Augustin* (*Nouvelle Revue Théologique*, 1956, pp. 262-270). — M. Comeau : *Le Christ, chemin et terme de l'ascension spirituelle d'après saint Augustin* (*Recherches de Sciences religieuses*, 40, 1952 (Mél. Lebreton), pp. 80-89). — R. Hesbert : *Saint Augustin et la virginité de la foi* (*Augustinus Magister*, t. II, 1954, pp. 645-655). — J. Delamare : *La prière à l'école de saint Augustin* (*La Vie Spirituelle*, mai 1952, pp. 477-493). — A.-M. Besnard : *Les lois de la prière* (*La Vie Spirituelle*, octobre 1959, pp. 237-280).

B. Textes

Les plus belles homélies de saint Augustin sur les psaumes (choisies et traduites par G. Humeau, Beauchesne, 1947, 546 pp.).

★ Saint Augustin : *Le Visage de l'Église* (textes choisis et présentés par Urs von Balthasar, coll. « Unam Sanctam », n° 31, Cerf, Paris, 1958, 342 pp.).

F. Refoulé, o.p.

LES LIVRES

THÉOLOGIE — SPIRITUALITÉ

Documents du Magistère : La Révélation. Dieu. La doctrine de la grâce. Jésus. La Vierge Marie. L'Église. La doctrine des sacrements (7 fascicules). Imprimerie catholique, Beyrouth, 1956-1958.

On sera reconnaissant au P. de Lanversin, s.j., d'avoir livré à l'impression la traduction des textes les plus importants des conciles et des papes se rapportant aux principaux chapitres de l'enseignement théologique classique. C'est en effet pour les étudiants du Séminaire catholique de Beyrouth que ces traductions ont été d'abord réalisées. Mais nombreux sont ceux, clercs et surtout religieuses et laïcs, qui sont submergés par l'abondance des textes rassemblés par Denzinger ou hésitants devant la signification précise de termes et de tournures propres à la langue ecclésiastique. Sans parler de ceux auxquels leur ignorance du latin interdit l'accès direct aux documents du Magistère. On souhaite que ces fascicules, d'un maniement aisé, qui ne retiennent que les sources les plus importantes, connaissent une large diffusion. Mais il est à craindre que l'absence de toute introduction historique comme de tout index n'en rende l'utilisation moins fréquente qu'on le désirerait. Sans doute l'auteur se réserve-t-il de donner quelque jour ces compléments indispensables. Ce n'est pas seulement en Orient que ces documents fondamentaux de la tradition doivent recevoir un large accueil.

I.-H. D.

Bartholomaeus M. XIBERTA, o. carm. *Enchiridion de Verbo Incarnato.* Consejo Superior de Investigaciones Cientificas, Madrid, 802 pp.

On sait qu'une des caractéristiques de la théologie consiste à recevoir ses principes d'une autre science, celle de Dieu partagée dans la foi. Il lui est essentiel d'être ainsi « subalternée ». D'où l'importance de la tradition de ces principes, et des textes qui en témoignent. Il ne s'agit pas de simples illustrations adventices, mais de sa lumière même. On saura gré au P. Xiberta d'avoir regroupé les plus importants des textes qui touchent au mystère du Verbe Incarné. Les index et tables font de cet *Enchiridion* l'un des meilleurs instruments du travail pour l'étude de ce mystère.

G. B.

Saint THOMAS D'AQUIN : *Somme théologique. Le gouvernement divin,* II. Traduction française par Réginald-Omez, o.p. Éd. du Cerf, Paris, 1959; 310 pp.; 7,50 NF.

Le R. P. Réginald-Omez, auteur de plusieurs études sur la parapsychologie et le spiritisme, était plus qualifié que personne pour présenter les questions 110 à 119 de la *Prima Pars,* dans lesquelles saint Thomas traite de l'action exercée par les esprits bons ou mauvais sur les hommes et sur le monde, des virtualités des êtres matériels et de leur influence sur les événements, enfin du rôle que

l'homme peut jouer vis-à-vis de son semblable et des autres créatures.

On trouvera là l'enseignement de saint Thomas sur les anges gardiens et sur la tentation, mais aussi la réponse théologique la plus sûre à mainte question très actuelle : d'où viennent les rêves ? les morts peuvent-ils communiquer avec les vivants ? la vie peut-elle sortir de la matière ? Une fois dégagées de leur contexte scientifique aujourd'hui périmé, les solutions proposées par le Docteur angélique apparaissent en plus d'un cas comme des anticipations étonnantes. On corrigera sans peine l'erreur malencontreuse qui a interverti deux pages à la table des matières.

PH. ROUILLARD.

A.-M. HENRY, O.P. : *L'Esprit-Saint*. Coll. « Je sais — Je crois ». Librairie A. Fayard, Paris, 1959; 122 pp.; 3,50 NF.

L'on ne pourra plus désormais se plaindre de n'avoir sur le mystère du Saint-Esprit que des ouvrages trop techniques ou trop limités ou trop insignifiants. L'étude du P. Henry, certainement l'une des meilleures de la collection « Je sais — Je crois », comble une lacune, et l'on n'y trouve pas une simple initiation, mais une véritable œuvre de théologien. L'auteur ne s'est pas borné à recoudre des fiches de philologie biblique en baptisant cela théologie, pas plus qu'à déballer des analyses dont on ne verrait pas à quels problèmes elles répondent. Ceci n'est pas si banal pour qu'on ne le souligne. C'est en effet l'un des intérêts de cet ouvrage que l'intelligence de son plan et l'effort de dialectique réelle qu'il fait pour suivre le mouvement interne de la révélation et de la réflexion chrétiennes. Trois parties : un inventaire attentif du donné biblique, puis l'exposé des problèmes posés à l'intelligence par ce donné, enfin l'étude de l'œuvre de l'Esprit dans la vie du chrétien et de l'Église. On s'arrêtera entre autres sur le chapitre 5 : connaissance et inconnaissance du Saint-Esprit, qui expose excellemment les moment principaux de la recherche théologique, en montrant leurs raisons vivantes et leur nécessité; le chapitre 6 qui fait effort pour rendre manifeste ce que la liturgie et la vie de l'Église nous apprennent de l'Esprit qui les anime; les chapitres 7 et 8 sur le réalisme des effets de la présence de l'Esprit et surtout la liberté.

Peut-être pourrait-on prolonger un peu l'effort de réflexion fait ici pour unifier la proposition biblique et rendre raison du choix du « souffle » comme analogie majeure, en montrant qu'il y a dans la Bible une hiérarchie entre les effets de ce « souffle » : dynamisme, unification, amour. Ainsi les formes qu'il revêt se spiritualisent à mesure que le plan divin se développe et s'intériorise. Le dynamisme originel brut de l'action pneumatique devient dynamisme unifiant, puis dynamisme unifiant dans l'amour. Ceci permettrait en conséquence de mieux saisir la nécessité et l'admirable homogénéité avec la proposition biblique des deux intuitions théologiques qui commandent, comme le montre très bien le P. Henry, la recherche de l'Église : d'une part le mystère trinitaire est toujours à contempler en fonction *de la fécondité bienheureuse* de l'essence divine, donc à partir de l'unité; et d'autre part *l'amour est la seule façon de récapituler* tout ce qui nous désigne les propriétés du Saint-Esprit. On relèvera la justesse de ce qui est dit sur le *Filioque*. Peut-être le dilemme saint Anselme — Richard de Saint-Victor, c'est-à-dire le choix à faire entre le Saint-Esprit envisagé seulement comme amour du Père pour l'objet de sa bonté, ou le Saint-Esprit envisagé comme amitié, amour réciproque du Père et du Fils, eût-il mérité un plus long examen tant il est source décisive de lumière pour la querelle du *Filioque;* et le fait que saint Thomas ait voulu maintenir les

ux théories comme étant complémentaires est significatif.

Avec cette théologie du Saint-Esprit, c'est de fait une vraie théologie de la sainte Trinité qui nous est donnée ici. Ceci est normal. Et on ne peut que conseiller à tous ceux qui en abordent l'étude de s'y reporter. Ils y trouveront, exactement situés et de façon *réelle* : la nécessité des relations pour éviter l'hérésie, la vraie façon de poser le rapport du Père et du Fils, une juste insistance sur le réalisme des appropriations, le sens d'une morale de « l'image » de Dieu, le rôle des missions divines et une excellente analyse de la liberté chrétienne. Puisse l'Esprit susciter telles études de vraie théologie.

B. Bro.

J.-F. BONNEFOY, o.f.m. : *La primauté du Christ selon l'Écriture et la Tradition.* Herder, Rome, 1959, 467 pp.

Le regretté P. Bonnefoy s'est fait jusqu'au dernier jour le défenseur infatigable des thèses scotistes sur la primauté du Christ. Certes, la primauté du Christ dans l'univers est une donnée de foi qui s'impose à tout théologien, fût-il scotiste ou non. Mais l'accord ne se fait plus quand on en vient à préciser la nature et les conséquences de cette primauté. Pour le P. Bonnefoy, il s'agit d'une primauté absolue et universelle, qui s'étend à l'ordre naturel aussi bien qu'à l'ordre surnaturel, au monde angélique aussi bien qu'aux mondes matériels et humains. Enfin et surtout, cette primauté de fait implique nécessairement que le Christ soit le *premier voulu* dans l'ordre des intentions divines. Un dossier de plus de quatre cents pages sur la primauté du Christ dans l'Écriture et la tradition doit confirmer le caractère irréfutable et définitif des thèses avancées par le P. Bonnefoy. En dépit de la riche documentation mise en œuvre, on est un peu inquiet de la méthode exégétique de l'auteur quand on voit les conclusions auxquelles aboutit son enquête dans les livres sapientiaux. Les textes de l'Ancien Testament relatifs à la Sagesse ne sont pas à entendre d'un attribut divin personnifié; il ne s'agit même pas du Verbe incréé, il s'agit toujours du *Verbe incarné,* même quand il est fait mention explicite de la loi comme dans le Siracide. Le P. Lagrange était moins généreux. Mais il est vrai que le P. Bonnefoy tient sa conception du sens *littéral* comme erronée (p. 116). Dommage qu'il ne nous expose jamais clairement sa propre conception! S'il nous disait tout de suite que le livre de la Sagesse ou celui des Proverbes doivent nous prouver que « le Christ a mérité la création de l'univers », tout deviendrait plus clair. Mais alors, quel exégète ne risque pas d'être trop minimisant?

On suivra plus volontiers le P. Bonnefoy dans son commentaire des grands textes des Colossiens et des Éphésiens sur la primauté du Christ. Les thomistes ont souvent interprété trop vite dans leur sens les versets relatifs à la primauté cosmique du Christ : ils diront qu'il s'agit du Christ selon la nature divine. En fait, il s'agit bien de la primauté du Christ comme Verbe incarné, et les meilleurs exégètes nous rendent attentifs au fait que saint Paul ne dissocie pas l'unité de la Personne historique du Christ, même s'il distingue bien ses divers états d'existence. Mais ayant montré la *primauté d'excellence* du Christ sur tout le créé, tant au titre de sa divinité que de sa résurrection, le P. Bonnefoy demande à l'Écriture ce qu'elle ne peut prouver, à savoir la *primauté absolue et inconditionnelle* du Christ dans l'ordre des intentions divines. Ici, c'est l'*a priori* scotiste qui commande la lecture des textes : le Christ étant le plus parfait doit être le *premier voulu,* qu'il y ait ou non le drame du péché. Le P. Bonnefoy ne parvient pas à concevoir que le Christ puisse être effectivement la fin de la création sans être nécessairement la fin de l'acte créateur. C'est

pourtant cette formulation, même dans ce qu'elle a d'imparfait, qui nous semble la plus respectueuse de tout le Donné révélé, à la fois dans ce qu'il dit et dans ce qu'il ne dit pas.

Le P. Bonnefoy rejette comme « anthropocentrique » toute théologie qui resserre trop les liens entre incarnation et rédemption. On pourrait se demander au contraire si la théologie dont il fut l'illustre champion ne finit pas par faire de l'Incarnation quelque chose de trop naturel. Je sais qu'il aura des adeptes fervents aujourd'hui parmi ceux qui veulent à tout prix prendre une vue satisfaisante du Plan divin, où le Christ apparaît comme la fin nécessaire de l'histoire. Mais je me demande si la soumission à la Parole de Dieu ne réclame pas de nous plus de modestie face au dessein insondable de Dieu.

J. Geffré, o.p.

Catholicisme, hier, aujourd'hui, demain. Fascicule 20 : Histoire-Hyvernat. Letouzey, Paris, 1959; 20 NF.

Ce fascicule, qui s'ouvre par les dernières colonnes du magistral article consacré par le P. Congar à la signification chrétienne de l'histoire, nous apporte ensuite une substantielle présentation des œuvres marquantes d'histoire ecclésiastique (A. Jarry) et des problèmes que pose l'histoire sainte (J. Trinquet). Relevons également sous le mot « Homme » un ensemble fort intéressant d'études sur les aspects divers de l'anthropologie, un examen attentif de la formule « Hors de l'Église pas de salut » et de la doctrine qu'elle veut exprimer (Y. Congar). Les mots Homélie, Huiles, Humanisme et Humanité, Hymnes, sont également matière à des notices précises. Et bien entendu la biographie et l'hagiographie se taillent comme à l'ordinaire une part royale. Signalons au moins la notice dans laquelle le P. De Vooght condense ses longues recherches sur Huss (Jean). Et souhaitons que la publication de cette si importante encyclopédie réussisse enfin à s'accélérer.

I.-H. Dalmais.

André COMBES : *Essai sur la critique de Ruysbroeck par Gerson.* Tome III. *L'évolution spontanée de la critique gersonienne* (1re partie). Librairie Vrin, Paris, 1959; 328 pp.

Célèbre gersonisant, M. l'abbé Combes éditait l'an dernier le *De mystica theologia* (Padoue, Thesaurus mundi, 1958), noble texte qui révèle en Gerson tout ensemble le spirituel et l'universitaire. Mais se poursuit aussi la révision du procès intenté par Gerson à Ruysbroeck. Le tome I, paru en 1945, en produisait les pièces; le tome II, en 1948, analysait la première de ces pièces : *l'Epistola I* adressée par Gerson au chartreux Barthélemy Clantier. Le tome III s'attache à une période où la pensée de Gerson évolue spontanément : celle qui va de *l'Epistola I* à l'apologie de Ruysbroeck issue de Groenendael. Du tome III voici la première partie consacrée au sermon *A Deo exivit*. La deuxième partie analysera trois autres textes : les *Notulae* qui montrent Gerson aux prises avec le Pseudo-Denys, *l'Annotatio*, où il déclare ses sources, enfin le *De mystica theologia* qui permet d'atteindre en Gerson le théologien de la mystique. Combes commence par ébranler la chronologie de la vie et des œuvres de Gerson tentée par Mgr Glorieux et il nous semble y réussir assez bien. Très poussée est l'analyse du sermon *A Deo exivit*, où se rencontre une critique de Ruysbroeck très semblable à la première, mais, faute d'un recours nouveau à *l'Ornatus*, rétrécie, desséchée, durcie. Alors que dans *l'Epistola I* Gerson regardait la contemplation comme un rapport exclusif de l'âme à Dieu, dans le présent ser-

tion, où perce une sorte de spiritualité de puissance, la contemplation est conçue comme une action cosmique opérant le rétour universel à Dieu par la médiation de l'âme. Ce n'est qu'avec le sermon *Ad Deum vadit* que Gerson, assuré désormais que l'amour l'emporte toujours sur la connaissance, regarde la théologie mystique comme la science propre du chrétien. Il a conquis un sommet. Il lui restera avec la *Mystica* à l'explorer. Nous rendons mal compte d'un ouvrage important, sans doute embrousaillé par une pensée trop sinueuse à notre gré, mais dont on ne peut qu'admirer la méthode et la rigueur scientifique. A voir Combes pulvériser les à-peu-près de M. Pourrat (Gerson aurait reproché à Ruysbroeck de ne pas s'être assez éloigné des erreurs averroïstes! Gerson aurait jugé peu sûre la doctrine de la *Lettre d'Or !*), tous ceux qu'irritent les généralisations faciles trouvent une sorte de revanche et d'apaisement. Nous avouons prendre grand intérêt aux lourds et implacables volumes dus au courage, à la ténacité et à la compétence de M. l'abbé Combes.

J.-A. ROBILLIARD.

Les malades. Choix de textes de Pie XII. Commentaires et documentation par J.-M. Robert, o.p. « Coll. « Documentation catholique. Qu'en pense l'Église ? » La Bonne Presse, Paris, 1959; 136 pp.; 4,2 NF.

Ce numéro spécial de la revue du « monde des malades » a trouvé place dans la collection « Qu'en pense l'Église ? », et cela pour sa plus grande diffusion. Voilà une initiative des plus heureuses, car il faut que ce petit livre soit connu et diffusé non seulement parmi les malades, mais aussi parmi les prêtres et tous ceux qui de loin ou de près approchent le monde des malades.

La maladie, qui est une des formes — et non la moindre — de la souffrance humaine due au péché, pose à l'heure actuelle de trop graves problèmes pour ne pas accueillir avec joie et empressement ce qui peut nous donner lumière sur le mystère de l'homme malade dans son corps et souvent aussi dans son esprit, mais devant, par sa vocation d'enfant de Dieu, se sanctifier lui aussi dans sa personne et dans l'Église, malgré et avec sa maladie. D'autre part les interférences sociales sont trop graves, elles aussi, devant les progrès de la science pour ne pas avoir besoin d'un guide sûr qui sache, sinon donner des solutions toutes faites, au moins orienter d'une façon certaine l'attitude chrétienne devant les solutions que l'on peut et que l'on doit apporter dans le soin des malades.

Nous pensons que ce livre apportera ce que nous désirons, tant par les extraits des discours de Pie XII que par la remarquable introduction du P. Robert où il esquisse, trop rapidement à notre gré, des jalons pour une saine théologie de la maladie et du malade qui ne soit ni du dolorisme ni du refus, mais une acceptation vraie et lucide à l'intérieur d'un état qui est alors assumé et transformé dans une vision authentiquement chrétienne parce que fondée sur la foi, l'espérance et la charité dans toutes leurs dimensions. Ces jalons seraient à approfondir par des théologiens.

Un chapitre terminal intitulé « L'Église et les malades en France » sera pour beaucoup une révélation de ce qui s'est déjà fait et une aide à poursuivre la tâche qui est immense sur tous les plans, mais qui, étant tâche d'Église, doit se résoudre avec l'aide de tous, malades et bien portants. Un livre riche de promesses qu'il faut répandre et approfondir et dont nous remercions l'auteur qui s'est donné tout entier au monde des malades pour le révéler à lui-même et l'aider à être d'Église.

P. FRANCESCHINI.

JOSEPH THOMAS, s.j. : *La résurrection.* Éd. de l'Épi, Paris, 1959; 122 pp.; 450 fr.

PAUL BOURGY, o.p. : *La résurrection du Christ et des chrétiens.* Coll. « Études religieuses ». La Pensée Catholique, Bruxelles, 1959; 80 pp.; 375 fr.

JOSEPH COMBLIN : *La Résurrection.* Éd. Universitaires, Bruxelles, 1959; 216 pp.; 750 fr.

En 1959 le thème du pèlerinage des étudiants à Chartres était : « Je suis la résurrection ». Le P. Thomas, aumônier des Grandes Écoles, a voulu donner aux pèlerins quelques sujets de réflexion sur ce dogme central du christianisme. Il le fait de façon allante, un peu lyrique, bien faite pour intéresser et passionner des jeunes. Mais ce lyrisme même entraîne certaines imprécisions de langage et néglige peut-être certains moyens termes. Peut-on dire, par exemple, que « Dieu se contente de capituler devant la volonté humaine » (p. 40), que notre corps ressuscité « sera sous tous les rapports la négation du premier » (p. 94), que l'action du Christ « dès ici-bas produit la vivification ou l'endurcissement » (p. 99)? Il suffirait de quelques nuances d'expression pour corriger ces affirmations trop abruptes et garder à cette synthèse claire et accessible, dont certaines parties — la deuxième surtout — sont excellentes, ses réelles qualités.

La brochure du P. Bourgy reprend l'essentiel de prédications faites à Bruxelles pour le « carême des Jeunes », et tente une synthèse de la vie chrétienne à partir du mystère de Pâques. Très classique, faisant largement appel aux textes de la Bible, elle montre les dimensions réelles, humaines et cosmiques de la résurrection du Seigneur, dimensions qui atteindront toute leur plénitude lors de la parousie.

La troisième étude est l'œuvre d'un prêtre belge, actuellement professeur de séminaire en Amérique du Sud, œuvre encore juvénile, mais originale et vigoureuse et qui témoigne d'un sens théologique très sûr.

Au matin de Pâques le monde nouveau a fait irruption parmi nous; il est à la fois transcendant à notre monde et en continuité avec lui, car le Christ renouvelle toutes choses et, en même temps, parfait la première création. De ces deux caractères opposés naît une tension qui caractérise toute la vie de l'Église et celle de chaque chrétien. Il faut œuvrer dans le monde actuel tout en n'y étant pas, demeurer loyalement ici-bas alors qu'on est déjà engagé dans l'éternité : exigence qui est une mort continuelle, mais qui fait participer pleinement à la vie du Seigneur ressuscité.

Inspiré et vivifié par un contact personnel et profond avec l'Écriture Sainte et la liturgie, comme par le souci apostolique du monde à gagner au Christ, ce livre remarquable met en relief le caractère fondamental du mystère pascal dans l'économie chrétienne.

M.-L. T.

Cardinal NEWMAN : *Choix de pensées,* extraites de ses œuvres. Traduites par Denys GORCE. Coll. « Théologie, pastorale et spiritualité ». Éd. Lethielleux, Paris, 1958; 148 pp.; 600 fr.

On ne peut souhaiter mieux, comme introduction à la spiritualité de Newman, que ce bref florilège. Les divers aspects d'une pensée toute ouverte sur le mystère de Dieu, sur le monde invisible, et cependant très proche du réel, très attentive à la vie, sont bien présentés. Ce petit recueil nous livre une réflexion tout emplie de détachement, de pureté. On regrette seulement la brièveté des citations, qui fait perdre un peu l'intensité de la méditation newmanienne. Mais on se réjouira spécialement de pouvoir lire en français celui qui est l'un des maîtres spirituels de notre

temps, au moment où vient de s'ouvrir le procès d'introduction de sa cause.

B. DUPUY.

P. ÉTIENNE DE SAINTE-MARIE, o.c.d. : *Conversation avec Dieu.* 2e éd. Éd. Beyaert; 120 pp.; 285 fr.

Sous une forme familière, ce petit livre montre la nécessité de la prière et la définit comme un dialogue inspiré par l'amour. Dialogue qui n'est pas toujours facile, il faut y apporter un cœur purifié et un esprit pacifié, s'aider parfois d'un livre, mais savoir dépasser l'ordre de la connaissance intellectuelle, s'armer de courage et de patience pour tenir bon à travers sécheresses et dégoûts, jusqu'au jour où le Seigneur fera boire aux eaux vives. Un chapitre encore inédit en France du livre de Peter Lippert : *Einsam und Gemeinsam,* termine cette étude.

M.-L. T.

GERALD VANN, o.p. : *The Paradise Tree.* Collins, London, 1959; 320 pp.

Dieu conçoit le monde dans le Verbe. Le Verbe est donc l'exemplaire des créatures. Celles-ci doivent se conformer au Verbe dans la réalisation de leur destinée. Cet exemplarisme est, d'ailleurs, immanent à la création. De là tout le symbolisme qui s'y trouve contenu. Telles sont les idées maîtresses du livre, développées dans le premier chapitre. Ces idées sont ensuite mises en œuvre à propos de l'imitation du Christ, de l'obéissance aux commandements de Dieu et des sacrements. En chacun de ces domaines, l'exemplarisme trouve une expression symbolique qu'il faut se garder de négliger, sous peine d'appauvrir la vie chrétienne. La seconde partie du livre est consacrée à la messe. Il va sans dire que le symbolisme s'y trouve constamment présent. D'après cette courte esquisse, on peut entrevoir combien ce livre est suggestif et enrichissant pour la vie spirituelle.

R.-L. O.

A. DONDEYNE et J. GIBLET : *Christianisme et vérité.* Coll. « Études religieuses ». La Pensée Catholique, Bruxelles, 1959; 68 pp.

Cette plaquette, qui nous paraît fort intéressante, a été rédigée pour la campagne d'année des mouvements apostoliques belges sur le thème : « Être vrais ». Dire aux chrétiens ce qu'est pour eux la vérité et comment ils doivent y conformer leur vie n'est pas inutile, loin de là; aussi les auteurs se sont appliqués à montrer la sainteté de la vérité d'après l'Écriture et l'attitude fondamentale du chrétien devant la vérité même profane. Nul doute que ce guide oriente la réflexion de ses lecteurs vers une meilleure compréhension de ce que devrait être l'attitude de tout chrétien, « être vrai ».

P. F.

BIBLE

JACQUES HERVIEUX : *Ce que l'Évangile ne dit pas.* Coll. « Je sais — je crois ». A. Fayard, Paris, 1958; 160 pp.; 350 fr.

Les collaborateurs d'une série telle que « Je sais — je crois » se trouvent parfois dans une situation douloureuse, s'ils ont à refaire de leur mieux tel ou tel ouvrage très bien fait par un autre, mais dont la présence est nécessaire dans leur série. Ce n'est pas le cas de M. l'abbé Hervieux, à qui est échu un sujet neuf, au moins à ce niveau de vulgarisation. Nous avions déjà l'essen-

tiel des textes dans le recueil de M. Amiot (Fayard), quelques passages chez le P. Hamman (Ictus, 2; éd. de Paris). Mais ici la pensée de l'auteur était de présenter le contenu de ces textes, en un inventaire qui dépasse l'énumération des détails pittoresques et mettre en valeur, dans la mesure du possible, ce que tous ces écrits peuvent véhiculer de vérité chrétienne. Il répartit les données recueillies en trois chapitres. Après l'histoire de Marie Vierge et Mère (11-76), les enfances de Jésus (77-97), la vie publique du Christ (99-136). Le premier chapitre abonde en détails, le troisième est le moins homogène, touchant les paroles non canoniques de Jésus, les évangiles des sectes, les Actes et Apocalypses apocryphes. D'un bout à l'autre on sent la préoccupation de discerner ce qui est juste ou piété louable et ce qui relève des tendances suspectes. Les chapitres très courts sont d'une lecture attrayante; aucun terme difficile n'est employé sans être expliqué. La conclusion sur « rejet et valeur des apocryphes » rejoint le problème posé implicitement dès l'avant-propos. Le Tradition de l'Église et « les plus vénérables traditions », est-ce synonyme? Les chrétiens d'aujourd'hui sont encore curieux de tout ce que les textes canoniques ne disent pas; à eux encore il faut rappeler que le seul objet de la foi est la Parole de Dieu, et de tout ce fatras, touchant ou déplaisant, les aider patiemment à extraire les parcelles d'authentique vérité divine qu'il peut charrier. Ce petit livre aidera à opérer un tel triage.

L.-M. Dewailly.

L'Évangile de Jean. Coll. « Recherches bibliques ». Desclée de Brouwer, Paris-Bruges, 1958; 260 pp.; 1,80 NF.

Ce nouveau volume des « Recherches bibliques », auquel ont collaboré la plupart des grands noms de l'exégèse biblique catholique contemporaine, donnera un aperçu des plus vivants et des mieux informés sur le renouvellement de l'interprétation du quatrième évangile où concourent les travaux les plus récents. Malgré son caractère scientifique, il nourrira chez tout lecteur pourvu d'une certaine culture biblique une méditation rajeunie des écrits johanniques.

Louis Bouyer.

F.-M. BRAUN, des Frères prêcheurs : *Jean le Théologien et son évangile dans l'Église ancienne.* « Études bibliques. » Éd. Gabalda, Paris, 1959. — H. van den BUSSCHE : *Le discours d'adieu de Jésus,* « Bible et vie chrétienne ». Casterman-Maredsous, Paris, 1959. — H. van den BUSSCHE : *L'évangile du Verbe,* « Études religieuses ». Éd. La Pensée Catholique, Bruxelles, 1959.

Ces trois livres, à des titres divers, peuvent nous aider grandement dans une réévaluation de l'évangile de Jean qui est un des faits les plus remarquables qui résulte des travaux exégétiques contemporains. Pour autant, c'est une des plus grandes sources de la spiritualité chrétienne de toujours qui se trouve dégagée d'un fatras qui l'obstruait.

Le grand livre du P. Braun, d'abord, examine minutieusement, sur la base des plus récentes découvertes archéologiques en particulier, ce préjugé unanime de l'exégèse du XIX[e] siècle, d'après lequel l'évangile johannique ne pourrait être que tardif, et le produit d'une première contamination du christianisme par l'hellénisme. Soumis à des critères rigoureux, on peut dire qu'il ne subsiste rien d'un préjugé qui n'était que le produit d'une imposition sur l'histoire d'un schéma hégélien *a priori.* Mais, mieux situé, grâce à ces recherches, dans son contexte littéraire et historique, le quatrième évangile se prête à une redécouverte du plein

et du vrai sens de tous ses thèmes et de son horizon spirituel. On connaît suffisamment la manière, patiente et pénétrante, du P. Braun pour deviner quel enrichissement ce livre peut apporter à la méditation de saint Jean.

Moins originaux, mais nourris de cette science exégétique solide et nuancée qu'un travail comme celui du P. Braun présente sous son meilleur jour, les travaux de M. van den Bussche sont de ces modestes guides qui ne prétendent qu'à guider pas à pas le lecteur le plus ordinaire des évangiles (il s'agit, dans le second des petits volumes mentionnés, des chapitres 1 à 4 de saint Jean). Il le fait fort bien, discrètement et efficacement. On relèvera au passage quelques réflexions pertinentes sur l'outrecuidance de ces critiques qui bouleversent l'ordre des textes, simplement pour qu'ils s'adaptent mieux à leur idée de ce que l'évangéliste a voulu dire. Par contre, on trouvera un peu minimisante, sans doute, après les travaux de Cullmann, sa position sur la place des sacrements chez saint Jean.

Louis Bouyer.

Jean LALOUP : *Bible et Classicisme*. Casterman, Tournai-Paris, 1958; 299 pp.; 750 fr.

Les deux mots du titre s'affrontent sur une couverture d'une dissymétrie heurtée à dessein. Le second terme doit s'entendre avec assez d'élasticité : il ne désigne pas strictement les humanités gréco-latines, mais ces « conceptions que nous croyons chrétiennes alors qu'elles dérivent du paganisme antique » (p. 8), de sorte qu'on passe, par exemple, d'Hésiode et Socrate à notre XVII^e siècle, à Nietzsche ou Gide. Entre ce monde de pensée et le monde biblique, la comparaison se poursuit : le monde, l'homme, Dieu; l'histoire, le salut, la société; la vie, l'amour, la mort. L'auteur n'a pas de peine à marquer les contrastes, et l'on aurait l'impression d'une opposition systématique s'il n'avait d'abord protesté de son respect pour la pensée classique. En tout cas le dernier chapitre, « Au carrefour » (pp. 269-287), formule nettement la façon dont il envisage la « tension » entre ces « deux sagesses irréductibles, encore que nécessaires, l'une et l'autre, à toute pédagogie chrétienne » (p. 272). Il apporte de bons points de repère soit à ceux qui sont chargés de pousser les jeunes, aux parents, aux enseignants, soit à ceux qui sucent ou ont sucé le lait de l'Antiquité sans même songer à la confronter à la Révélation. Par endroits les accusations semblent rapides, faute de référence aux auteurs anciens allégués : à chacun d'enrichir méthodiquement le dossier. Le hasard des lectures d'été m'a fait prendre garde que Corneille était un peu malmené plusieurs fois, alors que j'avais trouvé dans le *Corneille* des « Écrivains de toujours » des réflexions nuancées sur son inspiration chrétienne. Même à notre époque atomique, nous devons énormément au « classicisme » : sans renier cet atavisme, sans nous faire sémites (p. 291), nous nous aiderons des critères de M. l'abbé Laloup pour mettre chaque valeur à sa place sous la lumière de la foi.

L.-M. Dewailly.

PAUL-MARIE DE LA CROIX, o.c.d. : *L'évangile de Jean et son témoignage spirituel*. Desclée de Brouwer, Paris, 1959; 590 pp.

On sait la méthode mise ici en pratique. Le succès du volume précédent sur l'Ancien Testament l'a manifesté. Sa qualité est de ne pas se borner à une exégèse trop littérale. « Témoignage spirituel », dit le titre. Il satisfera ceux qui n'ont pas encore abordé saint Jean, et le leur fera aimer. Et l'on ne peut que s'en féliciter. Mais est-il permis de

souhaiter que les progrès actuels des études johanniques nous rendent plus exigeants, et que le « spirituel » soit acquis avec plus de rigueur, même biblique, et encore plus de vrai labeur théologique ? Ce ne le rendra que plus proche et plus actuel.

G. B.

Adrian HASTINGS : *Prophet and witness in Jerusalem.* Longmans Green and Co, Londres, 1958; 200 pp.; 16 sh.

L'auteur de ce petit livre veut mettre en lumière le message caractéristique que saint Luc s'est proposé de transmettre tant dans son évangile que dans les Actes des Apôtres. Les témoins du Christ, et Jésus lui-même, y sont présentés comme menant à son plein accomplissement la vocation prophétique telle qu'elle s'était manifestée en Élie. Alors que pour Matthieu et Marc Élie était un précurseur, figure de Jean-Baptiste, il est pour Luc une figure du Christ lui-même. C'est dans cette perspective qu'il faut comprendre certains traits caractéristiques de la pensée de Luc : Jérusalem représente à ses yeux l'Israël politique, persécuteur des prophètes. Mais après que Jésus aura été glorifié, les apôtres, et plus que tous Paul, le témoin par excellence, rejetés eux aussi de Jérusalem, iront porter aux nations le message du salut. Il apparaît clairement en Paul que l'Église du Christ est, constitutionnellement, missionnaire. Et c'est pourquoi Luc attache une telle importance à l'Esprit-Saint qui fonde ce témoignage et dirige la mission.

On ne suivra peut-être pas l'auteur dans tous les détails de son interprétation; on ne sera peut-être pas convaincu par la place qu'il croit reconnaître à Simon de Cyrène, identifié à Simon le Noir, l'un des prophètes antiochiens, ou à Jeanne, la femme de Chuza. Mais ces pages alertes, mûries au séminaire romain de la Propagande, méritent de retenir l'attention de tous ceux qui s'interrogent sur la théologie missionnaire et sur ses bases scripturaires.

I.-H. D.

Saint PAUL : *Épître aux Romains.* Traduction et commentaire par le P. Huby. Nouvelle édition par le P. Lyonnet. Coll. « Verbum Salutis », X. Beauchesne, Paris, 1957; 644 pp.

Persuadé, à juste titre, que le commentaire de l'*Épître aux Romains* composé naguère par le P. Huby garde toute sa valeur, le P. Lyonnet le réédite tel quel. Il se contente de lui ajouter une centaine de pages, soit pour compléter des indications bibliographiques, soit pour proposer, sur tel ou tel verset, des interprétations différentes de celles du P. Huby. On sera particulièrement reconnaissant au P. Lyonnet d'avoir reproduit dans ce volume, en le modifiant quelque peu, un article remarqué qu'il avait publié en 1956 dans les *Recherches de Science religieuse* sur le péché originel d'après le chapitre 5 de l'*Épître aux Romains.*

Comme la plupart des volumes de la collection « Verbum Salutis », l'ouvrage des PP. Huby et Lyonnet est accessible au lecteur cultivé non spécialiste et pourtant il sera lu aussi avec intérêt par les exégètes.

R. Beaupère.

Marcel SIMON : *St Stephen and the Hellenists in the Primitive Church.* Longmans, Green and Co, Londres, 1958; 130 pp.; 15 sh.

Invité par le collège Oberlin (Ohio) à donner une série de « Haskell Lectures », le doyen de la Faculté des Lettres de Strasbourg a choisi d'étudier le difficile problème posé par l'activité d'Étienne et des « Hellénistes » aux origines de l'Église. Il estime à la suite de

O. Cullman, que le nom d' « Hellénistes » désignerait non des Juifs de langue grecque, mais une secte considérée par le judaïsme orthodoxe d'inspiration pharisienne comme contaminée par l'athéisme païen en raison de son opposition au culte du Temple. En l'absence presque complète d'autres sources d'information, l'auteur tente de reconstituer leur théologie au travers du discours d'Étienne dans lequel il croit reconnaître une intention de réformer le judaïsme en le ramenant à la simplicité mosaïque, attitude qu'il compare à celle des Réformateurs du XVIe siècle. Certains « Hellénistes », dont Étienne est le protagoniste, se seraient ralliés à Jésus en raison de sa proclamation de la caducité du Temple, mais sans percevoir clairement tout ce que comportait de nouveauté le message qui instituait un temple spirituel. Aussi certains de ses disciples seraient-ils retombés dans un judéo-christianisme étroit tandis que d'autres, à Antioche surtout, auraient préparé les voies à saint Paul.

Le caractère de ses conférences ne permettait pas à M. Simon d'établir de manière détaillée les fondements de sa thèse. Il n'a pu que poser un certain nombre d'indices qui méritent d'être attentivement considérés. On appréciera son souci de sauvegarder le caractère historique du récit des Actes tout en estimant que saint Luc aurait, dans une intention apologétique, souligné les analogies entre la passion d'Étienne et celle de Jésus, ainsi que la vision du Seigneur qui authentiquait le témoin.

I.-H. D.

JEAN DORESSE : *Les livres secrets des Gnostiques d'Égypte.* II : *L'Évangile selon saint Thomas* ou les Paroles secrètes de Jésus. Plon, Paris, 1959; 244 pp.; 900 fr.

Le grand public a été beaucoup plus renseigné sur les découvertes de la mer Morte que sur celles de Nag Hammadi ou de Khénoboskion (le site est au dernier grand coude du Nil, environ à 500 kilomètres au sud du Caire). On a retrouvé là en 1945 toute une « bibliothèque » d'une bonne quarantaine de manuscrits coptes ayant appartenu sans doute à une communauté gnostique. Jean Doresse a déjà présenté cette découverte, dont il a été l'un des acteurs, dans un premier volume; le texte présenté dans le second volume que voici n'est pas du tout gnostique, c'est un évangile apocryphe dont le nom et certains passages étaient connus depuis toujours. On lira dans l'introduction quel est l'intérêt de ce texte important. On en trouvera ensuite le texte (98-110). Ce sont 118 « paroles de Jésus », mises bout à bout sans aucun lien interne apparent. En note se trouvent les passages déjà connus en grec par les fameux Lozia d'Oxyzynque (ce qui constitue du même coup le « corrigé » de tous les essais de restitution, et il y en eut plus d'un). Le commentaire qui suit annote successivement chacun des 118 numéros en multipliant les comparaisons éclairantes. Un tableau final (236-240) reprend tous les parallèles évangéliques : il s'y avère que trente-huit paroles seulement sont sans rapport avec les évangiles, et c'est dans celles-là qu'il se glisse des traits de doctrine trouble. Finalement il s'agirait d'un texte non pas hérétique, mais né dans « un milieu d'une orthodoxie encore imprécise » (70; cf. 76-77). Espérons que peu à peu la lumière se fera plus vive sur ce texte et sur ceux qui l'accompagnaient.

L.-M. DEWAILLY.

LE CURÉ D'ARS

(cf. *La Vie Spirituelle,* juillet 1959, pp. 91-94)

MICHEL DE SAINT PIERRE : *La vie prodigieuse du Curé d'Ars.* Éd. Bonne Presse, Paris, 1959; 320 pp.
HENRI QUEFFÉLEC : *Ce petit Curé d'Ars.* Librairie A. Fayard, Paris, 1959; 258 pp.

Les « hommes de lettres » ne le sont généralement pas sans nous apporter au moins une assurance, celle de savoir bien administrer leur gloire. Rien n'a manqué à la publicité faite à l'ouvrage de Michel de Saint Pierre. Est-ce à dire que c'est la meilleure façon de servir l'hagiographie ? Certes, écrite moins rapidement que celle de La Varende (qui avouait n'avoir eu besoin que de huit jours), la « vie prodigieuse du Curé d'Ars » est plus sérieuse, plus documentée. On n'oserait cependant pas affirmer qu'elle nous apporte quelque réflexion neuve sur la sainteté du Curé d'Ars, et il est douteux que ses morceaux de rhétorique littéraire (par exemple les pages sur l'éloquence « crémeuse et fleurie » du P. Lacordaire, « art funeste », etc.) soient bien nécessaires pour nous faire aimer celui qui finalement nous intéresse parce qu'il fut un saint.

L'ouvrage de H. Queffélec se présente aussi comme l'hommage d'un écrivain destiné à nous donner « une impression qui rappellerait ce choc » des contemporains dans leur rencontre du Curé d'Ars. Les faits sont rappelés. Mais nous ne savons pas si Proust et Gide, auxquels en appelle l'auteur, sont les meilleurs guides pour nous amener à la rencontre d'un saint.

ALAIN ASSAILLY : *M. Vianney, Curé d'Ars, médium... ou médiateur ?* Préface de Jean Daujat. Les Productions de Paris, Paris, 1959, 232 pp.

Faut-il recommander ce livre à ceux qui seraient encombrés de faux problèmes sur la vie du Curé d'Ars et auraient besoin d'être convaincus qu'il y a meilleure voie d'accès à la sainteté que le pathologique... ? Malgré la bonne intention qui préside à cet ouvrage, quelle déception!

G. HUNERMANN : *Le vainqueur du grappin,* vie du saint Curé d'Ars. Traduit par l'abbé M. Grandclaudon. Éd. Salvator, Mulhouse, 1959; 304 pp.
JACQUES PAGNOUX : *Le plus imitable des prêtres,* saint Jean-Marie Vianney, patron de tous les curés. Éd. Saint-Paul, Paris, 1959; 176 pp.
Y. ESTIENNE : *Sur la route avec le Curé d'Ars.* Éd. Saint-Paul, Paris, 1959; 286 pp.

Ouvrages de piété, écrits dans la dévotion, pour faire aimer leur modèle. Chaque tempérament le reconstruit à sa façon... Heureusement, il reste ses paroles, qui demeurent, et les faits, encore trop proches pour ne pouvoir pas être déjà modifiés.

D. PÉZERIL : *Pauvre et saint Curé d'Ars.* Éd. du Seuil, Paris, 1959; 312 pp.
A. RAVIER, s.j. : *Un prêtre parmi le peuple de Dieu, le Curé d'Ars.* Éd. Guy Victor, Paris, 1959; 80 pp.

Enfin un livre digne de ce centenaire. Et sans doute l'un des rares qui resteront. A côté des autres biographies, l'on ne saurait trop recommander l'ouvrage de M. l'abbé Pézeril. Il fait honneur à l'hagiographie. Nous n'assistons pas simplement à un déballage des faits plus ou moins bien racontés selon les options ou le goût d'historiographes d'occasion, mais à une interrogation de ces faits,

et une interrogation menée de l'intérieur de l'histoire de cette vie de grâce. Sans doute, seul un prêtre pouvait mener à bien cet interrogatoire. Il s'agit bien ici de retrouver un itinéraire où l'histoire est suivie pas à pas avec une exactitude rarement dépassée, l'information est précise et trouve sa vérité par le souci d'intégrer les faits dans le complexe vivant de leurs antécédents et de leurs conditions. Bien des épisodes reçoivent ainsi leur vrai sens parce qu'ils sont d'une part replacés comme moment d'un mouvement vivant qui les dépasse et d'autre part interprétés en fonction d'une sainteté en progrès, et non pas simplement collectionnés à partir d'à priori sur l'histoire contemporaine, sur l'extraordinaire ou sur une sainteté installée dès le berceau. Nous pensons, entre autres, à ces tournants de la vie du Curé d'Ars : les dénonciations, la nomination de l'abbé Raymond et sa propre démission, l'installation de la Providence, etc. Pas besoin d'artifice extrinsèque, la réalité suffit. On lira avec soin les pages sur le rigorisme du Curé d'Ars, sur sa conception du péché mortel, etc. Soulignons-les, car presque toujours ce problème est traité par prétérition. L'abbé Pézeril lui donne sa vraie place et reconnaît très justement : 1) l'excuse à chercher dans les insuffisances théologiques des professeurs qui formèrent le Curé d'Ars; 2) les correctifs qu'il apportait aux outrances oratoires du début (proches parfois de l'erreur théologique) par ses déterminations et conseils privés au confessionnal (on ne devra donc pas isoler les pages 114 et suivantes des pages 165-166, 209, 236, etc.). Il semble cependant qu'il faut insister ici sur deux points. Si l'on évoque quelque insuffisance théologique du Curé d'Ars (par exemple, p. 96) il faut prendre autant de soin pour montrer sa très grande justesse sur tant d'aspects du mystère chrétien. Il serait facile de s'arrêter sur certaines outrances, mais ce serait risque de déséquilibre, quand, par ailleurs, son enseignement retrouve la plus pure sève chrétienne (voir à ce sujet *La Vie Spirituelle,* mai 1959, pp. 482-508). Il faut aussi prendre garde de bien rétablir la vérité sur l'intelligence du Curé d'Ars. Mgr Trochu l'a montré au sujet des examens scolaires, en rappelant que très souvent ils avaient lieu *en latin...* Bon nombre d'ecclésiastiques d'aujourd'hui risqueraient peut-être les mêmes insuccès... Limites scolaires peut-être, contemplatives et théologiques, n'osons pas l'affirmer trop vite; quant à l'intelligence concrète des situations pastorales, sûrement non (voir l'excellente analyse de B. Nodet dans *La Vie Spirituelle,* mai 1959, pp. 519-529). Enfin il est indispensable d'obliger tout lecteur du Curé d'Ars à n'en pas rester aux textes des sermons qui ne recouvrent que les neuf premières années, mais à toujours se rapporter aux catéchismes. Un regret : comment l'éditeur n'a-t-il pas pris les moyens de compléter cet ouvrage par les index chronologiques et les têtes de chapitres auxquels le lecteur a droit ? (Et une bibliographie plus sérieuse.)

Sur un ton beaucoup plus facile, proche de la conférence et sans le souci exact de retrouver l'itinéraire spirituel du saint, et donc avec beaucoup moins d'originalité, le P. Ravier essaie de nous montrer la source de cette sainteté : une vie intégralement sacerdotale. Sans avoir la profondeur des réflexions de L. Lochet sur le même sujet (cf. *La Vie Spirituelle,* mai 1959, pp. 461-481), ces pages feront du bien par leur simplicité et le rappel de l'essentiel du sacerdoce.

*** *La confidente du Curé d'Ars.* Carnets inédits de Catherine Lassagne. Préface de Mgr Fourrey. A. Fayard, Paris, 1959; 208 pp.

Bernard NODET : *Le Curé d'Ars sur la foi du serment.* Dépositions des témoins du procès de l'ordi-

naire. Éd. Xavier Mappus. Le Puy, 1959; 200 pp.; 7,50 NF.

Décidément si l'année du centenaire nous a fait mieux aimer le Curé d'Ars, elle ne nous l'aura guère fait mieux connaître. Il s'en faut de beaucoup que comme pour celui des apparitions de Lourdes ce centenaire ait dévoilé des sources d'information nouvelle. Très peu de nouveaux documents, peu d'efforts théologiques. Et il y a grand risque que l'ensemble des parutions soient aussi vite oubliées qu'elles ont été vite élaborées! Il n'en est que d'autant plus nécessaire de signaler avec attention ce qui doit, avant tout autre livre, retenir le lecteur. D'abord les trois rédactions du *Petit mémoire sur monsieur Vianney,* excellemment préfacées par Mgr Fourrey, qui sont pour nous « la source la plus précieuse de la biographie du saint ».

Puis les dépositions des témoins du procès de l'ordinaire, qu'il faut désormais joindre au premier livre de l'abbé Nodet contenant les paroles du Curé d'Ars. Il ne pouvait pas nous être donné meilleure biographie, plus réelle, plus vivante que tous ces témoignages des contemporains. On y retrouve cette atmosphère des plus grands documents sur la sainteté, toujours « l'extraordinaire dans l'ordinaire », une vérité toujours humble et juste, même dans l'exceptionnel. On est ici très proche de témoignages comme ceux, par exemple, du procès de réhabilitation de Jeanne d'Arc.

L'année du centenaire s'est terminée sans que personne nous ait offert une réédition de l'admirable biographie, introuvable aujourd'hui, écrite par celui qui vécut avec le Curé d'Ars et que tout le monde a pillé — qu'on l'ait avoué ou non —, l'abbé Monnin. Pourtant elle aurait eu, elle aussi, forte chance d'être un succès de librairie..., mais elle aurait sans doute rendu plus inutiles bien d'autres publications.

B. Bro.

PROTESTANTISME

Berthe GAVALDA : *Le mouvement œcuménique.* Coll. « Que sais-je ? » P.U.F. Paris, 1959, 128 pp.

Cette plaquette, écrite par une protestante, nous offre une bonne information, une présentation claire et fidèle des divers aspects du mouvement œcuménique, une appréciation d'ensemble judicieuse sur l'avenir du mouvement. La brève bibliographie qui termine l'ouvrage se signale aussi par sa qualité. On regrettera toutefois que le chapitre relatif à la position catholique soit si sommaire (la « Conférence catholique pour les questions œcuméniques » n'est pas même citée. Signalons une belle méprise, p. 38; le « cardinal » Doellinger...). Les meilleurs auteurs sont indiqués, certes, mais on a préféré en juger par les documents disciplinaires que de chercher les lignes profondes de l'œcuménisme catholique qui peuvent se dégager des ouvrages récents ou d'autres déclarations du magistère (voir le livre récent de Gr. Baum : *That they may be one,* rec. *La Vie Spir.,* janvier 1960, p. 106). Il en ressort une impression un peu négative, si on compare aux bons chapitres relatifs à l'œcuménisme protestant. De ce côté, par contre, l'information et les jugements sont de tous points excellents. Il y a dans ce petit livre, en définitive, plus qu'on ne s'attend à y trouver : une limpide introduction et une remarquable analyse de la situation.

B.-D. Dupuy.

Martin LUTHER : *Œuvres,* tome VIII : Lettres. Éd. Labor et Fides, Genève, 1959; 218 pp.

Aucune étude, si profonde soit-

elle, ne peut nous dispenser de recourir aux sources mêmes. Les éditions Labor et Fides nous en donnent le moyen. Après l'édition de *l'Institution chrétienne,* elles nous offrent des traductions des œuvres majeures de Luther. Le tome VIII présente un choix de lettres de Luther. Le choix nous semble judicieux. Il est intéressant de faire la connaissance d'un Luther intime, de suivre ses luttes presque de l'intérieur. Les lettres du temps de la crise sont du reste bien plus intéressantes que celles de la vieillesse, qui nous révèlent un Luther un peu désabusé, parfois découragé, mais encore capable de redoutables réveils.

F. R.

Le Protestantisme français aujourd'hui. Rédigé sous la direction de Paul Conord. Préface de M. Boegner. Coll. « Les Bergers et les Mages ». Paris, 1959; 184 pp.

Dans la petite collection « Les Bergers et les Mages », qui présente à l'usage du public peu initié les divers aspects du protestantisme actuel, cette plaquette donne une vision d'ensemble de la vie protestante française. On peut y trouver de façon aisée dates historiques, statistiques, adresses, caractéristiques, et vocabulaire particulier du protestantisme. Quelques notes sur les expériences et les recherches présentes, sur la mission et sur l'œcuménisme ont été heureusement rassemblées. A propos de chaque institution indiquée, on eût aimé voir évoquer les personnalités attachantes qui les animent. Mais ce bref répertoire montre déjà que la chrétienté protestante de France est bien vivante.

B.-D. Dupuy.

H. STERGAARD-NIELSEN : *Scriptura sacra et viva vox.* Kaiser Verlag, München, 1957; 216 pp.

H. Stergaard-Nielsen, pasteur de Viborg au Danemark, a choisi comme sujet de thème de doctorat une question aujourd'hui brûlante dans les débats œcuméniques : l'autorité de l'Écriture, la conception des réformateurs, en particulier celle de Luther. Il le traite non en historien, mais en systématicien et en philosophe. La lecture en est ardue, mais l'étude mérite cet effort. Nous espérons en rendre compte d'ailleurs avec d'autres études similaires. Bornons-nous ici à résumer brièvement la thèse de l'auteur. L'originalité de Luther n'a pas consisté à réduire le nombre des autorités, il a fait valoir une conception radicalement nouvelle de l'Écriture. Il a conçu celle-ci non comme un recueil métaphysique nous livrant des connaissances objectives sur Dieu mais comme un dialogue inter-subjectif.

F. R.

E. PERCY : *Die Botschaft Jesu. Eine traditionkritische und exegetische Untersuchung.* C. W. K. Gleerup, Lund; 324 pp.

Le dernier ouvrage de l'exégète suédois Percy, *Die Botschaft Jesu,* fera date dans l'histoire de la critique néo-testamentaire. Faisant suite à trois ouvrages maintenant célèbres sur la formation de la théologie johannique (1939), sur la notion paulinienne de « corps du Christ » (1942), et sur les Épîtres de la captivité (1946), cette étude était particulièrement attendue, puisqu'elle avait pour objet la personne et le message de Jésus.

La méthode de Percy unit l'analyse littéraire des textes (critique des traditions) et la compréhension théologique (signification du message du Christ), de telle sorte que se trouve recherchée conjointement la réponse à deux questions : quelle conscience Jésus avait-il de sa mission salvifique ? son message est-il un message de salut ?

Nous nous devons de souligner le

mérite de cette étude attentive des textes évangéliques, conduite par le seul souci de fidélité à l'Écriture et exempte de présuppositions philosophiques. Sans doute ne pourrons-nous retenir les hésitations de l'auteur en certains passages où il conclut à une amplification de l'événement par le récit évangélique (par exemple : le baptême de Jésus, la tentation au désert), mais il faut le louer de son effort pour atteindre, à travers les symboles, le message apporté aux hommes.

Ainsi, dès les premiers chapitres, sommes-nous introduits au cœur du mystère du Christ. Son message n'est pas seulement la prédication de la pénitence, mais le don du salut. Le Royaume, annoncé actuellement au peuple juif, est dès à présent ouvert à toutes les nations; il n'est pas domination sur les peuples, mais victoire sur le démon. Cette nouveauté radicale est bien l'apparition d'un monde nouveau où le Christ, chef et législateur, s'impose beaucoup moins par une réinterprétation de la Loi que par la nouveauté de ses commandements : tout abandonner pour le suivre, aimer au point de partager ses biens avec les pauvres.

En un dernier chapitre, Percy étudie les textes qui manifestent la conscience messianique du Christ. La prédication de Jésus exprime sa conscience d'être le Messie avec une précision, toutefois, et c'est ici que l'auteur est très nouveau, à savoir que cette conscience va bien au-delà de ce que les juifs pouvaient mettre sous ce mot. Bien que cette thèse amène l'auteur à réduire excessivement la portée de la confession de Pierre à Césarée, le détail des analyses textuelles par lesquelles nous sommes amenés à reconnaître dans les déclarations de Jésus l'affirmation explicite de sa mission transcendante forme, malgré les lacunes que nous avons dites, une précieuse somme de l'exégèse protestante relative à ce problème.

B. D.

Ed. THURNEYSEN : *Le sermon sur la montagne.* Éd. Labor et Fides, Genève, 1958; 70 pp.

Ce bref commentaire d'un tenant de l'École dialectique est traduit de l'allemand. C'est un plaidoyer en faveur d'une interprétation christologique du Sermon sur la montagne : Jésus y est présenté comme le porteur du Royaume messianique avec sa nouvelle justice. Il accomplit pour nous la Loi nouvelle annoncée dans le Sermon. Ceci n'exclut pas — bien au contraire — la nécessité de notre obéissance. Mais cette obéissance est fondée sur la grâce : c'est d'ailleurs ce qui en fait l'obéissance réelle de l'homme réel, désobéissant et pécheur.

Ce petit livre protestant est d'une lecture enrichissante, bien que nous soyons un peu mal à l'aise devant la manière assez lourde dont l'interprétation christologique y est mise en œuvre.

R. Beaupère.

Olivier PRUNET : *La Morale chrétienne d'après les écrits johanniques.* P.U.F., Paris, 1957, 152 pp.; 8 NF.

Cette thèse de théologie protestante est fortement marquée par certains *a priori,* ceux qui dominent en particulier l'œuvre de Nygren. Elle n'en mérite pas moins une lecture attentive, par la qualité de ses analyses lexicographiques, et puis par la probité de sa réflexion. Touchant en particulier la doctrine johannique de l'*agapè,* l'auteur, sans oser critiquer à fond le schématisme abstrait des idées de Nygren, les rectifie fort judicieusement en mettant bien en lumière comment l'amour johannique est dominé par la perspective de la communion. Il est curieux que l'auteur semble ignorer que Nygren a lui-même ouvert la porte à un dépassement de ses propres conceptions précisément dans ce sens-là, par une

admirable étude intitulée *Reconciliation as an Act of God,* laquelle semble malheureusement avoir totalement échappé jusqu'ici à l'attention du public français, même protestant.

Louis Bouyer.

Wolfgang NAUCK : *Die Tradition und der Charakter des ersten Johannesbriefes.* J. C. B. Mohr, Tübingen, 1957; 192 pp.

Le P. Boismard, dans un article de *La Vie Spirituelle* où il reprenait la matière de deux articles techniques de la *Revue Biblique,* mettait en évidence le caractère baptismal, pascal de la première épître de Pierre. Il insistait également sur les rapprochements que l'on pouvait faire entre cette épître, celles de Jean et de Jacques, et certains passages des épîtres aux Éphésiens et aux Colossiens. Dans tous ces écrits, l'on retrouve en effet un certain nombre de grands thèmes qui faisaient l'objet de la catéchèse de l'Église primitive (purification, amour fraternel, nouvelle naissance, la parole sanctifiante, le renoncement, filiation, thème de l'espérance, etc.). Simultanément, mais en suivant des voies indépendantes, W. Nauck, dans une thèse très documentée, fortement charpentée et qui témoigne d'un vrai sens de l'Écriture, mettait en relief le caractère baptismal de la première épître de Jean, à tel point que l'on pourrait presque la désigner comme une homélie baptismale. L'ouvrage comporte aussi une analyse littéraire de l'épître qui rend croyable l'existence d'un écrit primitif qui aurait été repris par l'auteur lui-même pour écrire cette épître. Une confrontation de l'exégèse moderne avec celle de Luther est également très éclairante. L'on retiendra encore les rapprochements avec les écrits de Qumrân. Enfin signalons un excursus suggestif pour expliquer l'ordre curieux du verset des trois témoins (5, 7 ss) : esprit, eau et sang.

F. R.

Karl BARTH : *La preuve de l'existence de Dieu* d'après Anselme de Cantorbéry. Trad. française de Jean Carrère. Éd. Delachaux et Niestlé, Neuchâtel, 1958; 160 pp.; 935 fr.

Grâce au travail infatigable des Éditions Delachaux et Niestlé, nous possédons désormais en français un des textes les plus difficiles et les plus fondamentaux de K. Barth. Publié en 1931, cet ouvrage nous ouvre à l'intelligence de la méthode théologique qui sera à l'œuvre dans toute la Dogmatique. Le P. Bouillard n'hésite pas à comparer le rôle de « Fides quaerens intellectum » par rapport à l'œuvre théologique de K. Barth au rôle du « Discours de la méthode » dans l'œuvre de Descartes.

K. Barth pense que « la grossièreté intellectuelle » de l'interprétation traditionnelle du fameux argument de saint Anselme vient de ce que l'on a négligé de le comprendre à la lumière de son programme théologique et de ce que l'on ne s'est pas livré à une exégèse minutieuse du texte principal : les chapitres II, III et IV du *Proslogion.* Cette double préoccupation commande le plan de l'ouvrage. Dans une première partie, K. Barth expose le programme théologique d'Anselme (Nécessité — possibilité — condition — chemin et but de la théologie). Ces pages sont du plus haut intérêt pour nous, puisque en commentant saint Anselme, c'est son propre programme que Barth nous propose. On comprend qu'un tel programme ait pu lui valoir l'accusation de « cryptocatholicisme ». Nous trouvons là, en effet, une conception très profonde et très traditionnelle de la théologie comme *Intellectus fidei.* La foi, de par sa nature même, est une foi qui cherche la connaissance (*fides quaerens intellectum*). Il faut distin-

guer le moment de la foi (*credere*) et le moment de la théologie (*intelligere*) qui n'est pas une simple répétition du *Credo,* mais un « legere approfondi » (p. 37). « Ce que signifie pour Anselme *quaerere rationem,* nous le savons : c'est la rationalité noétique de la foi qu'il s'agit de mettre en lumière en éclairant les relations réciproques des divers articles du *Credo* » (p. 59). Mais jamais les « raisons nécessaires » d'Anselme ne constituent une déduction *a priori* du *Credo* : c'est toujours dans l'obéissance à la Parole de Dieu que la raison travaille. Et K. Barth s'emploie à mettre la dialectique anselmienne à l'abri de tout soupçon de rationalisme.

Si tel est le programme théologique d'Anselme, il n'y a, pense K. Barth, qu'un interprétation possible de la preuve de l'existence de Dieu *Proslogion,* à savoir « une interprétation purement et totalement théologique ». Autrement, elle constituerait « une véritable anomalie » (p. 53) dans l'ensemble de son œuvre théologique. La deuxième partie de l'ouvrage est donc consacrée à une longue exégèse à la fois très scrupuleuse et très subtile des trois courts chapitres du Proslogion : 2, 3 et 4. La lecture en est difficile, car Karl Barth déploie ici toute la mesure de son agilité dialectique. Sa position est catégorique : l'argument de S. Anselme n'est ni philosophique, ni apologétique, mais purement théologique. « Anselme pense et prouve en priant » (p. 91). Le point de départ de la preuve est fourni par la foi; c'est la désignation de l'essence divine sous cette forme négative : « Quelque chose de tel que rien de plus grand ne peut être conçu. » Tout le reste de la preuve se déroule à l'intérieur de la foi, et elle ne saurait avoir de valeur démonstrative pour l'incroyant. Ce n'est pas le lieu de discuter ici, après bien d'autres, le caractère tendancieux ou non du commentaire de Barth. On trouvera dans le tome III du *Karl Barth* du P. Bouillard (pp. 141-170) un jugement très équilibré. Le débat Barth-Gilson est particulièrement bien arbitré. Notons seulement qu'il semble difficile de refuser à S. Anselme l'intention de fournir une preuve qui soit valable non seulement pour le croyant, mais pour l'incroyant. K. Barth ne semble pas voir qu'une preuve de l'existence de Dieu élaborée à l'intérieur de la foi par le théologien, possède en elle-même une structure rationnelle valable pour tout esprit. Que S. Anselme ne se soucie pas de faire de l'apologétique, cela ne diminue pas la portée démonstrative de sa preuve pour ceux du dehors. Qu'on songe aux fameuses voies de S. Thomas dans la Somme théologique. Elles ne sont pas un moment apologétique qui précéderait la théologie : elles constituent une démarche critique à l'intérieur de la théologie elle-même. Et pourtant, elles prétendent bien avoir une valeur purement rationnelle.

Quoi qu'il en soit, nous sommes heureux de pouvoir communier avec Karl Barth dans une même admiration pour le grand Docteur du XI^e^ siècle dont nous avons fêté récemment le neuvième centenaire. « S. Anselme a quelque chose à dire à la théologie d'aujourd'hui (aussi bien protestante que catholique » (Avant-propos, p. 7). Et plus d'un lecteur catholique aurait sans doute profit à lire le programme théologique d'Anselme, tel que le comprend et l'admire K. Barth, pour se faire une idée moins simpliste des rapports de la raison et de la foi chez le théologien réformé.

Nous n'avons pu vérifier de près l'exactitude de la traduction. Nous regrettons seulement que l'expression *intellectus fidei,* qui revient sans cesse au cours de l'ouvrage soit rendue par « connaissance de la foi » et non « intelligence de la foi ».

Cl.-J. Geffré.

KARL BARTH : *Dogmatique*. Deuxième volume : *La doctrine de Dieu*. Tome deuxième, première et seconde partie. Éd. Labor et Fides, Genève, 1958 et 1959; IX-510 et 298 pp.

Le théologien catholique préoccupé des questions œcuméniques ne doit pas négliger les œuvres de Barth, en particulier la Dogmatique. Les deux derniers tomes parus contiennent le chapitre VII : L'élection gratuite de Dieu (élection de Jésus-Christ, élection de la communauté, élection de l'individu); et l'autre, moins volumineux, le chapitre VIII : Le commandement de Dieu (commandement comme exigence de Dieu, comme décision de Dieu, comme jugement de Dieu). Une fois de plus, admirons l'audace des éditions Labor et Fides qui n'hésitent pas à traduire une œuvre aussi considérable et aussi difficile.

F. R.

KARL BARTH : *Christ et Adam d'après Romains 5*. Éd. Labor et Fides, Genève, 1959; 80 pp.

Il y a une idée réformée de l'homme, qui s'exprime dans la doctrine de la justification; celle-ci se trouve consignée dans l'Écriture au chapitre V de l'Épître aux Romains. Barth nous livre sa conception : la véritable nature de l'homme ne peut se découvrir qu'à la lumière de celle du Christ. Il y a une vérité de l'homme, lorsqu'il est transparent à la vérité du Christ. Exposé très clair de la doctrine calviniste de l'homme, reformé par le Christ à l'image de Dieu, malgré son péché.

B. D.

MAX THURIAN : *L'Eucharistie. Mémorial du Seigneur, sacrifice d'action de grâce et d'intercession*. Delachaux et Niestlé, Neuchâtel, 1959, 288 pp.; 1.100 fr.

Voici un livre important. Il se présente comme « un effort de théologie biblique pour enraciner la liturgie eucharistique dans la grande tradition judéo-chrétienne représentée par l'Écriture ». C'est donc tout le contraire d'un ouvrage de controverse. La meilleure preuve en est que les paragraphes sur le caractère sacrificiel de l'Eucharistie et sur la présence réelle arrivent seulement à la fin de l'ouvrage. Et dans la perspective d'ensemble la présence réelle n'apparaît plus comme une question théologique âprement controversée, mais comme « un fait normal et nécessaire » dans le dynamisme de l'action liturgique.

Deux parties dans ce livre. La première étudie le « mémorial » dans l'Ancien Testament : dans le repas pascal, dans le vocabulaire liturgique, à la fête de Pâques et aux Azymes, dans l'oblation, dans les éléments liturgiques, dans la prière. L'eucharistie est ainsi replacée dans son contexte. C'est seulement après ce minutieux examen que Max Thurian aborde le Nouveau Testament : un premier chapitre, d'ordre général sur le « mémorial » dans le Nouveau Testament; puis une étude attentive des paroles du Christ à la Cène; enfin deux chapitres sur le sacrifice et sur la présence réelle.

L'auteur profite largement de tout le renouveau biblique et liturgique de ces dernières décennies. Et, à son tour, il apporte une contribution de valeur à ce renouveau. Certes les théologiens catholiques auront encore à faire préciser, à discuter, certaines formulations de Max Thurian. Il n'en reste pas moins que cet ouvrage engage le dialogue entre protestants et catholiques sur une voie nouvelle. En ce sens il complète très heureusement le livre intéressant de F.-J. Leenhardt, *Ceci est mon corps*.

Une autre richesse du travail de Thurian consiste dans les nombreuses citations qu'il donne de théologiens réformés du XVII^e siècle; il les oppose à une pseudo-tradition calviniste trop facilement invoquée aujourd'hui sans

les vérifications nécessaires par des théologiens protestants.

Bref, *L'Eucharistie* est un livre vraiment stimulant pour tous les chrétiens, à quelque confession qu'ils appartiennent.

R. Beaupère.

Roger SCHUTZ : *Vivre l'aujourd'hui de Dieu.* Presses de Taizé, Taizé, 1959; 144 pp.

ID. : *Vivre l'aujourd'hui de Dieu.* Éd. Club du Livre Chrétien, Paris, 1960; 164 pp.; 12,50 NF.

Dans *Vivre l'aujourd'hui de Dieu,* le Frère prieur de la communauté protestante de Taizé nous invite à une double méditation : sur le monde et sur l'Église. Il présente d'abord quelques-unes des dominantes du monde contemporain : la recherche de l'unité par les masses, la croissance démographique, l'accélération des évolutions, la faim, la division en deux blocs, le désir de « vivre sa vie ». En face, il souligne les valeurs dominantes de la vie intérieure. Ayant ainsi rapidement situé le chrétien « au cœur de la vie de l'Église, une, universelle, et en même temps au cœur de la vie des hommes », il propose la « modeste réponse qui émane de Taizé » et qui se traduit surtout par un effort pour vivre dans la paix et la joie les trois grandes valeurs de la vie communautaire : célibat, communauté des biens, acceptation d'une autorité.

Profondément œcuménique, ce petit livre s'ouvre sur quelques pages du cardinal Gerlier et du pasteur Marc Boegner. Nous souhaitons qu'il fasse entendre à de très nombreux chrétiens le message fraternel de la Communauté de Taizé « qui se veut à la fois insérée dans le monde et au cœur de l'Église, dans la pleine conscience du drame de la division des chrétiens ».

R. Beaupère.

LIVRES REÇUS

André-Delastre (Louise) : *Sainte Agnès.* Maison Mame, Tours, 1959; 102 pp.

Berg (L.) : *Sozialethik.* Max Hueber Verlag. Munich, 1959; 249 pp.

La Bible aujourd'hui. Bibliographie biblique, 1959. Ligue catholique de l'Évangile, Paris; 52 pp. ronéotypées.

Bosc (J.), Guitton (J.), Daniélou (J., s.j.) : *Le Dialogue Catholique-Protestant.* Coll. « Christianisme et actualité ». Éd. La Palatine, Paris, 1960; 210 pp.; 6,30 NF.

Capelle (Catherine) : *Le vœu d'obéissance des origines au XII^e siècle.* Étude juridique, Librairie générale de droit et de jurisprudence, Paris, 1959; 262 pp.; 32,10 NF.

Cary-Elwes (Columba) : *La Chine et la Croix.* Essai d'histoire missionnaire. Traduit de l'anglais par C. S. G. Tunmer. Coll. « Foi Vivante ». Éd. du Cerf, Paris, 1959; 422 pp.

Chadwick (Owen) : *From Bossuet to Newman, the idea of doctrinal development.* Cambridge University Press, Cambridge, 1957; 254 pp.

Charmot (François, s.j.) : *La Messe, source de sainteté.* Éd. Spes, Paris, 1959; 350 pp. 12 NF.

COGNET (Louis) : *Saint Vincent de Paul.* 190 photos de Léonard de Matt. Éd. Desclée de Brouwer, Paris, 1959; 245 pp.

CORNELIS (H.) et LÉONARD (A.) : *La Gnose Éternelle.* Coll. « Je sais — Je crois ». Librairie A. Fayard, Paris, 1959; 118 pp.; 3,50 NF.

CRISTIANI (Mgr L.) : *Pèlerin de l'absolu, Charles de Foucauld.* Apostolat de la Presse, Paris, 1959; 208 pp.

CRISTIANI (Mgr L.) : *Sainte Monique.* Apostolat de la Presse, Paris, 1959; 210 pp.

DELTEIL (Joseph) : *François d'Assise.* Éd. Flammarion, Paris, 1959; 234 pp.; 6,50 NF.

DESFOSSÉS (Julien), Prêtre : *Vers la Vie Divine, Mieux prier pour devenir meilleurs.* Éd. Emmanuel Vitte, Lyon, 1959; 165 pp.

Dictionnaire du jeune chrétien. 540 mots présentés et expliqués par Y. LANIERS et G. LE BOURGEOIS sous la direction du P. DONCOEUR, s.j. Illustrations d'Étienne Morel. Desclée de Brouwer, Paris; 100 pp.

DROUZY (M., o.p.) : *La double vocation de sainte Thérèse de Lisieux.* Coll. « Études religieuses ». La Pensée Catholique, Bruxelles, 1959; 94 pp.

DUHAMELET (Geneviève) : *Elisabeth Leseur. 1866-1914.* Coll. « Apôtres d'aujourd'hui ». Éd. Lethielleux, Paris, 1960; 166 pp.

DUHAMELET (Geneviève) : *Lucchese, premier tertiaire franciscain, 1181-1260.* Éd. Franciscaines, Paris, 1959; 136 pp.; 4,80 NF.

EMPAIN (Louis) : *Les saints nous parlent.* Troisième édition, 1959-1960. Coll. « Les écrits des saints ». Éd. du Soleil Levant, Namur, 1959; 238 pp.

EVDOKIMOV (Paul) : *L'Orthodoxie.* Bibliothèque Théologique, Delachaux et Niestlé, Taizé, 1959; 352 pp.; 19,50 NF.

GÉLASE Ier : *Lettre contre les Lupercales et 18 Messes du sacramentaire léonien.* Introduction, texte critique, traduction et notes de G. Pomarès. Publié avec le concours du C.N.R.S. Coll. « Sources Chrétiennes ». Éd. du Cerf, Paris, 1959; 273 pp.

GUENNOU (Jean) : *La couturière mystique de Paris.* Éd. du Cerf, Paris, 1959; 312 pp.

HARING (Bernard) : *La loi du Christ.* Tome III. *La vie en communion fraternelle.* Préface de Mgr Garrone. Desclée de Brouwer et Cie, Paris, Tournai, 1959; 774 pp.

HATCH (A.) : *Le Miracle de la Montagne, l'Histoire du Frère André et de l'Oratoire Saint-Joseph à Montréal.* Traduit de l'anglais. Coll. « Ecclesia », Librairie A. Fayard, Paris, 1959; 206 pp.; 9 NF.

HOURDIN (Georges) : *La nouvelle vague croit-elle en Dieu ?* Coll. « Tout le monde en parle ». Éd. du Cerf, Paris, 1960; 144 pp.

KERDREUX (Michel de) : *Vol d'aigle.* La vie ardente du capitaine d'aviation de chasse Pierre Claude (1910-1939). Éd. Lethielleux, Paris, 1959; 240 pp.; 9,75 NF.

Leçons de philosophie de Simone Weil, présentées par Anne REYNAUD. Éd. Plon, Paris, 1959; 260 pp.; 8 NF.

LUTHI (Walter) : *Les Actes des Apôtres.* Traduction française d'Émile Marion. Éd. Labor et Fides, Genève, 1959; 296 pp.

MARIE DE SAINT-JEAN : *Le Père Chauvin et les Dominicaines des campagnes.* Éd. Gabalda, Paris, 1959; 142 pp.; 6,75 NF.

MICHELET (Marcel) : *Demain, c'est dimanche.* Éd. Saint-Paul, Fribourg, 1959; 230 pp.; 6,75 NF.

MISIONERAS CLARETIANAS : *Vida de Maria Teresita Albarracin, R.M.I.* Éd. Misioneras H. del Corazon de Jesus, Grenade, 1959; 215 pp.; 20 pesetas.

UN MOINE DE L'ÉGLISE D'ORIENT : *Jésus, simples regards sur le Sauveur.* Éd. de Chevetogne, Paris, 1959; 195 pp.; 7,50 NF.

NICOLAS (M.-J., o.p.) : *L'Eucharistie.* Coll. « Je sais — Je crois », Librairie A. Fayard, Paris, 1959; 120 pp.; 3,50 NF.

PACHE (René) : *Les tendances catholicisantes au sein du Protestantisme.* Éd. de l'Union des Chrétiens Évangéliques, Francescas, 1959; 63 pp.; 2 NF.

Par Amour, Consignes d'un animateur surnaturel, extraits des écrits du Père CROZIER. Préface de Mgr Fourrey. Éd. Emmanuel Vitte, Lyon, 1959; 165 pp.

PERRIN (J.-M., o.p.) : *Dans le secret du Père.* Coll. « Vie intérieure ». Aubier, Éd. Montaigne, Paris, 1959; 206 pp.

RAVIER (A., s.j.) : *Un prêtre parmi le peuple de Dieu, le Curé d'Ars.* Éd. Guy Victor, Paris, 1959; 80 pp. sous jaquette couleur, 10 illustrations en couleur.

REEVES (John Baptist, o.p.) : *The Dominicans. Bloomsbury Publishing Co.* Ltd., Londres, 1959; 121 pp.

RICHE (Marie-Louise) : *Audacieuse Catherine de Sienne.* Éd. La Colombe, Paris, 1960; 172 pp.; 7,50 NF.

RIGHETTI (Mario) : *Storia Liturgica.* Vol. IV. Sacramendi, Sacramentali, Indici. Éd. Ancora, Milan, 1959; 686 pp.; 2 700 lires.

SAINT-VINCENT (D.) : *Ouvrier du Christ.* Roman. Éd. Debresse. Paris, 1958; 288 pp.; 5,40 NF.

SPIAZZI (R.) : *Piccola Teologia della Speranza.* Éd. Presbytérium, Rome, 1959; 60 pp.

SPICQ (C., o.p.) : *Ce que Jésus doit à sa Mère selon la théologie biblique et d'après les théologiens médiévaux.* Conférence Albert le Grand, 1959. Librairie Vrin, Paris, 1959; 56 pp.

THOMAS (P. Robert, o.c.s.o.) : *Notes sur Guillaume de Saint-Thierry.* Coll. « Pain de Citeaux », Chambarand, 1959 (vol. 3 et vol. 4), 121 et 124 pp.

TOYNBEE (Arnold-J.) : *Le Christianisme et les autres religions du monde.* Éd. Universitaires, Paris, 1959; 130 pp.

TRESMONTANT (C.) : *Essai sur la connaissance de Dieu.* Éd. du Cerf, Paris, 1959; 213 pp.

TROCHU (F.) : *De Laudes à Complies.* Apostolat de la Presse, Paris, 1960; 191 pp.; 7,50 NF.

TROTABAS (J. B.) : *La notion de laïcité dans le droit de l'Église Catholique et de l'État républicain.* La Pensée Universitaire, Aix-en-Provence, 1959; 243 pp.

VUIALLAT (Jean) : *Mozart.* Coll. « Nos amis les musiciens ». E.I.S.E., Lyon, 1959; 124 pp.; 5,55 NF.

XIBERTA (Bartholomaeus M., o. carm.) : *Enchiridion de Verbo Incarnato.* Consejo Supérior de Investigaciones Cientificas, Madrid, 1957; 810 pp.

LISTE DES LIVRES RECENSÉS

THÉOLOGIE — SPIRITUALITÉ

Documents du Magistère, p. 327 (I.-H. D.). — B. M. Xiberta, Enchiridion de Verbo Incarnato, p. 327 (G. B.). — Saint Thomas d'Aquin, Somme théologique. Le gouvernement divin, II, p. 327 (Ph. Rouillard). — A.-M. Henry, L'Esprit-Saint, p. 328 (B. Bro). — J.-F. Bonnefoy, La primauté du Christ selon l'Écriture et la Tradition, p. 329 (J. Geffré). — Catholicisme, hier, aujourd'hui, demain, p. 330 (I.-H. Dalmais). — André Combes, Essai sur la critique de Ruysbroeck par Gerson, t. III, p. 330 (J.-A. R.). — Les malades, p. 331 (P. Franceschini). — J. Thomas, La résurrection, — P. Bourgy, La résurrection du Christ et des chrétiens, — J. Comblin, La Résurrection, p. 332 (M.-L. T.). — Cardinal Newman, Choix de pensées, p. 332 (B. Dupuy). — P. Étienne de Sainte-Marie, Conversation avec Dieu, p. 333 (M.-L. T.). — G. Vann, The Paradise Tree, p. 333 (R.-L. O.). — A. Dondeyne et J. Giblet, Christianisme et vérité, p. 333 (P. F.).

BIBLE

J. Hervieux, Ce que l'Évangile ne dit pas, p. 333 (L.-M. Dewailly). — L'Évangile de Jean, p. 334 (L. Bouyer). — F.-M. Braun, Jean le Théologien et son évangile dans l'Église ancienne, — H. van den Bussche, Le discours d'adieu de Jésus, — H. van den Bussche, L'évangile du Verbe, p. 334 (L. Bouyer). — J. Laloup, Bible et Classicisme, p. 335 (L.-M. Dewailly). — Paul-Marie de la Croix, L'Évangile de Jean et son témoignage spirituel, p. 335 (G. B.). — A. Hastings, Prophet and witness in Jerusalem, p. 336 (I.-H. D.). — Saint Paul, Épître aux Romains, p. 336 (R. Beaupère). — M. Simon, St Stephen and the Hellenists in the Primitive Church, p. 336 (I.-H. D.). — J. Doresse, Les livres secrets des Gnostiques d'Égypte, II, p. 337 (L.-M. Dewailly).

LE CURÉ D'ARS

M. de Saint Pierre, La vie prodigieuse du Curé d'Ars, — H. Queffelec, Ce petit Curé d'Ars, — A. Assailly, M. Vianney, Curé d'Ars, médium... ou médiateur ? — G. Hunermann, Le vainqueur du grappin, — J. Pagnoux, Le plus imitable des prêtres, — Y. Estienne, Sur la route avec le Curé d'Ars, — D. Pézeril, Pauvre et saint Curé d'Ars, — A. Ravier, Un prêtre parmi le peuple de Dieu, — La confidente du Curé d'Ars, — B. Nodet, Le Curé d'Ars sur la foi du serment, p. 338 (B. Bro).

PROTESTANTISME

B. Gavalda, Le mouvement œcuménique, p. 340 (B.-D. Dupuy). — M. Luther, Œuvres. t. VIII : lettres, p. 340 (F. R.). — Le Protestantisme français, p. 341 (B.-D. Dupuy). — H. Stergaard-Nielsen, Scriptura sacra et viva vox, p. 341 (F. R.). — E. Percy, Die Botschaft Jesu Eine traditionkritische und exegetische Untersuchung, p. 341 (B. D.). — E. Thurneysen, Le sermon sur la montagne, p. 342 (R. Beaupère). — O. Prunet, La Morale chrétienne d'après les écrits johanniques, p. 342 (L. Bouyer). — W. Nauck, Die Tradition und der Charakter des ersten Johannesbriefes, p. 343 (F. R.). — K. Barth, La preuve de l'existence de Dieu, p. 343 (Cl.-J. Geffré). — K. Barth, Dogmatique, 2e vol. La doctrine de Dieu, p. 345 (F. R.). — K. Barth, Christ et Adam d'après Romains 5, p. 345 (B. D.). — M. Thurian, L'Eucharistie. Mémorial du Seigneur, sacrifice d'action de grâce et d'intercession, p. 345 (R. Beaupère). — R. Schutz, Vivre l'aujourd'hui de Dieu, p. 346 (R. Beaupère).

FÊTES ET SAISONS vous présente en mars

LA CONFIRMATION

Pourquoi ce sacrement :

L'Esprit-Saint descend sur Jésus.
Il envahit les Apôtres.
Les Apôtres donnent le Saint-Esprit.
Les évêques continuent l'œuvre des Apôtres.

Ce qu'il est :

L'imposition des mains.
L'onction d'huile parfumée.
Le signe de la Croix.

Comment le recevoir :

Le choix d'un parrain.
La retraite préparatoire.
La confession.
Le costume.
L'arrivée de l'évêque.
Les cérémonies de la confirmation.
Après la confirmation.

On trouvera en outre dans ce numéro de nombreuses notes sur le rôle des parrains, l'âge de la confirmation, le soufflet, etc., et le témoignage d'un converti.

Ce numéro s'adresse aux *adultes qui vont être confirmés, aux parrains et marraines, et à tous ceux qui aident les enfants à préparer leur confirmation.*

Le numéro : **0,70** NF

Abonnement, France : **6** NF. — Etranger : **7** NF

C.C.P. Paris 6977-01

FÊTES ET SAISONS